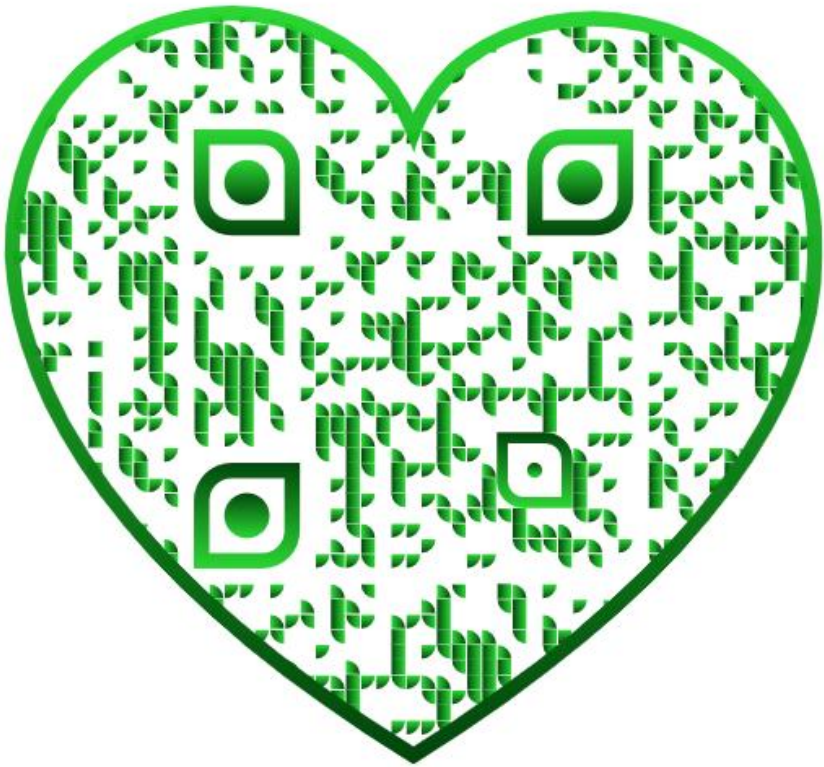
MARTINE LABONTÉ-CHARTRAND

À GO, on change de vie !

roman

LES ÉDITEURS RÉUNIS



MARTINE LABONTÉ-CHARTRAND

À GO, on change de vie !

roman

LES ÉDITEURS RÉUNIS

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : À *go*, on change de vie ! / Martine Labonté-Chartrand
Nom : Labonté-Chartrand, Martine, 1985- , auteure
Identifiants : Canadiana 20240011120 | ISBN 9782897839482
Classification : LCC PS8623.A263 A64 2024 | CDD C843/.6–dc23

© 2024 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Géraldine Charette

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution nationale
PROLOGUE
prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2024
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

MARTINE LABONTÉ-CHARTRAND

À GO, on change de vie !

LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Les naufragés, 2024

Chicanes de coachs, 2023

Angélique à la boutique spécialisée, 2023

Frédérique s'autoconstruit, 2022

Le retour à la terre de Marie-Ève Casgrain, 2021

Sous le charme de ses yeux trop bleus, 2021

Party de bulles, 2020

Méchantes menteuses, 2020

Il était une fois dans la friend zone, 2019

Cherche homme marié pour mieux le piéger, 2019

Pour en finir avec mon ex, 2018

Fantasmes d'une femme mariée – Le retour de l'amant, 2018

Miss best-seller, 2018

Lune de miel accidentelle, 2017

Fantasmes d'une femme mariée, 2017

Nos voisines, ces espionnes, 2017

Jamais trop tard ! – Marion réoriente sa vie, 2016

Rester jeune – Le défi ultime de Lucy Tremblay, 2016

Ma vie en horoscope, 2015

1

Il est quinze heures. Les jumelles dorment encore. Il a fallu un temps fou pour qu'elles s'assoupissent. Dans trente minutes, Albert reviendra de la prématernelle. Il aura faim, il sera épuisé et il monopolisera toute mon attention. J'ai donc une demi-heure devant moi si je veux un peu de temps pour me reposer. J'ai mal dormi cette nuit. Je me suis couchée tôt, éreintée comme d'habitude, mais dès que j'ai posé la tête sur l'oreiller, mon cerveau s'est mis à faire des cabrioles : qu'est-ce qu'on va manger pour souper demain ? Il faut appeler chez le médecin pour le rendez-vous annuel. Zut, j'ai oublié de partir le lave-vaisselle ! J'envie Marc de dormir aussi bien chaque soir. C'est un talent chez lui. Dès qu'il se couche, il semble oublier tous les problèmes de la journée. Parfois, j'aimerais être un homme pour détenir le même talent.

Je me laisse tomber sur le divan et je regarde autour de moi. La pièce est dans un joyeux désordre. Des jouets traînent partout, les couvertures ont été dépliées, les coussins sont dispersés sur le sol. Je pourrais prendre quelques minutes et tout ranger, mais l'énergie n'y est pas du tout. Je n'ai qu'une envie : m'abrutir devant mon cellulaire quelques minutes. Au diable le ménage ! Il peut toujours attendre à plus tard. Ce n'est pas comme si nous espérions de la visite importante. Je prends mon téléphone et je réponds à quelques messages que j'ai vus passer durant la journée, mais qui n'étaient pas prioritaires à ce moment-là. Ma bonne copine Annabelle m'envoie quelques *reels* comiques qui me font bien rigoler, et j'ai reçu d'autres courriels moins drôles, entre autres ceux du centre de services scolaire annonçant une grève des transports. Une autre affaire pour compliquer la vie des parents ! Heureusement que la fin de l'année scolaire approche à grands pas. Encore un petit mois et ce seront les vacances. Mais est-ce mieux ? Au moins, pendant l'année scolaire, les deux plus vieux sont à l'école. Alors que l'été, maman gère l'ensemble de la maisonnée. Je ne peux décemment pas appeler cela des vacances, puisque ce n'est pas de tout repos. Nous aurons bien droit à des moments en famille, mais comme nous sommes allés en voyage durant la relâche, Marc n'a que deux semaines de congé cet été. Son métier d'agent immobilier ne lui laisse pas beaucoup de latitude pour prendre du temps pour lui. Il n'arrête jamais de travailler. Je lui reproche aussi souvent d'être constamment sur son cellulaire. Il me dit que c'est le métier qui impose cela, mais

ayant moi-même déjà été agente, je sais bien qu'il est possible de prendre des pauses de temps en temps. Les clients peuvent attendre quelques heures, non ? Parfois, je pense qu'il me donne le travail comme excuse juste pour ne pas s'occuper des enfants. Il faut dire qu'en avoir quatre de moins de dix ans, c'est beaucoup.

Quand j'ai connu Marc, il était déjà papa d'une merveilleuse petite cocotte de deux ans, Céleste. Trois ans plus tard, Albert a agrandi la famille. Puis, coup du hasard, je suis retombée enceinte, de jumelles cette fois. Juliette et Livia sont venues grossir les rangs. Nous avons les bras pleins depuis ce temps et je sens que je commence à me perdre comme femme et comme épouse. Je n'ai jamais une minute à moi, sauf ces quelques moments volés ici et là lors de la sieste de l'après-midi et le soir, quand les enfants sont enfin couchés. Je ne peux même pas appeler cela du temps de qualité.

Je dépose mon cellulaire, je me lève et je range le salon sommairement. Mes quelques minutes de repos auront été très brèves. J'en prendrais un peu plus, mais on est jeudi, et le jeudi, Marc ne rentre pas pour le souper. Il travaille tard. Je n'ai donc pas le choix de m'activer avant le retour d'Albert. Je me dirige vers la cuisine, où je prépare une collation pour tout le monde, je vide le lave-vaisselle, je range la vaisselle qui sèche dans l'égouttoir, je sors le sac de poubelle qui pue et je vais le porter dans le garage. Quand je remets le pied dans la maison, j'entends les jumelles qui se réveillent. Depuis qu'elles sont bébés, elles sont incapables de se réveiller en douceur. De véritables systèmes d'alarme ! Elles pleurent en chœur jusqu'à ce que quelqu'un entre dans la chambre.

— J'arrive, j'arrive ! crié-je de la cuisine.

Quelques secondes plus tard, je me présente dans le cadre de porte et je trouve deux visages rouges couverts de larmes. À croire que je les ai abandonnées dans leur petit lit pendant des lustres. Je prends d'abord Juliette dans mes bras et je la trouve étrangement humide.

— As-tu fait pipi ?

— Non !

Je pose mon nez contre ses fesses. Oui, elle a fait pipi dans son lit. Je pousse un long soupir.

— On va se changer, dis-je doucement.

— Non !

Le seul mot qu'elle aime prononcer depuis quelque temps. Heureusement, sa sœur est un peu plus coopérative.

— Tu veux sentir le pipi, Juliette ?

— Non !

— Bon, alors changeons tes vêtements.

— Non !

N'importe qui rendrait les armes, moi y compris. J'ai envie de la laisser sentir l'urine, tant pis pour elle, mais tant qu'à partir une brassée avec ses draps, aussi bien tout laver du même coup.

— Coucou ! Grand-maman est là !

Ma mère passe la tête dans l'entrebâillement de la porte de chambre. Je ne l'avais même pas entendue entrer. Je bénis le ciel de son arrivée.

— Ah, maman, contente que tu sois là !

Je me tourne ensuite vers Juliette.

— Grand-maman va t'aider à te changer, ma belle. On mangera une bonne collation ensuite.

À tout coup, ça fonctionne. La petite s'active vers son tiroir pour prendre des vêtements. Livia assiste à la scène en silence. J'ai parfois l'impression qu'elle admire le côté têtu de sa sœur et qu'elle aimerait être aussi déterminée. Elle observe et apprend. Tant qu'elle n'apprend pas trop vite…

— Je te les laisse quelques minutes, je vais aller accueillir Albert.

— Aucun problème.

Je sors de la chambre et j'enfile mes Crocs. Je n'ai qu'à traverser la rue pour me poster à l'arrêt d'autobus. Je vois déjà le véhicule apparaître au loin. Je ferme les yeux quelques secondes, laissant les chauds rayons du soleil me caresser le visage. Prise dans mes tâches quotidiennes, je n'avais même pas réalisé qu'il faisait aussi beau cet après-midi. Le bruit de l'autobus et l'effluve de diesel me sortent de ma contemplation. Je plaque un sourire sur mon visage lorsque je vois mon fils descendre les marches en vitesse. Il se lance dans mes bras comme un boulet.

— Maman !

— Allô, mon grand ! Tu as eu une belle journée à l'école ?

— Oui.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Rien.

Bon, toujours la même réponse. J'ai tout de même le temps de remarquer à quel point ses vêtements sont sales. Pour moi, il n'a rien fait dans un trou de bouette. Nous traversons la rue main dans la main, puis dès qu'il pose les pieds sur l'asphalte de l'entrée, il décampe.

— Lave tes mains ! crié-je juste avant que la porte claque derrière lui.

Sachant mes enfants entre de bonnes mains pour les prochaines minutes, je parcours les quelques mètres qui me séparent de la boîte aux lettres. Je prends le courrier, un colis pour Marc, puis je retourne tranquillement à la maison. Je ne suis pas pressée. Je profite de chaque moment de liberté où je ne suis pas sollicitée. Je sais aussi qu'une scène semi-apocalyptique doit m'attendre dans la cuisine. J'exagère sûrement. Avec ma mère dans la place, c'est toujours moins chaotique. Je prends le Publisac, prête à consulter les circulaires de la semaine pour planifier l'épicerie que j'irai faire demain. J'entre dans la maison et je trébuche dans les chaussures, le sac à dos et la boîte à lunch de mon fils. Je retiens un juron.

— Albert ! crié-je. Viens ici.

La tête de ma mère apparaît dans le corridor.

— Il prend sa collation. Il vient juste de se laver les mains. Le rangement peut attendre ?

Je fais signe que oui. Je me dirige vers la cuisine, où je trouve mes trois enfants assis à table. Les jumelles ont été recoiffées, leurs visages sont tout propres et elles portent toutes les deux le même ensemble. C'est mignon. Je me demande comment ma mère a réussi ce tour de force en si peu de temps.

— Albert, tu as laissé ton sac d'école et ta boîte à lunch dans l'entrée. Qu'est-ce qu'on a dit à ce sujet ?

Il hausse les épaules. Il faut toujours tout répéter !

— Tu finis ta collation et tu vas ramasser.

— Oui, maman.

Comme j'ai quelques minutes devant moi, je sors les circulaires du sac

en plastique et je les étends sur le comptoir. J'en prends quelques-unes que je feuillette rapidement.

— J'ai sorti ta brassée de serviettes de la sécheuse, m'apprend ma mère. Elle est sur le divan. J'irai la plier tantôt.

— C'est correct, maman. Je peux m'en occuper. Merci beaucoup.

— J'ai parti une brassée de draps et de vêtements d'enfants.

— Merci. C'est très apprécié.

Les enfants terminent leur collation. Albert sort de la table en sprintant et se dirige vers le salon. Les jumelles en font autant. Ils laissent derrière leur bol et leur verre.

— Je pense que je vais faire du riz pour le souper, décidé-je. Je vais commencer à le préparer tout de suite.

— Bonne idée ! Oh, j'ai un appel de ton père. Je vais aller le prendre dans ta chambre.

— OK, ne regarde pas le ménage, je n'ai pas eu le temps de le faire.

Elle me fait signe de ne pas me soucier de ce détail. J'ouvre l'armoire en coin et je réalise que mon cuiseur à riz est tout au fond. Depuis longtemps, je me promets de faire du ménage dans cette armoire, qui est un véritable bordel. Je sors plusieurs plats, ainsi que des casseroles et des gourdes, que je dispose sur le comptoir de cuisine. Elles tombent toutes dans le lavabo parce qu'elles étaient en équilibre précaire. Tant pis, je ramasserai tantôt ! Quand j'atteins le cuiseur, je le sors, victorieuse. Un bruit suspect au salon me force toutefois à abandonner les débuts de préparatifs de mon souper. Quand j'arrive sur les lieux, je découvre mes enfants qui se lancent les débarbouillettes fraîchement lavées. Si seulement ils étaient plutôt en train de les plier…

— Les enfants ! Vraiment ! crié-je.

Aussitôt, Livia, la plus sensible des trois, se met à pleurer. Elle ne tolère pas que je hausse le ton. Albert lâche les débarbouillettes et décide plutôt de s'installer sur le divan. Au passage, il balance les couvertures que je venais de plier et tous les coussins sur le sol. Marc me demande souvent pourquoi nous avons autant de coussins. Je commence aussi à penser que nous pourrions temporairement en disposer. Je passe mon temps à les replacer sur le sofa. Je n'ai pas le temps de réfléchir davantage à la question. Je dois lancer la cuisson du riz si je veux souper à une heure raisonnable, donner les bains, lire une

histoire à tout ce beau monde et trouver un peu de temps pour moi. Je rêve d'un verre de vin tranquille dans mon salon, mais ce n'est probablement pas aujourd'hui que ça arrivera.

— Sortez les crayons ou la pâte à modeler. Faites un jeu calme, s'il vous plaît. Maman revient bien vite.

Je me précipite carrément dans la cuisine. J'ouvre le garde-manger. Bien entendu, le gros sac de riz est tout au fond. J'aimerais bien avoir des tiroirs afin que ce soit plus simple d'atteindre les aliments. Un autre projet en dormance. Je sors le gruau, quelques sacs de pâtes et des conserves. Tout cela va rejoindre les casseroles déjà dispersées sur le plan de travail. Heureusement qu'on a un grand comptoir de cuisine. Je prends ma tasse à mesurer et je la plonge dans le sac de riz. Plusieurs grains tombent à côté, sur le comptoir et sur le plancher. Évidemment, je ne peux pas sortir de riz d'un sac sans faire de dégât. Ce n'est pas grave, je ramasserai plus tard. Je rince mon riz, je mesure mon eau et je mets la machine en fonction. Je me tourne vers le corridor de l'entrée lorsque j'entends la porte s'ouvrir. Céleste, la fille de Marc, arrive dans la cuisine, accompagnée de sa mère, qui tient son sac à dos et sa boîte à lunch.

— Salut, dit-elle en accrochant le sac au dos d'une chaise de cuisine.

— Nadia ! Que fais-tu ici ?

— Céleste avait un rendez-vous chez le dentiste. C'est moi qui l'ai accompagnée.

Je regarde le calendrier familial accroché sur le réfrigérateur. Je ne vois aucun rendez-vous chez le dentiste noté. Marc a dû arranger ça avec Nadia sans m'en parler.

— Je n'étais pas au courant.

La petite se prend une pomme et court se réfugier dans le salon avec son frère et ses sœurs. De mon côté, je me tourne vers Nadia, qui a pris place sur une chaise, ce qui veut dire qu'elle souhaite discuter. Nous nous entendons assez bien, toutes les deux. Marc et elle étaient déjà séparés lorsque je l'ai rencontré. Sans être de grandes amies, nous savons être cordiales.

— Tu veux quelque chose à boire ?

— Non merci. Je ne m'attarderai pas longtemps. Je voulais vous parler à tous les deux.

— Ah oui ? Ce n'est pas un très bon moment, puisque Marc ne doit pas revenir pour le souper. On est jeudi…

— Et il travaille tard le jeudi, complète-t-elle avec un sourire. Je sais, mais quand je l'ai appelé, il m'a dit qu'il devait passer, de toute manière. Il ne devrait pas trop tarder, d'ailleurs.

— Ah bon, dis-je, un peu contrariée de ne pas avoir été mise au courant des plans.

Nous ne sommes pas du genre à nous échanger des textos à tout moment, comme le font d'autres couples, mais j'aurais aimé qu'il me transmette l'information. Ma mère entre dans la cuisine au même instant. Elle salue Nadia un peu froidement. Contrairement à moi, elle n'a jamais bien toléré « l'autre femme », comme elle l'appelle. Personnellement, je ne suis pas tellement jalouse, surtout pas de l'ex de mon mari. Ils se sont quittés en excellents termes, d'un commun accord, après avoir été en couple depuis le secondaire.

— Je vais devoir partir plus tôt que prévu. Tu vas t'en sortir sans moi ? demande ma mère.

— Oui, oui. Apparemment, Marc est en route.

— Un jeudi ? Bon, je ne suis pas loin si tu as besoin d'aide.

— Merci maman, à demain !

Elle nous fait un signe de la main et sort.

— Désolée pour ça, dis-je à Nadia.

— Aucun problème. Elle a le droit de ne pas m'aimer. Sinon, tout va bien pour toi ?

— Toujours les bras pleins. Il me semble que je n'ai jamais le temps de rien faire. Regarde mes cheveux ! Je pense que je ne les ai pas lavés depuis quatre jours. Les filles ne me laissent pas une minute.

— Je me souviens que c'était difficile avec une enfant, j'imagine avec trois. Heureusement que Céleste est plus vieille…

Je ne serais pas prête à dire que c'est plus simple. Du haut de ses neuf ans et demi, elle déplace beaucoup d'air et aime bien faire la loi. Marc est en constante négociation avec elle. J'essaie de ne pas trop m'interposer, même si je ne suis pas toujours en accord avec sa discipline. Justement, mon mari fait son apparition dans la cuisine.

— Bonjour, chérie ! lance-t-il, en posant un distrait baiser sur ma tempe. Salut, Nadia.

— Salut, Marc. Merci de t'être déplacé.

— Pas de problème. J'ai justement reçu un colis et j'en ai besoin ce soir. Le *timing* est parfait. Es-tu allé le chercher à la poste ? me demande-t-il.

Pour toute réponse, je lui pointe le colis. Il était pile dans son angle de vue, mais je ne suis pas surprise qu'il ne l'ait pas aperçu.

— Ah ! Parfait !

Il prend la boîte, mais ne la déballe pas. Nous restons tous les deux debout dans la cuisine quelques secondes, moi me demandant ce qui se cache dans cette boîte et lui perdu dans ses pensées. Le raclement de gorge de Nadia nous ramène à la réalité.

— Bon, alors vous devez vous demander pourquoi je voulais vous parler à tous les deux.

— Oui, bien sûr, répond Marc.

Il s'installe à la table et je fais de même, après avoir jeté un rapide coup d'œil au salon. Quelqu'un a mis la télé en marche, sans doute Céleste, et les trois autres sont rivés sur l'écran, entourés d'un véritable bordel. Incroyable comme ils peuvent mettre une pièce à l'envers si vite ! J'ai quelques minutes devant moi. Il y a des tasses qui traînent sur la table. Deux contiennent encore du café de ce matin. J'ai oublié de les ramasser tout à l'heure. Une autre est remplie d'eau. C'est celle que je cherchais. J'en prends une bonne gorgée, prête à entendre ce que Nadia veut nous dire.

— Bon, alors je me lance. Vous savez à quel point je travaille fort sur ma carrière.

— Bien sûr, répond mon mari. Nous sommes très fiers de toi.

J'ai un doute par rapport à cette affirmation, mais je ne dis rien.

— Donc, j'ai cette super occasion d'emploi qui se présente à moi. C'est un transfert temporaire d'une durée de trois mois dans un autre ministère. Ce serait bénéfique pour m'aider à obtenir la promotion que je convoite.

— Évidemment, continue Marc. Nous sommes là pour te soutenir.

Je hausse discrètement un sourcil.

— J'aimerais dire oui à cette offre, mais pour cela, il faudrait que j'emménage temporairement dans de nouveaux locaux…

Elle laisse sa phrase en suspens un moment.

— … en Argentine, complète-t-elle.

— En Argentine ! m'exclamé-je.

— C'est super, hein ? Moi qui adore découvrir de nouvelles cultures.

— Attends un instant. Tu veux t'installer en Argentine pendant trois mois ? Mais que vas-tu faire de Céleste ? demandé-je. Elle va y aller avec toi ?

L'idée de n'avoir que trois enfants à m'occuper durant l'été m'apparaît assez séduisante. Les huit semaines de congé sont toujours très occupées pour moi.

— Je pourrais l'emmener, c'est évident, mais elle manquerait les dernières semaines d'école ici et j'ai peur qu'elle trouve cela difficile. Je vais beaucoup travailler là-bas, elle serait en compagnie d'une nounou en permanence.

Une nounou ! Le rêve de toute mère. La vie est drôlement injuste.

— Non, non, surtout pas, déclare Marc. Le mieux serait qu'elle reste ici avec nous.

— Ici ? hoqueté-je.

Je me reprends aussitôt.

— Bien sûr, c'est la solution la plus simple, je présume. Quoique l'Argentine… Ça pourrait être une expérience enrichissante pour la petite.

— Je ne peux pas me séparer de ma fille pendant trois mois, argue Marc.

— Mais Nadia, oui ? le relancé-je.

— Elle va travailler.

— Toi aussi, tu travailles. Beaucoup, même.

— Bon, écoutez, nous coupe Nadia. Je ne veux pas créer de chicane.

Je pense que Céleste serait mieux ici qu'avec moi, mais si ça ne fonctionne pas de votre côté, je comprends tout à fait. Véronique me disait tout à l'heure qu'elle en avait déjà plein les bras, je ne veux pas en rajouter.

— Mais voyons, notre fille fait partie de la famille ! Elle sera toujours la bienvenue ici.

— Je suis bien contente de l'entendre. Je vous laisse tout de même en discuter entre vous. Je dois répondre d'ici lundi, alors on a encore un peu de temps pour pousser notre réflexion. Elle pourrait toujours venir me rejoindre quelques semaines. Je peux certainement m'arranger. Merci d'avoir pris un moment pour me recevoir.

Elle se lève et je remarque son tailleur seyant, ses bijoux chics et discrets, ainsi que sa superbe mise en plis. L'espace d'un moment, je payerais cher pour être à sa place : en beauté et prête à partir au pied levé pour l'Argentine. Elle fait un crochet par le salon pour dire au revoir à Céleste et repasse par la cuisine pour nous saluer une dernière fois.

— Je t'accompagne à la porte, dit Marc.

Il la suit dans le corridor et tous les deux restent quelques minutes encore dans l'entrée. D'où je me tiens, je n'entends pas ce qu'ils se disent. Froissée que Marc ait pris sa décision officiellement sans réellement me consulter, je me lève et je sors l'économe pour peler quelques légumes. Ma rage du moment sort au même rythme que la pelure du concombre. Pauvre concombre : il est martyrisé alors qu'il n'a rien fait de mal ! Enfin, Marc revient dans la cuisine, l'air renfrogné.

— Franchement, Véro, j'ai rarement été gêné comme ça ! déclare-t-il.

Je laisse tomber l'économe.

— Pardon ?

— Tu as vu l'état de la maison ? Il y a des traîneries dans chaque pièce. Le salon est un véritable champ de bataille. Et la cuisine…

Il lorgne le comptoir où s'entasse encore tout ce que j'ai sorti des armoires plus tôt, en plus des grains de riz étalés partout et des circulaires. C'est vrai que j'ai déjà fait mieux en matière de propreté, mais ce n'est pas faute d'avoir essayé.

— En plus, je me suis littéralement enfargé dans les choses d'Albert en rentrant. Quel accueil agréable ! Non, réellement, c'est très gênant.

Que va penser Nadia ?

— Peut-être qu'elle va dire que nous aussi, on a besoin d'une nounou, argué-je. Et si l'allure de la maison te dérange tant que ça, envoie-moi un mémo la prochaine fois qu'elle comptera débarquer à l'improviste. Question que j'astique l'argenterie et que je revête ma robe de bal.

— En plus, continue-t-il sans tenir compte de ma réplique, je trouve que tu ne t'es pas montrée très accueillante envers Céleste. Il est clair que tu n'hésiterais pas une seconde à l'envoyer à l'autre bout du monde pour l'été.

Je ne réponds rien. Il a raison, je ne vais pas m'obstiner sur le sujet. Pour le reste, par contre…

— Tu ne sais pas à quel point c'est difficile d'être à temps plein à la maison avec les enfants. Si je peux en avoir une de moins à ma charge, eh bien, ça allège mon quotidien.

— Tu veux alléger ton quotidien ? Lâche les vêtements en molleton, ce sera plus léger !

J'accuse sa réplique sans broncher. Il est en furie. Qu'est-ce qui lui prend ? Jamais il n'a relevé le fait que je me laisse légèrement aller côté vestimentaire. Pourquoi prendrais-je le temps de m'habiller convenablement ? Je me tache constamment en faisant la cuisine et le ménage. Et personne ne me regarde, de toute manière. Aussi bien être à mon aise.

Je décide que j'en ai assez de cette altercation et je commence à ranger bruyamment ce qui traîne sur le comptoir. Dans des moments semblables, il ne vaut même pas la peine de discuter. Marc sort de la cuisine et je l'entends parler aux enfants dans le salon. De mon côté, j'ouvre le réfrigérateur et je prends la bouteille de vin. J'ai besoin d'un bon remontant. Mon verre à la main, le repas bien enclenché, je m'installe à la table et je saisis un crayon pour entamer la liste d'épicerie de la semaine. Rédiger une liste me calme toujours. Tant pis si les enfants restent plus longtemps devant la télé et ne commencent pas tout de suite les devoirs. Mon mari revient dans la cuisine et son regard passe rapidement sur moi.

— Je retourne au bureau. Je vais appeler Nadia pour nous excuser.

Je ne réponds rien. S'il veut s'excuser, c'est son affaire. De mon côté, je trouve que je n'ai rien à me reprocher. Je me retiens de lui demander s'il a plié les serviettes qui se trouvaient par terre dans le salon et s'il a

rangé les effets d'Albert dans l'entrée. Si le désordre le dérange à ce point, qu'il ne se gêne pas pour en disposer ! Mais je doute que ce soit fait.

— Ne m'attends pas ce soir. Je ne sais pas à quelle heure je vais rentrer.

— OK.

Fin de la discussion. Quelques secondes plus tard, j'entends la porte d'entrée qui claque. Je pince les lèvres et je prends une gorgée de vin, essayant de ravaler les larmes qui menacent de couler. Je sais que Marc est tendu récemment, que notre couple va plus ou moins bien et qu'on se perd dans le quotidien. Je ne me souviens même plus à quand remonte la dernière fois où nous avons eu un moment intime. J'aimerais sincèrement trouver une solution pour remédier à la situation, mais je ne peux certainement pas y arriver seule. Il ne m'aide pas beaucoup à retrouver un équilibre conjugal. On ne prend jamais le temps de s'asseoir et de discuter. Soit les enfants réclament notre attention, soit il travaille. Et il n'est pas un très grand communicateur à la base…

— Véro, j'ai faim.

Je me tourne, surprise, vers Céleste. Elle a ce petit ton impérieux qui me fait toujours grincer des dents.

— Prends un fruit.

Plutôt que de se diriger vers le bol rempli de fruits, elle ouvre le réfrigérateur et en sort un plat de verre.

— Je vais prendre le reste de spaghetti.

— Ce n'est pas un fruit. On soupe dans trente minutes. Si tu manges du spaghetti, tu n'auras pas faim.

Elle pousse un lourd soupir et lève les yeux au ciel.

— Maman, je veux du spaghetti, moi aussi.

Albert vient d'entrer dans la cuisine et se dirige vers le frigo à son tour.

— On va partager, décide Céleste.

— J'ai dit non ! Pas de pâtes. Si vous avez faim, mangez un fruit ou un légume. Je viens de couper du concombre.

— Maman me laisse toujours manger ce que je veux, elle !

— Bien tant mieux pour toi ! grommelé-je. Ta mère n'est pas ici, ajouté-je plus fort. C'est moi qui décide. Ce sont des concombres ou rien.

— Je vais prendre le spaghetti pour souper tantôt. Donc, je peux le manger tout de suite. Tantôt ou maintenant, c'est du pareil au même, ajoute-t-elle en croisant les bras sur sa poitrine.

Pour toute réponse, je me lève, je prends le plat de spaghetti, je l'ouvre et je jette le contenu complet dans le bac de compost. Je me tourne ensuite vers elle et je plaque un sourire sur mon visage.

— Tu en veux encore ? Sers-toi.

Mon attitude est puérile, mais je n'ai plus envie de négocier. Albert regarde sa sœur, question de voir quelle sera la suite de la croisade pour obtenir le spaghetti. Comme personne ne bouge dans la cuisine, il se résigne à prendre quelques concombres et se replie vers le salon. Mais juste avant, je l'intercepte.

— Toi, va ranger tes trucs qui traînent dans l'entrée. Et que ça saute ! Sinon, pas de dessert.

— On a du dessert ?

Bien sûr que non ! Mais je lui fais un signe de la tête en direction de l'entrée. Quelques secondes plus tard, sa boîte à lunch atterrit sur le comptoir.

— Je te laisse encore cinq minutes de télévision et ensuite on ferme.

— Oui, maman, dit-il.

Contente d'avoir réglé l'un des cas, je me tourne vers la plus coriace des deux. Elle a encore les bras croisés sur sa poitrine en signe de défi, mais je ne la laisserai certainement pas remporter cette manche.

— Je te permets de prendre des concombres avant de commencer tes devoirs, dis-je en souriant.

Elle me fixe droit dans les yeux, testant mes limites. Je déteste quand elle agit de la sorte. Et elle connaît les bons moments pour le faire : quand ses deux parents ne sont pas là. Nous ne cillons ni l'une ni l'autre et c'est finalement l'arrivée des jumelles qui met un terme à notre affrontement muet. Livia pleure parce qu'elle a donné un coup de crayon sur sa robe. Je lui prends la main et je sors de la cuisine,

soulagée de ne plus être en présence de Céleste momentanément. Je m'installe au salon avec mes enfants et je console ma cocotte. Puis, je sors un jeu de *Cherche et trouve* et nous jouons quelques minutes tous ensemble. Je m'éclipse ensuite pour continuer la préparation du souper. Je trouve Céleste installée à la table de la cuisine en train de faire ses devoirs. Bonne nouvelle ! Je me sens comme si j'avais gagné la manche.

Moins de vingt minutes plus tard, je sers le repas aux enfants, mais je ne touche pas à mon assiette. Je me verse plutôt un autre verre de vin et je profite du silence relatif pour réfléchir à la scène qui s'est jouée entre Marc et moi. Nous n'en sommes pas à notre première dispute. C'est pire depuis l'arrivée des jumelles. Il y a quatre ans, quand j'ai accouché d'Albert, nous avons choisi que je reste à la maison afin de m'occuper de lui. Il a été naturel que je poursuive mon congé, avec l'arrivée de deux autres enfants. Ce choix me convenait très bien à l'époque. J'ai mis de côté ma propre carrière d'agente immobilière pour me consacrer exclusivement à ma famille. Avec du recul, je trouve que c'est un lourd sacrifice et que je reçois très peu de reconnaissance en contrepartie. La dispute d'aujourd'hui est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Cependant, je connais Marc. Si je ne dis rien, demain, ce sera comme si notre querelle n'avait jamais eu lieu : autre journée, nouveau départ. Mais je ne peux pas laisser les choses ainsi. Il est allé trop loin. Je me sens diminuée, dévalorisée et même humiliée, comme si mon travail de maman ne comptait pas, comme si je n'étais utile qu'à ranger la maison et me montrer disponible pour tout le monde. Je suis sûre qu'il ne serait même pas capable de prendre ma place plus d'une journée. De son côté, je sais qu'il travaille fort pour subvenir à nos besoins, mais je serais tout aussi capable d'en faire autant, voire plus. Ce n'est pas pour me vanter, mais quand nous collaborions comme agents, je vendais beaucoup plus de maisons que lui. Je détenais l'art de charmer les clients comme personne. Maintenant, le seul que je peux charmer, c'est le livreur d'Amazon qui passe de temps à autre, si j'ai le loisir de le croiser.

— Où est papa ? demande soudainement Céleste.

— Il travaille ce soir, comme tous les jeudis.

— Pourquoi est-il venu tantôt, alors ?

— Pour voir ta mère.

— Tu crois qu'il l'aime plus que toi ?

Elle n'a peut-être que neuf ans et demi, mais elle sait piquer là où ça

blesse.

— Excuse-toi, Céleste. Je ne tolère pas que tu me parles de la sorte.

— Je m'en fiche.

— Sois polie !

J'ai levé le ton et Livia se met aussitôt à pleurer. Eh bien, voilà ! Le souper est officiellement gâché. Albert termine son assiette.

— Est-ce que je peux avoir mon dessert, maintenant ?

Merde ! J'avais oublié cette fausse promesse. Je donne une petite boule de crème glacée à tout le monde, ce qui a le mérite de consoler Livia. Ensuite, mon fils me demande la permission de sortir de table pour aller jouer. Je lui fais signe que c'est OK, et les petites se joignent à lui au salon. Céleste se réfugie plutôt dans sa chambre, sans doute pour y foutre le bordel. Dès que je la laisse seule dans une pièce, c'est comme si une bombe y explosait. Je ne fais jamais le ménage de sa chambre pour cette raison, d'ailleurs. Je laisse Marc gérer ça.

Comme une automate, je lave la vaisselle, puis je range la cuisine et le salon. Tout devrait rester propre au moins jusqu'à demain matin. Je chasse les enfants des pièces communes pour m'en assurer. Je donne les bains, je raconte des histoires, je laisse un peu de télévision aux deux plus grands, et à vingt heures trente, tout le monde est au lit. De mon côté, je n'ai pas soupé. J'ai encore l'estomac noué à cause de ma dispute. En fait, ma colère ne diminue pas. Je profite de la courte période de quiétude du soir pour prendre un cahier Canada qui traîne et j'y inscris toutes les tâches que j'ai accomplies depuis le matin : dresser la liste d'épicerie, prendre un rendez-vous de suivi chez le médecin pour les jumelles, partir deux brassées de lavage, plier des serviettes, laver la vaisselle du matin, du midi, du soir, inscrire les aînés à leur activité de fin d'année, payer les factures mensuelles, déposer les habits de Marc chez le nettoyeur, sans compter la popote régulière. La liste est longue et je suis convaincue que j'oublie même quelques tâches que tout le monde tient pour acquises. Par exemple, fermer les bouchons des tubes de pâte à dents et remplir les savonniers, pour ne nommer que celles-là. Marc, lui, qu'a-t-il fait pour aider au bon fonctionnement de notre famille ? Il travaille, d'accord, mais une grande partie de sa tâche consiste à se balader d'une maison à l'autre ; maisons qui sont impeccablement ordonnées, il faut le mentionner. Mon esprit s'égare, probablement à cause du mélange de la fatigue, de la fureur et du vin. Je vais me faire une tisane pour me calmer et je me laisse tomber sur le divan, en pyjama. Je fixe le téléviseur durant de

longues minutes, sans l'ouvrir. Ma tisane refroidit tranquillement sur la table basse, et je ne bouge pas. C'est le bruit de la porte d'entrée qui me fait sursauter. Je jette un œil à l'horloge du salon. Déjà vingt et une heures trente ? Je n'ai pas vu la dernière heure passer.

— Tiens, que fais-tu encore debout ? me demande Marc en arrivant dans la pièce.

— Je suis contente de voir que tu as réussi à te rendre jusque dans le salon sans t'enfarger dans les traîneries familiales, dis-je sarcastiquement.

— Bon, tu es fâchée ?

— Qu'en penses-tu ?

— Je n'ai pas envie de discuter. Je suis fatigué et j'ai faim. Je vais aller réchauffer le reste de spaghetti.

Je ne dis rien, mais un bref sourire apparaît sur mon visage. Il va chercher le plat de spaghetti comme un fou et quand il ne le trouvera pas, il n'aura pas d'autre choix que de se tourner vers moi et discuter. Soit il discute, soit il meurt de faim. Cette réflexion me donne un instant de pouvoir qui disparaît aussi vite. C'est complètement ridicule.

— Où est le spaghetti ?

Ha ! Je le savais. Je décide de ne pas répondre. Il revient bien vite au salon et croise les bras sur sa poitrine.

— Bon, tu boudes ?

Je lui lance un de ces regards. Il tressaille légèrement.

— Je ne boude pas, je suis en colère.

Il pousse un long soupir et, résigné, vient s'asseoir sur le divan.

— Ça ne peut pas attendre à demain ? réitère-t-il.

— Non. Tu crois que je vais bien dormir cette nuit ? Au fond, ça ne changera pas grand-chose que je ne dorme pas, puisque je n'ai pas eu une nuit complète depuis quatre ans.

— Tu n'as qu'à me réveiller et je peux me lever pour m'occuper des enfants au besoin.

— Te réveiller ? Je te rappelle que pour te réveiller, je dois l'être moi-même.

— On en a déjà discuté. Je n'y peux rien si je ne les entends pas la nuit.

— Ce n'est pas le véritable enjeu. Tu m'as humiliée tout à l'heure.

— Comment ça, humiliée ?

— Tu as dénigré le travail que je fais à la maison.

Il soupire, et la fureur explose au maximum.

— Tu vois, tu ne me prends même pas au sérieux !

— Je suis désolé, c'est bon ? Je sais que tu fais beaucoup de choses ici, et je l'apprécie. En revanche, ce n'est pas comme si je ne faisais jamais rien.

— Ah non ?

— Je tonds le gazon, j'apporte les poubelles au chemin, je passe la souffleuse l'hiver.

— OK, on parle ici d'activités qui ont lieu une fois par semaine. Ce n'est pas ce que j'appelle un grand investissement. Moi, je fais mille et une tâches par jour. Tu ne t'en rends même pas compte.

— Bien sûr que je m'en rends compte ! Tu t'attends à ce que je rentre chaque soir avec des fleurs pour te remercier ?

— Ce n'est absolument pas ce que j'ai dit.

— Tu me connais, continue-t-il, j'aime quand une maison est propre et bien entretenue.

— Marc, tu te promènes dans des maisons reluisantes à longueur de journée. Il y a quelqu'un qui a travaillé fort pour que tout soit en ordre. Ici, ce n'est pas pareil. Essayer de garder la maison propre, c'est l'équivalent de tenter de nettoyer le plancher avec du Nutella.

Il hausse un sourcil, pas trop sûr de comprendre la comparaison.

— Je vais juste dire que ranger un peu afin que je ne m'enfarge pas en rentrant dans la maison, ce n'est pas trop demander, je trouve. Profite de la sieste des enfants pour le faire.

— À t'entendre, je passe l'après-midi à me limer les ongles et à m'écraser devant le téléviseur.

— Tu sais très bien que je n'ai jamais pensé ça. Je veux seulement un

environnement rangé à mon retour, c'est tout.

— Tu vis dans quel siècle, au juste ? Tu aimerais aussi que je t'accueille avec ton verre de cognac, peignée, maquillée et en talons hauts ?

Il ne répond rien. Je comprends que ce ne serait pas pour lui déplaire.

— Tu me niaises ?

— Je n'ai rien dit !

— Mais ton air dit tout, lui.

— Il est tard, je suis fatigué. Si on reprenait cette discussion une autre fois ?

— Bien sûr, balayons nos problèmes sous le tapis. De toute manière, je ne fais jamais le ménage. Ils resteront là jusqu'à ce que quelqu'un décide de les sortir.

— Véro…

Je me lève et je me dirige vers la chambre à coucher. La conversation est close pour ce soir. Le pire est qu'on n'a fait qu'aborder les problèmes domestiques. On n'a même pas parlé du fait que sa fille viendra vivre ici tout l'été, sous ma supervision. Parce qu'évidemment, Madame ne voudra pas qu'on l'inscrive dans les camps de jour. Non, elle préférera m'embêter pendant huit longues semaines. Juste le fait de réfléchir à la gestion quotidienne des quatre enfants me donne mal à la tête.

Je me prépare pour la nuit en un temps record, puis je me glisse sous les draps. D'habitude, je prends un petit moment pour lire, mais je préfère fermer ma lampe tout de suite ce soir. Environ trente minutes plus tard, Marc vient s'étendre à son tour. Il reste de son côté du lit et je ne fais pas d'effort pour me coller contre lui, comme on le fait chaque soir. Contre toute attente, je m'endors très rapidement et je dors d'un sommeil sans rêve.

2

Quand j'ouvre les yeux, il est six heures du matin. Je ne me suis pas réveillée une fois pendant la nuit, ce qui tient réellement du miracle. Je me lève discrètement et je passe devant les chambres des enfants. Ils dorment encore. Je vais peut-être pouvoir boire un café tranquille. J'arrive à la cuisine et je tombe nez à nez avec Marc.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demandé-je.

— J'habite ici, répond-il.

Je soupire longuement et je me sers un café. Je prends le temps d'y goûter avant de me tourner vers mon mari, qui s'est installé à la table de la cuisine, prêt à discuter. En général, à cette heure, il s'entraîne au sous-sol. S'il a sauté son entraînement du matin, c'est qu'il se passe quelque chose de sérieux. Je m'assois donc à la table avec lui et j'attends. Personnellement, je suis encore très froissée de notre altercation de la veille, et j'espère qu'il s'excusera de s'être montré aussi ingrat envers moi.

— Je veux revenir sur notre conversation d'hier, commence-t-il.

Je m'adosse confortablement et je prends une autre gorgée de café. Je suis presque prête à accepter ses excuses. S'il ajoute une soirée en amoureux à mon resto favori dans l'équation, je lui pardonnerai ses propos dénigrants.

— Et je pense que tu me dois des excuses, complète-t-il.

— Pardon ? m'exclamé-je. Moi, je te dois des excuses ?

— Mes commentaires étaient peut-être un peu durs, mais je les ai faits pour ton bien, pour notre bien familial.

Je cligne des yeux pour m'assurer que la scène que je vis est bien réelle. Je dois être encore en train de dormir.

— Comment crois-tu que je me sente quand je constate que tu n'es pas capable d'accepter ma fille ?

Ah ! Voilà le véritable enjeu !

— Je me demande comment je pourrais l'accepter plus, pour reprendre tes propres mots. Je la traite exactement comme les autres. Elle a droit aux mêmes privilèges.

— Elle le sent que tu l'aimes moins. Elle m'en parle souvent. Je suis d'accord avec elle.

— Ça ne te tenterait pas de prendre mon parti, pour une fois ? C'est peut-être à elle de fournir quelques efforts supplémentaires pour s'adapter.

— C'est toi l'adulte, Véro. Tu dois te montrer juste envers tout le monde.

— Eh bien, je ne suis pas d'accord. Je fais mon possible pour que vous soyez tous bien autour de moi, mais personne ne fait attention à moi en contrepartie. Tu crois que c'est juste ?

— Je pense que tu exagères. Tu prends les choses peut-être un peu trop personnelles.

— Comment crois-tu que je me sente lorsque le seul adulte que je fréquente me dénigre ?

— Je ne t'ai pas dénigrée. J'ai seulement souligné quelques éléments qui, à mon avis, devraient être améliorés. On doit tous chercher à s'améliorer.

Je secoue la tête, découragée.

— Tu sais quoi, Marc, je démissionne.

— Pardon ?

— Le métier de mère au foyer n'est plus fait pour moi. Je vais retourner sur le marché du travail, on va envoyer les filles à la garderie et payer les camps de jour pour l'été. On fera exactement comme les autres parents. J'ai besoin de m'accomplir comme femme et ce n'est pas en restant ici que je vais y arriver. Surtout si mon propre mari n'est même pas capable de reconnaître que je me démène nuit et jour pour que tout roule rondement.

— Tu ne peux pas prendre cette décision au pied levé comme ça. Il faut prendre le temps de mûrir le projet. Passe l'été à la maison et, à l'automne, on en reparlera.

— Hum, hum ! Pas question. Je ne vais pas jouer la bonne d'enfants tout l'été.

— Demande à ta mère de t'aider.

— Non. Elle en fait déjà assez, je ne vais pas lui imposer ça en plus. Sais-tu quoi, j'ai une meilleure idée. Plutôt que de demander à ma mère, je vais plutôt demander à leur père.

— Ton père n'acceptera jamais de s'occuper des enfants.

— Pas mon père, *leur* père ! C'est de toi que je parle, Marc. Tu vas venir passer l'été complet à la maison avec les enfants et je vais travailler.

Il reste silencieux un instant. Je suppose que l'information trace tranquillement son chemin dans son esprit. Puis, il éclate de rire. C'est le moment qu'Albert et Céleste choisissent pour apparaître dans la cuisine.

— Pourquoi papa rit comme ça ? demande Céleste.

— On a une bonne nouvelle. Papa va venir passer l'été à la maison avec vous ! annoncé-je.

— Yé ! Ça va être super ! s'exclame Albert. Tu pourras nous emmener aux glissades d'eau ?

— Je…, dit mon mari.

— Oui, le coupé-je. Papa va s'occuper de tout : l'épicerie, le ménage, la vaisselle, le lavage, les activités, tout ce que maman fait habituellement. Vous allez passer un super bel été en sa compagnie !

— Et toi, que vas-tu faire ? s'interroge Céleste.

— Je vais aller travailler.

— Tu sais travailler ?

Je soupire.

— Bien sûr que oui ! Je faisais le même travail que Marc avant. Je vais juste reprendre ses dossiers en cours. On n'y verra que du feu !

Les idées coulent comme si nous avions mûri le projet depuis des lustres, alors qu'il n'était même pas en vogue moins de dix minutes plus tôt. Je suis super emballée. À moi, les maisons impeccables ! Pendant que tout le monde s'exclame dans la cuisine, mon époux semble sous le choc. Il ne s'attendait certainement pas à un tel revirement de situation lorsqu'il a souligné mon manque de justice et d'implication dans le bonheur familial.

— Maintenant, allez vous habiller, dis-je aux deux plus grands. On doit discuter. Oh, et Céleste, tu passeras tout l'été avec ton papa. C'est super, hein ?

— Oui, grommelle-t-elle.

Elle m'observe curieusement, comme si elle se doutait que tout cela n'est qu'une mise en scène. Elle sort de la cuisine en traînant les pieds.

— Tu n'es pas sérieuse, reprend Marc.

— Je n'ai jamais été aussi sérieuse. J'ai donné plus de quatre ans de ma vie à la maisonnée à temps plein, c'est suffisant. Maintenant, c'est à ton tour.

— Et tu crois que tu peux me remplacer au travail, sans que les revenus familiaux en souffrent ?

À l'entendre, je suis une incompétente finie. Je décide de ne pas en prendre ombrage.

— Si toi, tu peux, je peux aussi. Où est la différence ? Il y a bien des femmes qui travaillent à l'agence ?

— Oui, bien entendu.

— Et elles arrivent à vendre des maisons ?

— Oui, hésite-t-il. Mais tu sais, le marché a beaucoup changé en quatre ans. Puis, nous nous occupons exclusivement de maisons de luxe. Ce n'est pas comme lorsqu'on vendait de minuscules bungalows.

— Je ne vois pas le rapport. Tu essaies de tout faire pour me décourager. Ça ne fonctionnera pas. Mon idée est faite et je vais en parler à papa ce soir.

Marc pince les lèvres. Comme mon père est propriétaire de l'agence où il travaille, et qu'il ne me refuse jamais rien, mon mari sait bien qu'il acceptera sans problème de me prendre à sa place. Je suis donc tout sourire lorsque Marc sort de la cuisine, sa tasse en main. De mon côté, je m'installe à la table et j'entreprends une liste des choses que j'aurai à faire pour me mettre à jour dans le domaine de l'immobilier. D'abord, aller fureter sur le site Internet de l'agence pour voir les maisons à vendre. Il faudrait aussi que je me promène dans les quartiers pour en déterminer les principaux points forts. C'est très vendeur auprès des jeunes familles quand on leur pointe une école, des parcs ou des garderies à proximité des résidences qu'elles convoitent. Puis, je

réfléchis aux agents avec qui j'avais l'habitude de collaborer. J'ai hâte de voir leur tête quand je vais les recroiser après tout ce temps ! Je ne me souviens pas d'avoir été aussi stimulée récemment. Une quinzaine de minutes plus tard, j'en suis à me servir une deuxième tasse de café lorsque Marc débarque dans la cuisine, les jumelles dans les bras. Je sens tout de suite l'odeur de pipi qui leur colle à la peau. Il n'a pas pris la peine d'enlever les couches qu'elles portent encore la nuit. Il les a prises du lit directement.

— Je ne suis pas d'accord avec l'idée, déclare-t-il.

— Trop tard.

— On n'en a même pas discuté.

— Tu m'as fait part de tes insatisfactions, j'en prends note. Mais pour te faire réellement comprendre que ce n'est pas si simple de rester à la maison, il faut que tu vives l'expérience complète. Relaxe, laisse passer l'été et à l'automne, on en reparlera.

Je suis fière de lui répéter ses propres mots. Je n'en manque pas une aujourd'hui.

— Tu dis toujours que tu ne profites pas assez de l'été. Je t'offre ta chance.

— C'est vrai que je pourrais en profiter pour refaire le patio, peinturer la clôture et même abattre l'arbre qui nous bloque tout le soleil, réfléchit-il à voix haute.

— Tu vois ? Tu ne pourras pas réaliser tous ces travaux si tu continues à travailler.

Je sais d'ores et déjà qu'il n'aura jamais le temps d'accomplir ces tâches, mais plutôt que de le décourager, je lui donne une petite tape sympathique sur l'épaule. Je coupe quelques fruits que je place dans deux bols et je les offre aux jumelles. Pendant ce temps, Marc fouille dans le réfrigérateur afin de préparer son lunch.

— Qu'est-ce qu'on mange pour souper ? demande-t-il.

— Je ne sais pas. As-tu une suggestion ?

Il me jette un drôle de regard. En règle générale, je connais d'avance les repas pour la prochaine semaine. Il participe rarement à ce genre de décision.

— On est vendredi, on pourrait se commander du resto.

— Si tu crois que c'est une bonne idée, je respecte ta décision, dis-je.

Généralement, je m'oppose au restaurant. Je trouve que c'est trop gras, trop cher et même mauvais. Je préfère cuisiner un repas santé à ma famille. Mais pour cette fois, je ne m'oppose pas. Je veux encourager mon époux à prendre des décisions par lui-même. Bien sûr, il échoue lamentablement en matière de choix sains, mais mon moment viendra où je pourrai le lui souligner.

— Tu es très bizarre aujourd'hui, remarque-t-il.

— Tu trouves ? Pourtant, je suis toujours la bonne vieille moi.

Il continue à vaquer à ses occupations dans la cuisine en me jetant des regards en coin. Je me contente de lui sourire chaque fois qu'il m'observe. Je n'ai pas envie qu'on se chicane et qu'il trouve un moyen de revenir sur notre idée d'échanger nos rôles. C'est trop un bon plan pour moi, et je ne vais certainement pas le lâcher.

Quelques heures plus tard, ma mère apparaît dans la cuisine pendant que je lave la vaisselle. Les petites viennent tout juste de se coucher pour leur sieste et n'ont même pas rechigné. La journée roule à fond.

— Coucou, comment ça va ?

— Super bien, et toi ?

— Bien, répond-elle, surprise. Je ne m'attendais pas à te voir de bonne humeur.

— Comment ça ?

— Eh bien, Marc a dit à ton père que Céleste viendrait passer l'été avec vous parce que sa mère l'abandonne pendant trois mois.

J'esquisse un sourire. Elle ne prononce jamais le prénom de Nadia, comme s'il était maudit. J'attends pour voir si l'histoire a une suite, mais non. Apparemment, mon mari n'a pas pris la peine d'informer son patron qu'il ne travaillerait plus pour lui pendant quelque temps.

— Tu as bien raison, elle passera l'été ici, mais ne t'inquiète pas trop, Marc va gérer.

Un silence suit ma déclaration. Au point où je me demande même si ma mère se trouve encore dans la cuisine. Je m'essuie les mains et je me tourne vers elle. Elle a l'air abasourdie.

— Quand tu dis « Marc va gérer », que veux-tu insinuer, exactement ?

— Qu'il va s'occuper lui-même de sa fille.

— Vous vous séparez ?

— Maman ! Voyons donc ! Qu'est-ce qui pourrait bien te faire croire ça ?

— Ce n'est pas tout à fait l'harmonie entre vous deux ces temps-ci.

Je baisse les yeux, coupable.

— Oui, je sais, mais c'est une mauvaise passe. On a tous nos points faibles, et ils ressortent beaucoup actuellement. Le stress et la fatigue n'aident pas non plus. Mais non, on ne va pas se séparer. Au contraire, on a un nouveau projet qui est très rassembleur et qui sera assurément bon pour notre couple.

— Ah ! Il va prendre son été de congé ? Le moment n'est pas extraordinaire. Ton père dit que c'est très occupé au bureau.

— Oui, il va rester avec les enfants, alors que je vais le remplacer au boulot.

En matière de surprise, je n'aurais pas fait mieux. Ma mère affiche le même air que Céleste ce matin quand elle m'a demandé si je savais travailler.

— Arrête de te réjouir comme ça pour moi ! lancé-je, sarcastique.

— Je… je me réjouis. C'est juste que je ne m'attendais pas à une telle nouvelle. Tu es sûre que c'est le bon choix ? Après tout, tu as décidé de rester à la maison pour offrir un cadre à tes enfants.

— Tu crois que Marc ne pourra pas leur offrir un cadre ?

Son hésitation ne m'échappe pas. Cela ne peut pas me froisser, car je sais ce qu'elle sous-entend. Il ne connaît pas grand-chose à l'horaire des enfants durant la journée. Il est bien là les week-ends, mais il travaille aussi très souvent. Il est rare qu'il passe plus de trois ou quatre heures consécutives avec eux. Assurément, cet été de congé sera un flop total pour lui, et un véritable succès pour moi, qui souhaite prouver mon point.

— Ça ne te fait pas peur de les laisser seuls avec lui ?

— Tu crois qu'il va jeter les bébés avec l'eau du bain ?

— Franchement, ce n'est pas ce que j'ai dit ! Je pense seulement que ça risque d'être un peu chaotique. C'est ce que tu souhaites pour ton couple ?

— Si moi, je peux le faire, je ne vois pas pourquoi lui ne le pourrait pas, affirmé-je.

Je trouve que je suis une bonne menteuse, pour une fois. Je vends bien le projet à ma mère ! J'ai toujours été une excellente vendeuse.

— On est en 2024. Rien n'empêche un homme de rester au foyer avec ses enfants. Au contraire, c'est très encouragé. Marc aussi peut faire sa part. Une occasion pareille de passer du temps de qualité avec les petits ne se représentera pas. C'est à peine s'il voit les jumelles depuis leur naissance.

— Si tu le dis. Ton père est-il au courant que tu reviens au bureau ?

— Pas encore. Je pensais passer chez vous tout à l'heure pour lui en parler. Tu crois qu'il sera content ?

— Tu penses ! Il n'attend que ton retour depuis quatre ans.

Je souris. C'est très flatteur. Au moins, lui sait reconnaître mes qualités et les exposer au grand jour. Pas comme quelqu'un d'autre que je ne nommerai pas.

— L'équipe a beaucoup changé, continué-je. Je me rends compte que je ne connais personne au bureau. J'entends bien des prénoms ici et là, mais je ne peux même pas mettre un visage sur le nom.

— Je n'y mets jamais les pieds, donc, je ne peux pas t'aider. Ton père m'a souvent dit qu'il avait réussi à s'entourer de bons collaborateurs. Même s'il a l'âge de la retraite, il n'est pas près d'arrêter. Ça me convient. Pendant qu'il travaille, je peux profiter de ma fille et de mes petits-enfants !

— Ta présence est très appréciée.

Si on m'avait dit que ma mère deviendrait ma meilleure amie au fil du temps, je ne l'aurais pas cru. C'est la deuxième personne avec laquelle j'entretiens le plus de liens, après Marc. Il faudrait bien que je relance ma copine Annabelle quand je serai de retour sur le marché du travail. Nous pourrons aller luncher ensemble. Cette idée, ô combien inatteignable présentement, m'apparaît fantastique. On me vendrait un voyage à Disney et j'éprouverais probablement le même enthousiasme.

— Il y a longtemps que je t'ai vue aussi heureuse, Véro. Ça fait plaisir.

— Ah, merci ! Si tu savais comme je me sens stimulée ! J'ai l'impression que je vois la lumière au bout du tunnel. Ne te méprends pas, j'aime rester à la maison auprès des enfants, mais je réalise que je dois aussi m'accomplir en tant que femme. Je me sens encore jeune, et si j'attends trop longtemps pour retourner sur le marché du travail, je ne serai plus dans le coup.

— On te croirait à l'aube de la crise de la quarantaine.

Son commentaire ne me fait pas plaisir et je pince les lèvres. Tout le monde vieillit, on n'y échappe pas, mais qu'elle me remette sous le nez que j'approche quarante ans, j'aurais pu m'en passer. Je viens de dire que je me sens jeune !

— Plus je vieillis, plus tu vieillis, lui rappelé-je.

À son tour de pincer les lèvres.

— Oui, bon, je suppose que tu laisseras une liste de tâches à Marc. Assure-toi de m'envoyer une copie.

— Absolument pas !

— Tu ne veux pas m'envoyer de copie ? fait-elle, surprise.

— Je ne ferai pas de liste, point, expliqué-je d'un ton déterminé. Il est père depuis plus longtemps que je suis mère. Il devrait savoir quoi faire.

Ma mère ferait la même tête si je lui avais appris que Marc était un homosexuel refoulé depuis l'enfance.

— Du calme, maman. Je ne disparaîtrai pas totalement.

— Non, mais tu sais, les hommes ne s'occupent pas des enfants comme nous. Tu n'as pas peur ?

J'ai l'impression qu'on radote.

— Peur de quoi ? Quelle est la pire chose qui puisse arriver ?

En fait, la liste est très longue, mais je préfère ne pas y penser. S'il les laissait traverser la rue sans surveillance et qu'une voiture les heurtait ? S'il laissait la barrière de la piscine ouverte et qu'un enfant se noyait ? Ou pire ! S'il ne les attachait pas convenablement dans la voiture et qu'il avait un accident… ou qu'il les abandonnait dans le véhicule, oubliant qu'ils sont sur la banquette arrière.

— Ça va, Véronique ? Tu es toute blême.

— Ah oui, excuse-moi. Toutes tes questions me stressent. C'est comme si ma confiance en Marc s'effritait. Je dois retrouver mon mode positif.

— Si tu veux, je peux lui dresser une petite liste, suggère-t-elle.

— Non, pas de liste. Il faut qu'il apprenne à se débrouiller, point final.

— Très bien, très bien !

— Tu promets de ne pas lui en faire une en cachette, maman ?

J'ai percé son jeu. Je le vois à son air.

— Promis, dit-elle enfin. Je vais le laisser se débrouiller, mais je vais quand même passer souvent. Je ne veux pas arrêter de voir mes petits cœurs.

— Tu es toujours la bienvenue, tu le sais. Mais surtout, ne l'aide pas trop. Je veux qu'il gère la maisonnée lui-même. Tu n'es pas à son service.

— À quel moment commence ce changement de rôle ?

— Eh bien, on n'a pas encore déterminé la date. Tout s'est décidé bien vite ce matin. Je ne veux pas trop laisser traîner les affaires, sinon le projet risque de disparaître. Je vais choisir le bon moment.

— Pourquoi pas le premier du mois prochain ? suggère-t-elle.

Je regarde le calendrier familial. C'est dans dix jours. Ça nous laisse assez de temps pour planifier mon retour au travail et me familiariser avec les dossiers en cours de Marc.

— Je vais d'abord parler à papa pour voir s'il est d'accord avec ma démarche.

— Je suis très surprise que ton mari approuve ton plan.

— Je l'ai un peu piégé et manipulé, en fait.

— Ah, je vois.

— Je suis convaincue qu'il ne sera pas capable de gérer les enfants à temps plein, avoué-je.

— Donc… si ça ne fonctionne pas à la maison pour lui, tu reviens à ta

tâche ? hasarde-t-elle.

Je ne réponds rien, me contentant de frotter le comptoir. Cette partie-là n'est pas encore claire dans mon esprit. Oui, je veux prouver à Marc que d'être le parent au foyer n'est pas évident. Cependant, l'idée de retourner travailler m'enthousiasme tellement que je me demande ce que je recherche exactement comme résultat à ma petite expérience.

— On verra à la fin de l'été, déclaré-je. Il devrait au moins être capable de survivre aux prochains mois. On avisera en septembre pour déterminer la suite des choses.

— Tu pourrais certainement inscrire les jumelles à la garderie si tu veux continuer à travailler. En plus, comme agente immobilière, tu peux toujours exercer à mi-temps. Je pense que c'est un travail qui peut bien se concilier avec l'horaire familial.

Vraiment ? Elle a toujours affirmé que les courtiers travaillent sans relâche et n'ont pas une minute pour leur famille, et voilà qu'elle déclare l'inverse. Chère maman, elle veut seulement m'encourager.

Les jumelles se réveillent et nous allons faire une promenade dans le quartier. Nous arrêtons au parc et les laissons jouer dans le bac à sable pendant que nous profitons des chauds rayons de soleil. Si cette température est un présage de l'été qui arrive, la saison estivale sera superbe. Nous potinons un moment sur les voisins. Facile, puisque ma mère habite le même quartier, puis, lorsque les jumelles commencent à se tirailler un peu, je sonne l'heure du départ. Nous étirons tout de même la promenade et arrivons pile près de chez nous en même temps que l'autobus d'Albert. Je salue le chauffeur et lui souhaite une bonne fin de semaine, et nous marchons tous ensemble jusqu'à la maison. La vie m'apparaît si simple aujourd'hui. Il n'y a pas de chicane, tout le monde est de bonne humeur, et mon fils accroche même son sac à dos au bon endroit sans que j'aie à le lui demander. Si tous les jours pouvaient être semblables !

Céleste arrive un peu plus tard, en compagnie de son père. Il passe toujours la chercher à l'école le vendredi où elle doit retourner chez sa mère. De cette manière, ils ont un petit moment en tête-à-tête avant de se quitter pour la semaine.

— Céleste va souper avec nous aujourd'hui, m'apprend-il en entrant dans la cuisine.

— Ah bon, comment ça ?

— Nadia avait un rendez-vous en fin de journée. Je lui ai dit que ça ne nous posait pas de problème.

J'essaie de me rappeler à quel moment il s'est mis à parler en nos deux noms. Et de comprendre pourquoi c'est aujourd'hui que ça me dérange officiellement.

— Pas de problème, chéri. De toute manière, tu t'occupes du souper, lui rappelé-je.

Il réfléchit un moment, comme s'il ne se souvenait pas de notre discussion du matin. J'espère qu'il aura meilleure mémoire concernant mon futur retour au boulot.

— J'ai réfléchi aujourd'hui et je me disais que la meilleure date pour qu'on change nos places serait sans doute le 1er juin. Le fait de te laisser quelques semaines avant que les deux plus grands soient avec toi à temps plein sera sans doute bénéfique.

— Oh non ! Tu étais sérieuse avec cette histoire ?

Je dépose bruyamment mon verre d'eau sur le comptoir. Quoi, lui ne l'était pas ?

— Oui, j'étais très sérieuse. Je retourne travailler le 1er juin. Si tu ne comptes pas rester à la maison avec les enfants, trouve une autre solution, déclaré-je.

— C'est un test ? Est-ce à cause de la quarantaine qui approche ?

— Qu'est-ce que vous avez tous à me parler de la quarantaine ? Ce n'est pas la mort, tout de même, c'est juste un chiffre.

— Qui ça, tous ?

— Ma mère et toi.

— Tu as parlé à ta mère de ton idée farfelue ?

Je soupire. Il ne me prend pas au sérieux. Pourtant, je pensais que j'avais été claire ce matin.

— Ce n'est pas une idée farfelue. C'est un projet. Et je suis certaine que tu auras toi-même quelques projets en tête lorsque tu seras à la maison avec les enfants.

Comme le lavage et le ménage… mais je veux qu'il repense à sa clôture et à son patio, question de motiver les troupes un peu.

— En as-tu parlé à ton père ?

— J'y allais justement ce soir.

— Plus j'y pense, moins je trouve que c'est une bonne idée.

— Pour qui ? Toi ou moi ?

— Pour toi, voyons.

Je secoue la tête. On tourne en rond. On en a déjà discuté. Je mets mon pied à terre.

— C'est non négociable. Tu annonces le début de tes vacances le 1er juin, et ce, jusqu'à l'automne. Compris ?

Mon ton ne laisse pas place à l'argumentation. Je ne veux pas me mettre à faire du chantage, mais s'il faut en arriver là, je suis prête.

— OK, dit-il enfin, mais crois-moi, après une semaine, tu vas me supplier de revenir à la maison.

— On verra bien.

Je lui tends la main pour qu'on scelle officiellement notre accord. Il hésite encore une fraction de seconde, puis il la serre. Je suis tellement énervée que je sautille partout dans la maison, au point d'exciter les enfants. Albert se lève et se met à sauter sur le divan, lançant les coussins partout dans le salon. Dans d'autres circonstances, je serais intervenue, mais pas aujourd'hui. Je vais laisser à Marc le bon soin de faire la discipline à partir de maintenant.

3

Le 1er juin, j'ouvre les yeux à six heures. Je pourrais me lever un peu plus tard ce matin, mais je suis bien trop excitée. J'ai envie de prendre un café tranquille dans la cuisine avant de me rendre au bureau de bonne heure. Marc dort encore à côté de moi. Pour lui aussi, c'est nouveau. Il n'a pas besoin de se lancer en dehors du lit, car il a toute la journée pour faire ses petits trucs habituels. Il prévoit s'entraîner, emmener les jumelles à la baignade du centre sportif et faire quelques courses. Je le trouve bien téméraire pour une première journée avec elles. À pas de loup, je me dirige vers la cuisine et je me fais couler un café. La matinée est magnifique, ce qui ne peut être que de bon augure. J'observe les rayons du soleil à travers la fenêtre et je ferme les yeux quelques secondes, appréciant le calme relatif du matin. Les deux dernières semaines n'ont pas été de tout repos. Bien entendu, mon père a accepté sans problème que je prenne la place de Marc au bureau quelque temps. Il m'a affirmé que je serais un atout majeur pour son équipe. Je me sens donc en confiance en cette première journée. Le plus difficile dans ma préparation a été de ne pas conserver le contrôle de la maisonnée de manière anticipée. Chaque fois que j'avais un temps libre, je me disais : « Profites-en pour prendre de l'avance sur les repas de la semaine. Marc va apprécier. » Ou encore : « Faire une douzaine de muffins de plus n'est pas compliqué. Marc va apprécier. » Il me fallait tout mon petit change pour éviter de lui rendre la vie trop facile. Je veux qu'il vive l'expérience totale ! Évidemment, si je vois que la santé de mes enfants est en péril, je vais intervenir. J'ai travaillé très fort dans les dernières années pour qu'ils aient une alimentation saine ; je ne vais pas laisser mon mari gâcher tous mes efforts, quand même.

Je consulte la météo afin de déterminer comment je vais m'habiller pour cette première journée. C'est aussi un dossier compliqué. Comme mère au foyer, je ne me suis pas acheté beaucoup de vêtements neufs depuis des années, clamant que ce que j'ai dans ma garde-robe suffit amplement. Quand vient le temps de choisir un morceau sympathique, qui me fait me sentir en confiance, c'est toute une expérience. D'abord, il y a plusieurs articles qui ne me vont plus et que je garde au cas où… Je suis assurément due pour faire un gros ménage là-dedans, mais ce n'est certainement pas maintenant que je vais m'y mettre. J'ai tout de même réussi à sélectionner quelques tenues encore seyantes, adaptées à

la température variable du mois de juin. Aujourd'hui, comme il ne fera pas trop chaud, je vais sortir mon tailleur marine. Il est classique, indémodable, et je le portais quand j'ai vendu ma première maison… à Marc ! Il a donc une belle valeur sentimentale. Je me remémore brièvement cette première rencontre avec lui. Nous étions tous les deux de jeunes agents et il avait manifesté son intérêt à visiter une maison dont j'étais responsable de l'inscription. Je pensais qu'il magasinait pour un client, mais il regardait pour lui et Céleste, puisqu'il venait tout juste de se séparer de Nadia. Nous avions fait le tour de la maison quatre fois, il m'avait posé beaucoup de questions auxquelles il avait déjà la réponse, tout cela pour rester en ma compagnie un peu plus longtemps. Je me souviens que j'adorais la maison, surtout en raison de son solarium trois saisons. Une fois la vente conclue, il m'avait officiellement invitée à sortir avec lui, et maintenant, sept ans plus tard, j'habite cette superbe demeure qui m'a charmée et qui m'a permis de rencontrer mon mari. Qu'est-ce que notre vie a changé depuis ce moment… J'ai une petite larme au coin de l'œil lorsque Marc fait son apparition dans la cuisine.

— Bonjour, lance-t-il. Bien dormi ?

— Plus ou moins, j'étais un peu nerveuse. Et toi ?

— Oui, super bien. En fait, je me sens comme si j'étais en congé. C'est *cool*, hein ?

Je lui fais signe que oui alors que je sais pertinemment que rester à la maison avec les jumelles est loin de ce qu'on pourrait appeler un congé. Mais je ne veux pas le décourager.

— Je pense que je vais emmener les petites jogger ce matin.

— Je croyais que tu voulais les emmener à la baignade libre.

— J'ai changé d'avis. La course sera tout aussi bien.

— Tu crois qu'elles vont te suivre du haut de leurs deux ans ?

— Mais non ! Je vais prendre la poussette double de jogging.

J'avais complètement oublié l'existence de cette poussette. Il faut dire qu'elle prend la poussière dans le garage depuis deux ans et que je menace chaque été de la vendre. Marc m'en empêche en m'assurant qu'il compte « bientôt » s'en servir. Moi qui croyais ne jamais voir ce moment arriver de mon vivant !

— C'est une bonne idée. Assure-toi d'avoir de l'eau.

— J'ai toujours ma bouteille d'eau.

— Pour les filles, complété-je. Il va faire chaud pour elles aussi. Et apporte des collations. Ça va les occuper pendant que tu cours. Tu pourrais même arrêter au parc tout près. Elles adorent y aller et il y a un centre d'entraînement extérieur juste à côté. Je vois toujours des parents qui s'y entraînent pendant que les petits jouent. Évidemment, tu ne peux pas trop les quitter de vue, sauf si elles sont dans le carré de sable. Elles peuvent s'y amuser des heures. D'ailleurs, tu devrais apporter les jouets de sable.

Je m'arrête. Marc m'observe, un sourcil en l'air.

— On va être corrects.

— Oui, oui, je sais bien. N'importe qui peut effectuer le travail d'une mère à la maison.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit.

Je fais un geste de la main signifiant que je souhaite changer de sujet. J'ai une grosse journée devant moi ; il vaut mieux que je conserve mon énergie et mon positivisme. Je saute donc sous la douche et je me passe la remarque qu'il est rare que j'arrive à prendre une douche sans être interrompue par un enfant. Qu'est-ce que c'est agréable ! Ensuite, je me sèche les cheveux et je tente une mise en plis sympathique. Mon fer plat ne coopère pas trop ce matin et mes boucles retombent avant même que j'aie fini de m'occuper de la tête au complet. Tant pis, je les attacherai un peu plus tard. Je sais qu'ils retomberont dans mon visage, de toute manière. Je me maquille et je jette un dernier coup d'œil à mon reflet dans le miroir. Je suis satisfaite de ce que je vois. Je trouve même que j'ai l'air plus jeune qu'à mon habitude. Je ne fais pas mes trente-six ans ce matin, j'en fais plutôt… trente-deux. Ce n'est pas une grosse marge, mais elle compte ! Je parie que je suis pareille à ma photo de permis de conduire, qui a été prise quand j'avais trente-deux ans. Je choisis des sandales plates dans ma garde-robe. J'ai une visite prévue en après-midi. Elle était déjà planifiée au calendrier de Marc, et je ne veux pas avoir mal aux pieds avec des talons hauts. À mon âge, on privilégie le confort avant tout ! Avant de partir, je passe à la cuisine saluer tout le monde.

— Maman est prête pour le travail ! annoncé-je.

Je reçois une réponse un peu froide. Albert est concentré sur un appareil électronique alors qu'ils sont en général interdits à table. Céleste a un air morose. Elle a appris hier que sa mère nous quittait

pendant trois mois et elle digère mal la nouvelle. Livia a le visage tout rouge et barbouillé, signe qu'elle pleurait il y a quelques minutes à peine. Je suis tentée de la prendre pour la consoler, mais je risque de salir mon tailleur ou d'arriver en retard au boulot. Marc regarde aussi son cellulaire en mangeant des céréales. Je ne vois aucun fruit sur la table. Que des verres de jus d'orange, ce qui ne compte absolument pas comme une portion de fruits. Je devrais mettre cela au clair avec le principal responsable, mais pas ce matin. Je donne donc de rapides baisers sur les têtes, je prends ma boîte à lunch dans le frigo et je souhaite une bonne journée à tout le monde. Je m'éclipse plus vite quand je vois Livia prête à fondre en larmes de nouveau. Je file donc dans le garage et je monte à bord de ma minifourgonnette. Je la laisserais bien à Marc, vu qu'elle est plus pratique pour la petite famille, mais comme sa voiture a une boîte de vitesses manuelle, je ne suis pas très à l'aise de la conduire. Je ne mets pas de musique, appréciant juste le silence dans le véhicule. C'est rare, très rare que je suis seule, et ce calme me fait vraiment du bien. Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas considéré cette option plus tôt. C'est bien de rester à la maison avec les enfants, mais se retrouver comme individu, avec ses seuls besoins à combler, l'est tout autant.

J'arrive au bureau à huit heures et demie pile. L'agence ouvre ses portes officiellement à neuf heures, mais je préfère me pointer un peu plus vite afin de me familiariser avec les lieux. Je n'ai pas mis les pieds là depuis que j'ai accouché d'Albert et je sais que mon père a complètement repensé le concept. Ayant pignon sur rue, l'agence peut accueillir les clients qui passent tout près et qui souhaitent s'entretenir avec un agent au pied levé. Tous les courtiers doivent donc être présents au bureau quand ils ne sont pas en train de faire des visites. Ce n'est pas une façon de procéder qui plaît à tout le monde, puisque les agents immobiliers sont habitués à faire cavaliers seuls, mais mon père croit que cela favorise l'esprit de communauté au sein de l'équipe. Il leur verse même un salaire de base, en plus des commissions qu'ils touchent lors des ventes. En somme, il a réussi à former une belle équipe au cours des années. Je suis excitée d'en faire partie de nouveau. Je trouve un espace de stationnement pas trop loin de la porte principale du Groupe Prestige et je marche les quelques mètres qui m'en séparent. Devant la vitrine, je prends quelques secondes pour observer mon futur environnement de travail. Je n'arrive pas à croire que je n'ai jamais pris le temps de venir faire un tour depuis autant d'années. Je dois être trop occupée ! Je regarde à travers la fenêtre et je vois d'abord une aire de repos, dotée d'une causeuse en cuir et d'une machine à café contre le

mur. Derrière, j'aperçois des tables de travail design en béton. Ici, pas d'espace de travail fermé. Cela favorise les échanges. À l'avant, il y a un autre bureau disposé perpendiculairement aux autres. Je comprends que c'est celui du patron. C'est lui qui accueille les clients en premier et qui les réfère à ses meilleurs agents. Je m'attends à ce que personne ne soit encore arrivé de si bon matin, mais j'ai la surprise de découvrir mon père déjà sur place lorsque je pousse la porte vitrée. Il lève la tête, puis sourit lorsqu'il me reconnaît.

— Bonjour ! Comment ça va ? Bienvenue au boulot !

— Salut, papa.

Je lui fais la bise, puis je continue mon exploration visuelle de l'endroit. C'est petit, mais chaleureux. Il y a une mezzanine ceinte d'une rambarde vitrée qui me permet de voir qu'on trouve une table de conférence au deuxième. J'observe la déco : tout est noir, blanc et en bois pâle. Avec le béton des bureaux, c'est très chic et moderne. Au plafond, un énorme lustre muni de globes vole la vedette à tous les autres éclairages.

— Wow, c'est drôlement beau ici ! m'exclamé-je.

— C'est vrai, tu n'es jamais venue depuis qu'on a terminé les rénovations. On a complètement changé la déco, mais je suppose que tu es au courant.

— Oui, Marc m'en a parlé. Tout le monde dans la même pièce !

— Ce sont des aires de travail flexibles, puisque chacun installe son propre équipement, mais comme tout être humain normal, on aime tous avoir notre petit coin. Donc, je te propose de t'installer là.

Il me pointe le bureau du fond. Celui près des toilettes. J'aurais pensé avoir droit à un traitement de faveur en raison de nos liens familiaux, mais je ne veux pas bénéficier de favoritisme non plus. Le gros du travail sera fait auprès des clients, dans les maisons que nous visiterons, pas près des salles de bain !

— Merci papa, dis-je.

— Oh, ici, il serait préférable que tu m'appelles Gilles. Comme tout le monde.

— Oui, désolée, j'ai perdu l'habitude de t'appeler par ton prénom !

Il me décoche un large sourire et je l'observe plus attentivement. Je

vois ma mère chaque jour, ou presque, mais il n'en est pas de même pour mon père. Je pense que la dernière fois où j'ai été en sa présence, c'était à Pâques. Il est un véritable bourreau de travail. Il a changé au cours des derniers mois. Il me semble que ses dents sont plus blanches et ses cheveux moins blancs. Et il est bronzé, aussi. Pourtant, ma mère et lui n'ont pas fait de voyage récemment. Il porte un polo Lacoste bleu, qui lui donne un air plus jeune, un pantalon beige assez estival et des mocassins. Rien à voir avec le *look* de Marc, qui part travailler en complet-cravate chaque matin. C'est étrange, mais peut-être a-t-il une partie de golf à l'horaire en après-midi ? Ce n'est pas impossible et ça expliquerait son habillement. Mais pas le bronzage et les dents brillantes ! Je laisse de côté mon père et je vais m'installer au bureau indiqué. Je sors mon ordinateur portable de mon sac et je l'installe sur la surface lisse. Puis, je me penche à la recherche d'une prise électrique. Mon appareil est si vieux qu'il ne tient plus la charge. À quatre pattes sous mon bureau, j'entends la porte arrière s'ouvrir. N'ayant pas trouvé de prise, je me glisse par-derrière sur les genoux. Je penche bien la tête pour être certaine de ne pas me frapper sur le béton et, quand je me tourne pour me relever, je tombe nez à nez avec la paire de jambes la plus longue que j'ai jamais vue. Il faut dire que les talons aiguilles de dix centimètres de haut et la jupe très courte ont de quoi allonger n'importe quelle paire de jambes, mais quand même !

— Salut, collègue ! s'exclame la nouvelle venue.

Je me relève et je réalise que j'ai de la poussière sur les genoux de mon tailleur marine. Je l'enlève d'un rapide mouvement de la main, que j'essuie ensuite sur mes cuisses – geste idiot, puisque je remets la poussière sur mes vêtements – avant de serrer la main que la jeune femme me tend.

— Salut, dis-je.

Du même coup, je m'étouffe avec ma salive et je postillonne littéralement dans son visage. Comme première impression, on peut faire mieux.

— Désolée, je suis plus courtoise d'habitude, ajouté-je.

— Nan ! Pas de problème, on est une famille, ici ! N'est-ce pas, Gilles ?

Mon père s'est empressé d'approcher et de répondre à l'accolade que la nouvelle arrivante lui offre. Quand je le vois se presser contre la belle poitrine de ma « collègue », je comprends un peu mieux pourquoi il est si réticent à prendre sa retraite.

— Danielle, je te présente officiellement Véronique. C'est elle qui remplacera Marc pour l'été.

— Marc va nous manquer, mais j'ai l'impression qu'on va très bien s'entendre.

Je ne sais pas trop quoi répondre. Je dis donc « Merci ». Je regarde Danielle s'installer à son bureau. Elle est jolie. Elle doit avoir la fin vingtaine et il ne me semble pas qu'il y ait grand-chose qui ne soit pas retouché chez elle. Malgré cela, il est évident qu'elle est superbe, même au naturel. Elle porte une courte jupe de cuir et un chandail qui laisse paraître son nombril. Je suis sûre qu'elle n'est pas maman de trois enfants… Elle a accompagné sa tenue d'un petit sac Chanel qu'elle porte en bandoulière. Ses cheveux courts, au ras des épaules, sont blonds, et elle a assurément plus de doigté que moi pour les friser. Elle porte un joli rouge à lèvres foncé qui met ses lèvres bien définies en valeur. Franchement, elle rendrait n'importe quelle femme jalouse. Je fouille ma mémoire pour voir si Marc m'a déjà parlé d'elle. Il a certainement déjà mentionné Danielle, ou était-ce Michèle ? Peu importe, il ne m'a jamais informée qu'il travaillait avec une telle beauté. Je m'installe à mon bureau et j'ouvre mon ordinateur, me promettant de trouver une prise plus tard. J'ai peut-être une heure de travail actif devant moi avant qu'il ne s'éteigne. Mes yeux ne cessent de faire des allers-retours entre Danielle et mon écran. Elle est tellement belle ! La porte arrière du bureau s'ouvre de nouveau et je tourne la tête. Une deuxième reine de beauté fait son apparition. Blonde elle aussi, environ le même âge que Danielle, même physique de mannequin. Ses cheveux, plus longs, sont savamment tressés. Outre la coiffure qui est différente, les deux sont presque des copies conformes. Je cligne des yeux plusieurs fois pour m'assurer que je ne vois pas en double.

— Bonjour tout le monde !

Même scène que quelques minutes plus tôt. Elle fait une accolade à Gilles, qui s'empresse de nous présenter.

— Voici Véronique, dit-il. Elle se joint à l'équipe en remplacement de Marc. Véronique, je te présente Michèle.

Bien voilà, je n'avais pas rêvé ! Il y a bien une Michèle dans le portrait. Celle-ci porte un short en lin, assez court aussi, et un joli chemisier blanc, plutôt transparent, à travers lequel on voit son soutien-gorge noir en dentelle, qui est bien rempli ! Côté maquillage, elle porte du rouge à lèvres et de faux cils qui lui donnent un regard ardent. Je n'aurais jamais cru penser cela d'un regard avant aujourd'hui. Je lui serre la

main en silence, sans cesser de la fixer, au point où Gilles doit s'éclaircir la gorge pour me ramener sur terre.

— Donc, Véronique, il manque encore quelques membres à notre équipe, qui ne devraient pas trop tarder. Nous tenons une réunion chaque matin à neuf heures pour faire le point sur les affaires en cours et à venir.

— Parfait.

Je reprends ma place à mon bureau et les deux reines de beauté s'installent devant. Elles papotent quelques minutes au sujet de leur soirée de la veille. Pour faire une histoire courte, elles sont sorties et se sont couchées à une heure indue, du moins, pour la trentenaire que je suis. La porte s'ouvre une troisième fois et deux autres jolies filles apparaissent. Je ne devrais même pas être surprise, mais je ne peux m'empêcher de secouer la tête de dépit. Mon mari passe la journée entouré de femmes dans la vingtaine qui pourraient figurer dans n'importe quel magazine de beauté et je n'en avais absolument aucune idée ! Qu'est-ce qu'il me cache d'autre ? Et mon père ! Il s'est donné la mission d'engager un seul type d'employée ? Ont-elles des compétences, au moins ? Une chose est sûre : je me sens moche avec mon tailleur marine, mes sandales plates et mes cheveux bruns. Je devrai utiliser ma première commission au complet pour arriver à la cheville de ces femmes côté *look*.

À neuf heures, toute l'équipe est arrivée. Je n'ai pas eu le temps de regarder mes dossiers, trop préoccupée par mon environnement de travail. Il faudra que je fasse mieux pendant la journée. Mon père se lève et tape dans ses mains.

— OK, tout le monde. On va se rassembler pour discuter.

Toutes mes collègues se lèvent et tirent sur leur jupe ou leur short pour les replacer. On se dirige tous vers l'avant du bureau où se trouvent un large canapé capitonné en cuir et deux fauteuils grand-père. Danielle, Michèle et Gisèle – la dernière à qui on m'a présentée – prennent place sur le canapé. Les deux autres s'installent dans les fauteuils. Je reste donc debout, plantée là, me demandant où je vais m'asseoir et où Marc s'assoit, lui, lors de ces réunions. Je l'imagine sans peine s'installer en sandwich entre les deux beautés, et cette idée me plaît moyennement. Je m'apprête donc à aller me chercher une chaise lorsque Gilles me fait signe de m'asseoir sur l'accoudoir du canapé. J'y pose les fesses, me faisant la remarque qu'il s'agit d'un drôle d'emplacement pour participer à une réunion.

— Bon, lance-t-il, tout le monde a rencontré Véronique. Je propose qu'on fasse un autre petit tour officiel afin qu'elle se rappelle le prénom de chacune.

Même si je sais que mon père souhaite m'inclure dans l'équipe du mieux qu'il le peut, je me sens comme dans une classe de maternelle. J'espère qu'il n'y aura pas de test à la fin où on me demandera de renommer tout le monde. Je ne suis pas très bonne pour retenir les prénoms en général. Pour Danielle, Michèle et Gisèle, c'est bon : Marc m'a déjà parlé d'elles, sans mentionner au passage de caractéristiques physiques particulières, ce qui m'apparaît très louche. Pour les deux autres, j'ai déjà oublié. Il me semble que leurs prénoms se ressemblent.

— Nancy !

— Nina !

Voilà, on a terminé le tour. Nancy et Nina. Comment me mélanger encore plus ? Je salue tout le monde d'un signe de tête que j'accompagne d'un « Merci de m'accueillir au sein de votre équipe ». Personne n'a vraiment eu le choix, mais je veux montrer que je suis une femme reconnaissante, avec qui il fait bon collaborer. Je n'avais pas remarqué, mais tout le monde a un iPad sur les genoux. Les ordinateurs portables ne semblent pas avoir la cote. Ni le cahier Canada avec le crayon, que j'ai pris au passage à la maison avant de partir. De toute manière, installée comme je suis, je ne peux certainement pas ouvrir mon ordi sur mes genoux. Je suis mieux avec mon cahier.

— Alors, comment vont les ventes cette semaine ? demande Gilles. Nina, on commence avec toi.

— Bien, j'ai fait des portes ouvertes samedi passé pour la maison sur la rue de l'Église et elles ont été un réel succès. J'ai eu quelques demandes pour une deuxième visite et je crois que j'ai un client prometteur.

À l'aide de son iPad, elle envoie une photo de la maison sur le téléviseur que je n'avais même pas remarqué. La demeure est magnifique et le prix demandé est d'un million cinq cent mille. Avec une commission de cinq pour cent, Nina aura assez d'argent pour entretenir son Botox ce mois-ci. Je me mords l'intérieur de la joue, me traitant du même coup de vilaine. Elle peut bien faire ce qu'elle veut, ses choix ne me regardent pas.

— Bravo, Nina ! On a hâte de t'entendre sonner la cloche.

Mon père me pointe la cloche accrochée au mur. Danielle m'explique qu'on la fait sonner chaque fois qu'un agent réalise une vente.

— Nina en est à sa troisième propriété enregistrée d'une valeur d'au-delà d'un million cinq, m'explique Gilles. Elle a une belle liste de clients.

J'imagine sans peine Nina, perchée sur ses talons hauts, avec ses vêtements haut de gamme, déambuler dans une maison luxueuse en compagnie de clients riches. Pas surprenant qu'elle arrive à les vendre. Les hommes doivent lui faire la blague : « Viens-tu avec la maison ? » Je ne recevrais certainement pas le même genre de commentaire avec mes sandales plates et mon tailleur. Il faut réellement que je change mon *look* si je veux faire partie de l'équipe. Je peux l'affirmer, même seulement après avoir passé une heure dans la place.

— Et toi, Nancy ?

— C'est plutôt tranquille cette semaine. J'ai fait quelques visites dans le quartier du nord-est, où nous avons diverses propriétés inscrites. Je n'ai aucun acheteur potentiel pour le moment.

Le tour continue ainsi et chacun met au parfum les autres collègues concernant les ventes probables à venir. On s'échange des idées, des suggestions et des promesses de visites. L'atmosphère est très conviviale. Quand les regards se posent sur moi, je me sens rougir de la tête aux pieds.

— Et toi, Véronique, quels sont tes projets pour la semaine ? me demande mon père.

Je pense que c'est la première fois depuis la fin de mon adolescence qu'il m'appelle Véronique. Il me nommait ainsi généralement quand il était fâché et voulait me punir. Est-il furieux ? Je le regarde durant de longues secondes, comme si je n'avais pas compris la question. Quelqu'un s'éclaircit la gorge et me ramène à la réalité.

— Oh, oui, excusez-moi. Cette semaine, je vais reprendre les dossiers de Marc qui étaient en cours. Il y a déjà une visite prévue aujourd'hui sur la rue Main. Une belle maison enregistrée à un million cent.

J'admets que si j'arrivais à vendre cette demeure au cours de mes premiers jours à l'agence, ce serait tout un exploit. Je me suis fixé comme objectif de réaliser une vente rapidement afin de prouver à Marc que j'avais raison. C'est bien plus simple d'être sur le marché du travail qu'au service d'enfants capricieux.

— Sinon, je pense appeler quelques clients potentiels pour me présenter. Marc m'a laissé une liste de gens qui pourraient chercher une maison dans les prochains mois.

Marc-ci, Marc-ça, je me sens comme une ado qui ne cesse de parler de son idole. Je vais devoir me forger une personnalité à moi.

— Parfait, tout le monde, conclut Gilles. Merci pour la rencontre. Mettons-nous au travail. J'ai moi-même reçu quelques demandes de visites que je vais diviser entre vous, selon votre horaire. Vous recevrez un message de ma part d'ici la fin de la matinée.

Il se lève et sonne la fin de la réunion. Chacun retourne à sa place en papotant et les beautés s'installent tranquillement. De mon côté, j'ai enfin repéré une prise électrique et j'y branche mon ordinateur, fin prête à travailler. Quand j'ouvre le couvercle, je vois Danielle se pencher vers Gisèle et lui chuchoter un truc, avant de se mettre à ricaner. Je me sens aussitôt mal à l'aise. Je n'aime pas qu'on se moque de moi. Autant je veux faire partie de l'équipe, autant je veux qu'on me respecte comme agente.

— Est-ce que c'est moi qui te fais rire de la sorte, Danielle ?

J'imagine sans peine les raisons de ce fou rire : mes cheveux bruns dont la repousse est à faire, mon tailleur désuet, mes sandales sans marque, mon manque de connaissance du marché… Finalement, ça pourrait être n'importe quoi.

— Non, non, je ne ris pas de toi, répond-elle. C'est à cause de ton ordinateur !

J'avais oublié le fameux ordinosaure. Il faut que je m'achète un iPad comme tout le monde au plus vite ! Mais si j'acquiers un appareil électronique, je n'aurai plus autant de budget pour des vêtements à la dernière mode et je ne peux certainement pas entamer le budget familial pour des futilités de la sorte. Je suppose que les Danielle et compagnie n'ont pas à faire ce type de réflexion avant de dégainer leur carte de crédit pour acheter des souliers Manolo Blahnik ou une sacoche Gucci.

— Je sais qu'il est vieux, mais il fonctionne encore bien, ajouté-je.

— Non, non, ce n'est pas ça. C'est à cause de la marque.

Je baisse le capot de mon *laptop* et je l'observe. C'est la marque Asus. Pas de quoi en faire un cas.

— C'est que quand je vois cette marque, je ne peux m'empêcher de lire « À suce », et je ris chaque fois, explique-t-elle.

Ah bon ! Franchement, c'est bien la dernière chose qui m'ait traversé l'esprit. Je rigole un peu, pour faire bonne figure, puis je me concentre de nouveau sur mon travail. Au moins, mes nouvelles collègues sont faciles à divertir. « À suce »… on aura tout vu ! Après un dernier sourire, je me concentre sur mon écran et je me connecte sur le site du Groupe Prestige. Marc m'a déjà expliqué que nous avons un calendrier commun dans lequel nous entrons les rendez-vous planifiés. Cela permet à Gilles d'avoir une idée des possibles ventes à venir. Chacune des courtières a son propre code de couleur. Danielle a le calendrier vert, Gisèle, le rose, et Nancy, le mauve. C'est très chouette ! Je n'arrive pas à voir l'horaire de Nina et de Michèle, en revanche. Il y a peut-être un bogue informatique. J'ai déjà hâte de sélectionner ma propre couleur ! C'est un détail, mais il compte. Je laisse le calendrier de côté et je me connecte sur le site des courtiers afin d'avoir accès aux propriétés qui sont disponibles. Je me plonge dans l'univers des maisons, analysant les caractéristiques des propriétés qui se trouvent sur notre territoire et qui seraient susceptibles de plaire aux clients de Marc. J'ai de la chance, car il m'a laissé une courte liste de gens qui cherchaient activement une maison. Il est temps pour moi de les appeler et de faire connaissance. Le seul hic est qu'il n'y a aucun espace fermé ici. Je suis timide de nature et je n'aime pas trop qu'on écoute mes conversations téléphoniques. Le bureau est très silencieux et on n'entend que le bruit caractéristique des touches qui sont enfoncées sur l'iPad, c'est-à-dire pas grand-chose, finalement. À coup sûr, je vais déranger tout le monde si je me mets à téléphoner. Ce bureau ouvert m'apparaissait attrayant à première vue, mais c'est loin d'être idéal pour travailler en toute intimité.

Au même instant, le cellulaire de Danielle sonne. Elle prend l'appel, comme si elle était seule dans la pièce. Je l'écoute discuter et s'exclamer pendant une bonne dizaine de minutes. Personne ne semble importuné. Même que certaines collègues se sont mises à jaser entre elles, à voix basse.

— Véronique, tu veux bien venir ici, s'il te plaît, me demande mon père.

Je me lève et je parcours la courte distance qui me sépare du bureau principal. Je sens les regards qui me suivent et je tire sur mon veston, mal à l'aise.

— Tu sais, m'informe Gilles, c'est plutôt informel ici en matière

d'habillement. Les hommes n'ont pas nécessairement à porter la cravate et les habits.

Comme il n'y a aucun homme autour, je présume qu'il parle de Marc. Pourtant, ce dernier se fait un point d'honneur de porter le complet chaque jour. Je hoche la tête et il continue.

— Il en va de même pour toi. Comme il n'y a pas de code vestimentaire, tu peux t'habiller comme tu veux.

Je n'aurais jamais pensé recevoir de conseil de mode de la part de mon père. On parle de l'homme qui portait un Speedo et une moustache il n'y a pas si longtemps.

— Ne t'inquiète pas, j'ai pris cet ensemble au hasard dans ma garde-robe ce matin. Mes vêtements plus à la mode sont chez le nettoyeur, baratiné-je.

— Comme je dis, tu peux mettre ce que tu veux. Mais ce n'est pas pour ça que je t'ai conviée. J'ai un client que tu connais bien. Édouard Benson.

— Tu veux parler d'Eddy, ton bon ami ?

— Exactement. Il cherche une maison, et quand je lui ai dit que tu travaillais maintenant à l'agence, il a insisté pour collaborer avec toi.

— Génial ! Quel genre de propriété il cherche ? Quel est son budget ? Est-il disponible rapidement pour les visites ?

Gilles lève la main pour me signifier de ralentir. Il accompagne son geste d'un sourire, apparemment heureux que je sois si enthousiaste.

— Je lui ai dit que tu l'appellerais ce matin. Il attend de tes nouvelles.

Je déchante un peu. Passer un coup de fil devant tout le monde. Ouf ! Je ne suis pas prête à cette action. Il me faut trouver un peu de courage avant. Si seulement mon père m'avait donné plus d'informations, j'aurais pu chercher quelques propriétés avant de me lancer dans le vide.

— Vous vous êtes parlé de vive voix ou il t'a envoyé un courriel ?

— Il m'a écrit. Tu veux que je te transfère le message ?

— S'il te plaît.

— Aucun problème. Oh, et quand tu auras pris rendez-vous avec lui,

n'oublie pas de le rajouter au calendrier commun.

— Oui, sans faute.

Je ne lui dis pas que je ne suis pas familière avec le logiciel. Je saurai bien me débrouiller toute seule.

Je retourne à mon bureau, un sourire aux lèvres. J'ouvre mon ordinateur, et j'ai une brève pensée pour « À suce ». Assurément, je ne pourrai plus jamais regarder mon *laptop* de la même manière. J'ouvre ma nouvelle boîte de messagerie du boulot, qui est vide, et j'attends que mon père daigne m'envoyer le message de son ami. Je réfléchis quelques secondes à Eddy. Il y a des lustres que je l'ai vu. Je me souviens qu'il a un fils de mon âge. Nous avons joué à quelques reprises ensemble lorsque nous étions jeunes. Ping ! La réception d'un courriel me fait revenir à la réalité. Mon premier comme nouvelle agente ! Dommage qu'il vienne de mon père et non d'un client. Je prends connaissance du message et je réalise que je m'étais un peu emballée. Comme ils se connaissent depuis des lustres, mon père et lui, Eddy ne s'est pas montré très généreux en matière d'informations, présumant sans doute que son copain Gilles connaîtrait ses goûts. Mais qu'en est-il de la fille de son copain Gilles ? Devrait-elle connaître ses goûts par défaut ? Je n'aurai donc pas le choix de l'appeler. Je m'étais promis de passer quelques coups de fil, de toute manière. Nancy se lève de son bureau et nous annonce qu'elle part pour le reste de l'avant-midi. Elle a quelques visites à faire avec un client. Je l'envie de sortir ainsi. Je lui souhaite de bonnes visites ainsi que du succès. Une fois qu'il est dit, je regrette mon commentaire. On croirait une maman qui s'adresse à son enfant qui s'en va à l'école. J'attends quelques minutes, question de voir si d'autres vont suivre le mouvement et quitter l'agence pour la matinée, mais personne ne bouge. Michèle est devant son iPad et se lime les ongles. Nina regarde son téléphone, les traits froncés. Je pourrais lui faire une blague et lui dire que ce n'est pas très bon pour les rides du front, mais je pense que ce ne serait pas très approprié, puisqu'on ne se connaît pas. Gisèle et Danielle sont toutes deux au téléphone, et cela ne semble pas les déranger qu'on entende ce qu'elles disent. Pour gagner du temps, je décide de tester le fameux calendrier. Je vais y ajouter mon rendez-vous de l'après-midi. Je regarde l'écran un bon moment et je me décide à appuyer sur le petit plus qui se trouve en haut. Aussitôt, on me demande d'entrer le nom de l'événement et l'heure.

— Facile comme tout ! m'exclamé-je.

— Pardon ? demande Danielle en se tournant vers moi.

— Ah non, rien. Je parlais tout haut. Une mauvaise habitude que j'ai. Désolée de t'avoir dérangée.

— Tu ne me déranges pas, dit-elle avec un sourire.

Je lui rends la pareille et je pèse sur le bouton OK. Mon rendez-vous apparaît directement à l'écran, dans un petit carré marron. Marron ? C'est probablement la pire des couleurs ! Je suis légèrement déçue. Je cherche pendant plusieurs minutes une manière de changer la teinte, mais c'est peine perdue. Je devrai me contenter de cette couleur un peu désagréable. J'ai perdu assez de temps, je n'ai donc plus le choix : je dois me lancer et appeler Eddy. Juste avant, je sors quelques effets personnels de mon sac et je les dispose sur mon bureau : Post-it, agenda, stylos de couleurs variées et un cadre contenant une photo de famille. J'hésite à le placer, celui-là. Tout le monde ici doit être au courant de mon statut de maman, mais suis-je prête à m'affirmer devant toutes ces jeunes ? Personne ne semble avoir de bureau personnalisé à l'agence, et Gilles a dit que nous avions des espaces flexibles. Je ne vais pas commencer à déposer des petits cadres ici et là. Je le range vite fait. Je prends mon fameux cahier Canada et je décide de rédiger un texte sommaire d'introduction auprès d'Eddy, question de me donner confiance. Une fois que c'est fait, je n'ai plus d'excuses. Je prends mon cellulaire et, nerveuse, je compose le numéro de l'ami de mon père. Je me demande pourquoi je suis exaltée de la sorte. J'appelais toujours plein de clients avant ! Qu'est-ce qui m'est arrivé au cours des dernières années pour que je perde ainsi mon courage ? On décroche au bout du fil.

— Bonjour Véronique, c'est Eddy.

Je m'arrête. Qu'est-ce que je viens de dire là, moi ? Je vois Gisèle lâcher son cellulaire des yeux et s'intéresser à moi un peu trop à mon goût.

— Pardon ?

— Oups, désolée. Bonjour Eddy, c'est Véronique. Véronique Bérubé, du Groupe Prestige.

— Ah, tiens ! Salut Véro, comment ça va ?

— Bien, très bien, même, merci. Je…

Je lève les yeux et je vois tout le monde dans le bureau qui me regarde. Je me sens comme à la maison lorsque je tente d'avoir une discussion au téléphone et que les enfants choisissent pile ce moment

pour se disputer ou pour me demander mille et une choses qui peuvent attendre. En général, je me retire vers les toilettes et je verrouille la porte, mais je ne crois pas que ce serait très approprié.

— Toujours là, Véro ?

— Oui, excuse-moi. Je ne sais pas pourquoi, la ligne a coupé. Donc, mon père…

Je me reprends aussi vite.

— Gilles me disait que tu cherches une propriété.

— Oui, en effet, j'aimerais déménager l'automne prochain, avant mon départ pour la Floride. Je vais toujours passer l'hiver là-bas pour jouer au golf.

— Wow, la belle vie !

— Je profite de ma retraite comme il se doit.

Je pose mon téléphone entre mon oreille et mon épaule afin de saisir mon crayon pour prendre quelques notes.

— Je suis bien contente de l'entendre, Eddy. Maintenant, tu dois m'aider un peu si tu veux que je te trouve la maison parfaite. Il y a plusieurs critères qu'il faut voir ensemble. Par exemple, combien de chambres cherches-tu ? Est-ce qu'il te faut un garage ? Souhaites-tu vivre en ville ou à la campagne ? J'ai regardé un peu ce matin et j'ai vu plusieurs belles propriétés pas trop loin de la ville, avec vue sur un magnifique lac, et à proximité d'un terrain de golf. Je parie que ce serait le genre de maison qui te plairait.

J'attends une réponse qui ne vient pas. Je regarde mon cellulaire et je réalise qu'en plaçant le téléphone pour prendre des notes, j'ai raccroché au nez d'Eddy. Méchante belle première impression ! J'enchaîne les gaffes ce matin. Heureusement qu'il me connaît ; sinon, c'est clair qu'il ne me confierait jamais de mandat. Il me trouverait sans doute trop perdue. La sonnerie de mon téléphone me fait sursauter. Je réponds aussitôt.

— Eddy ! Je suis terriblement désolée. J'accroche toujours ce satané bouton. J'étais là à parler toute seule comme une dinde.

Je lève les yeux et je remarque que toutes mes collègues m'écoutent, les bras croisés sur leur poitrine généreuse. Je me sens encore plus idiote. Il faudrait que je me munisse d'une bonne paire d'écouteurs

sans fil afin d'être plus efficace dans mes communications. Une autre dépense ! Un iPad, des écouteurs, des vêtements… Mon retour au travail me coûtera plus cher que le salaire que je réussirai à rapporter. Je me concentre plutôt sur mon appel et je réussis à noter les principales caractéristiques recherchées par Eddy. C'est assez simple et je suis convaincue que je saurai lui trouver la maison de rêve. Je hausse les sourcils de surprise lorsqu'il me fait part de son budget.

— Le maximum que je suis prêt à payer, c'est un million cinq cent mille.

— Ah, d'accord, c'est très généreux comme budget. Je me mets tout de suite à la recherche d'une propriété. Laisse-moi jusqu'à la fin de semaine et j'organiserai différentes visites la semaine prochaine. Ça te convient ?

— Oui, c'est parfait pour moi.

— Super ! Je te fais signe sous peu. Merci, Eddy !

Je raccroche, satisfaite. Je prends ensuite ma calculatrice et je calcule la commission estimée sur une maison valant ce prix. Je procède deux fois pour être certaine de ne pas me tromper. À cinq pour cent de commission, c'est une belle petite fortune que je vais empocher. Je sais que la partie n'est pas encore gagnée, mais je suis certaine d'y arriver. Moi aussi, je vais pouvoir faire vivre la famille confortablement ! Voyant que j'en ai fini avec mon appel, Danielle s'approche de mon bureau, apparemment motivée à jaser. Elle pose une fesse contre le béton et se penche vers moi.

— Alors, lance-t-elle, un appel fructueux ?

Son ton n'est pas antipathique ni jaloux. Elle est juste intéressée.

— Oui, un bon client potentiel. Il veut visiter des propriétés la semaine prochaine. J'espère que ce que je vais trouver lui plaira.

— Quel est son budget ?

Je lui en fais part, mais elle n'a pas l'air réellement impressionnée. Comme si elle recevait chaque jour des clients prêts à débourser une telle somme pour acquérir une maison. Il est vrai que l'agence se spécialise dans la vente de propriétés de luxe. Le prix de vente de ce genre de propriété se situe généralement au-dessus d'un million.

— Est-ce que ton client t'a fait part de critères particuliers qu'il recherche ?

— Oui, je les ai notés ici.

Je lui tends mon cahier Canada qu'elle consulte.

— Je n'ai pas manipulé ce type de cahier depuis le secondaire, dit-elle en souriant.

— Oh, oui ! C'est un peu gênant !

— Mais non ! Je trouve ça génial. J'adore prendre des notes manuscrites moi aussi. Bon, je vois que les demandes de ton client correspondent bien à une maison que j'ai enregistrée récemment. Tu veux que je t'envoie la fiche ?

— Ah oui, je te remercie.

— Ça me fait plaisir. On est une équipe ! Et si tu veux de la compagnie lors de tes premières visites, n'hésite pas, je suis là pour aider.

En plus d'être belle, elle est super gentille. Cette fille a toutes les qualités. Je serais plus du genre à demander de l'aide pour me refaire une garde-robe plutôt que pour vendre une maison, mais je me garde une réserve pour le moment.

— Dis donc, Danielle, combien de maisons vends-tu par année environ ?

Elle réfléchit un moment et lève ses jolis sourcils parfaitement dessinés.

— Hum… c'est très relatif. Le marché a baissé pas mal à cause de la hausse des taux d'intérêt et nous avons un créneau très ciblé. Les propriétés luxueuses sont plus rares que les autres que je qualifierais de bon marché, si je peux me permettre l'expression. Je travaille ici depuis deux ans et demi…

Elle réfléchit un instant, ce qui me laisse le loisir d'observer son visage presque parfait.

— Donc, je dirais que je vends en moyenne cinq ou six maisons par année, conclut-elle.

Je m'attendais à un peu plus pour une agente ayant quand même une certaine expérience. Mes rêves d'argent gagné facilement prennent une petite débarque.

— Tu crois que Marc vend plus ou moins de maisons que toi ?

— Tu n'es pas au courant des ventes de Marc ?

— On ne parle pas beaucoup du travail.

J'arrête la confidence là. Je n'ai pas à lui révéler que je ne suis pas au courant des finances personnelles de mon conjoint. Nous avons un compte commun dans lequel il dépose un certain montant chaque semaine afin de subvenir aux besoins familiaux, et nous avons aussi des placements en commun, mais ce qu'il détient comme montant dans son compte… je n'en ai absolument aucune idée ! Ce mode de vie me convient parfaitement et je n'ai jamais à me soucier des finances.

— Je dirais qu'il en vend peut-être cinq ou six comme moi, mais je ne suis pas certaine à cent pour cent. Gilles pourrait te le confirmer.

— Non, c'est correct, merci.

— Ce n'est pas évident quand on commence. Les ventes démarrent souvent lentement. Je me souviens, quand j'ai commencé à travailler ici, il m'a fallu plusieurs mois avant de réussir à vendre une maison. J'étais tellement nerveuse.

— Parce que tu voulais faire tes preuves au sein de l'équipe, complété-je.

— Non, parce que je ne pouvais plus me payer de Botox.

Je m'apprête à rire un bon coup, puis je réalise qu'elle est sérieuse. Je m'éclaircis donc la gorge.

— Eh bien, tant mieux si ton problème est résolu.

Pour toute réponse, elle sourit et saute sur ses pieds pour retourner à son bureau. Quelques minutes plus tard, comme promis, elle m'envoie le lien menant vers la propriété dont elle m'a parlé. Je regarde les photos et je la trouve extraordinaire. Elle répond à plusieurs des critères recherchés par Eddy. Je la place dans mes favoris et j'entame une recherche de mon côté.

Le temps file et je réalise que c'est l'heure du lunch lorsque tout le monde se lève en même temps.

— On va dîner juste à côté, m'apprend mon père. Le restaurant fait de superbes salades fraîcheur. Tu viens avec nous ?

Je ne sais pas ce qui me mystifie le plus entre présumer que mon

paternel se teint les cheveux à soixante-cinq ans et l'entendre parler de salade fraîcheur, lui qui s'est exclusivement nourri de steak et de patates toute sa vie.

— Je ne savais pas que vous sortiez ce midi. J'ai apporté mon lunch. Je me joindrai à vous une autre fois.

— OK, on y va tous les jours, alors c'est quand tu veux. On se revoit dans une heure. N'abats pas tout ton travail du mois avant notre retour, me taquine-t-il.

Toutes les filles éclatent de rire et elles lui tapotent même l'épaule au passage, comme si elles le félicitaient de son humour débordant. Pour la deuxième fois depuis le début de la journée, je me demande si ma mère est au courant de cette mascarade, et pourquoi mon mari n'a jamais pris la peine de me parler de ses fameuses collègues. Je devrai certainement faire la lumière sur le sujet.

4

Vers quatorze heures, je me lève, prête à aller faire ma première visite. Je suis assez fébrile, mais j'ai révisé la fiche du vendeur plusieurs fois et je me sens bien familière avec la demeure. J'espère arriver une demi-heure avant le client afin de faire le tour du propriétaire et de replacer quelques éléments au besoin. Je détiens assurément des qualités que Marc n'a pas dans l'art de rendre une maison plus chaleureuse au premier regard. Je range mes effets dans mon sac et j'annonce à la ronde :

— Bon, j'y vais, j'ai une visite prévue. Je ne reviendrai pas après, puisque je risque de finir tard et que je serai déjà près de la maison. Je terminerai ma journée de là-bas. Donc, on se dit à demain !

On me souhaite une bonne visite et je m'apprête à sortir par-derrière, puisque c'est par là que tout le monde est entré ce matin, quand Gilles me fait signe de venir le voir. Je m'approche donc, légèrement sur le qui-vive. Ai-je fait quelque chose de mal ? J'ai cette mauvaise manie de toujours penser que j'ai commis une erreur lorsqu'on me convoque personnellement, même si c'est mon père.

— Tout va bien ? demandé-je.

— Bien sûr ! J'espère que tu as apprécié ta première journée.

— Oui, oui, je dois juste me remettre en mode travail.

— Tu sais, tu n'as de comptes à rendre à personne ici. Si tu décides que tu pars, tu pars. Je demande seulement que tout le monde soit présent le matin pour la réunion de neuf heures et lors de longues périodes sans visites, c'est tout.

— OK, je comprends. Je ne ferai plus part de mon horaire détaillé à l'équipe.

Ça va être difficile. À la maison, je dois presque envoyer un communiqué officiel à l'ensemble de la famille pour justifier le temps que je passe aux toilettes ou dans la douche. Et encore, on ne m'y laisse jamais seule.

— Tu peux dire ce que tu veux à l'équipe. Je souhaite juste que tu te

sentes libre d'aller et de venir à ta guise.

— C'est noté. À demain !

— À demain.

Je salue les filles une dernière fois et je quitte le bureau par la porte arrière. Une fois seule dans ma voiture, je prends quelques minutes pour réfléchir aux dernières heures. J'ai assurément du pain sur la planche si je veux me retrouver au même niveau que les autres. J'ai toute la soirée pour y penser. Là, je dois me concentrer sur ma visite. Je démarre et je prends la direction d'un joli quartier loti de maisons grandioses. Je reste attentive aux éléments susceptibles d'intéresser de jeunes familles. Je note un parc et une garderie. Je me promets d'en parler si les clients ont de jeunes enfants. Engagée sur la rue, je remarque les garages doubles, les allées en pavé uni, les portes majestueuses ; toutes les résidences sont magnifiques. J'aime bien ma demeure, mais il me semble que posséder une maison dans cette rue m'irait mieux. Je me stationne devant le numéro 1069, où je suis accueillie par le visage souriant de Marc sur une pancarte. Je l'observe quelques secondes, fascinée par ce qu'une personne habile avec Photoshop peut réaliser. Franchement, il a l'air plus jeune que quand je l'ai rencontré. En tout cas, il se fond bien dans la masse à son travail. Si un jour j'ai des affiches, je refuse qu'on me rajeunisse de la sorte. Je suis plus intègre que ça. Je m'approche de la boîte à clé et je l'observe quelques secondes, pas certaine de la marche à suivre. Je sais bien qu'il y a un clavier me permettant de composer un code, mais celui-ci n'est pas visible. Je passe le doigt plusieurs fois sur l'écran noir et, enfin, les chiffres apparaissent comme par magie. Un peu plus et je me croirais dans *Harry Potter* ! Je n'aurais jamais pensé être aussi épatée par un clavier intelligent. Je mets la main sur la clé et j'ouvre la porte principale qui, elle aussi, est munie d'une serrure intelligente. Si les propriétaires m'avaient donné le code directement, il me semble qu'il y aurait moins de manipulations inutiles. J'entre dans la maison et j'oublie aussitôt les histoires de codes et de serrures. L'endroit est tout simplement magnifique. Dans le hall d'entrée, un superbe escalier de bois fait sur mesure s'élève, avec des rampes en verre. De l'autre côté se cache un cellier, lui aussi en verre, et rempli de bouteilles dont j'ose à peine regarder l'étiquette à la SAQ. La cuisine est grande et lumineuse, avec ses armoires aux teintes claires et son comptoir de marbre blanc. Toutes les surfaces sont immaculées. Rien à voir avec ma propre cuisine encombrée où je peine à trouver un plat caché dans le coin. Si j'avais les moyens, je ferais une offre sur-le-champ, mais je serais une bien mauvaise agente si j'achetais toutes les maisons que je dois vendre. C'est

un peu comme un *dealer* de drogue qui consomme les produits réservés aux acheteurs. Je chasse ma comparaison boiteuse et je termine ma courte visite exploratoire. Je replace un ou deux coussins, je pousse une chaise qui est croche et je balaie une poussière imaginaire, puis je déclare que tout est prêt. Il ne manque que mes clients. Comme il fait super beau, je décide d'aller les attendre à l'extérieur. Ils ne devraient pas tarder. Je prends mon sac à main et je sors. Quand je ferme la porte derrière moi, je réalise aussitôt mon erreur.

— Non, non, non ! m'exclamé-je.

J'appuie sur la poignée et, comme je l'avais anticipé, la porte est verrouillée. Je me suis embarrée à l'extérieur de la maison. Quelle erreur de débutante ! J'essaie de l'ouvrir une fois, puis une autre, même si je sais que c'est inutile. Je suis bel et bien enfermée dehors. Et mes clients arriveront d'ici quelques minutes à peine. Je sens que la sueur commence à perler sur mon visage et dans mon dos. Je parie que j'ai déjà des cernes en dessous des bras. Mais pas question d'enlever le veston de mon tailleur. Je reste professionnelle jusqu'au bout. Je descends du perron et je pars en éclaireuse vers l'arrière, question de voir si l'une des autres portes ne serait pas déverrouillée. Je n'ai pas de chance avec la porte-fenêtre ni celle du garage. J'observe la cour quelques secondes. Il y a une fenêtre qui est ouverte juste assez grand pour que je puisse me faufiler à l'intérieur, mais cela implique que je pousse la moustiquaire et que je prenne le risque de briser un truc. Quelle image cela donnerait à l'agence si on apprenait que je suis entrée par une fenêtre dans la maison ? Gilles n'approuverait certainement pas. Je retourne à l'avant, résignée à annuler ma visite. Je fais tout de même une dernière tentative et j'essaie de trouver le numéro des propriétaires dans mes contacts. Je pourrais toujours les appeler pour leur demander le code de la porte. Je suis tellement nerveuse que je ne sais même pas par où commencer ma recherche. Pour bien faire, il faudrait que j'appelle Marc. Lui pourrait m'aider, mais mon orgueil m'en empêche. S'il m'avait appelée au courant de la journée pour me demander un coup de main, je serais moins réticente à faire la même chose, mais je ne veux pas céder la première. Je préfère encore m'humilier ici. Justement, je vois une voiture se garer dans la rue, juste en face de la maison. Je présume que ce sont mes clients. Ils conduisent une berline assez âgée. Je sais bien qu'il ne faut pas se fier à un véhicule pour se faire une idée des finances d'un couple, mais je ne peux m'empêcher de me faire la remarque que la maison est peut-être un peu trop chère pour leurs moyens. Deux personnes sortent du véhicule et se dirigent vers moi. La femme ne sourit pas. En fait, elle a l'air carrément de mauvais poil. Je n'ai pas hâte de voir sa tête lorsque je

vais lui annoncer qu'elle s'est déplacée pour rien. Je me flanque malgré tout un sourire sur le visage et je m'avance, la main tendue.

— Bonjour, bonjour, je suis Véronique, enchantée. Vous êtes pile à l'heure.

— Le trafic pour se rendre ici était infernal ! aboie la femme. Où est Marc ?

— Oh, je pensais qu'il vous avait avertis. Il est en congé pour quelques semaines. C'est moi qui le remplace.

— Non !

— Pardon ?

— Viens, on s'en va.

Elle prend son mari par la main et le tire vers la voiture. Je reste là, interdite, ne comprenant pas trop ce qui vient de se passer. Je suis même un peu insultée que la dame ait refusé de manière aussi catégorique de travailler avec moi. Qu'est-ce que Marc a de plus, à part une gueule complètement refaite sur sa pancarte ? Éberluée, je regarde le couple remonter dans sa voiture et démarrer. Ils sont restés à peine une minute. Quel revirement de situation, quand même ! Je reste quelques secondes plantée au milieu de l'entrée, me demandant quelle est la prochaine étape à franchir. Il faut bien que je récupère la clé à un moment ou à un autre. Je retourne donc à la porte principale et je tapote la serrure intelligente afin de faire apparaître le cadran. Je regarde les chiffres quelques secondes. En général, les gens ne choisissent pas un code trop compliqué pour ce type de dispositif. Je sais que les propriétaires ont des enfants d'âge scolaire ; donc, ces derniers doivent connaître la combinaison. Je suppose qu'ils ont un code assez simple à retenir. Je décide de faire quelques tentatives. J'essaie d'abord le tour du cadran dans le sens horaire, en partant chaque fois d'un nouveau point de départ. Mon astuce ne fonctionne pas. Je fais ensuite l'inverse. Même résultat. Je réfléchis encore un peu. J'ai chaud ! Je décide d'enlever mon veston. C'est à ce moment que mon regard tombe sur l'adresse, qui est formée de quatre chiffres. Si c'est aussi simple d'entrer chez mes clients, je me paye un verre de vin ce soir ! Je tente ma chance, et boum ! La serrure se déverrouille. Non, mais c'est un verre de vin gagné si facilement ! Et franchement, les gens n'ont absolument aucune notion de sécurité. Peu importe, ce n'est pas mon problème. Je récupère la clé que j'avais laissée sur le petit guéridon de l'entrée et je la replace dans la boîte magnétisée. Ensuite, je remonte dans ma voiture, semi-satisfaite. J'ai bien accompli un truc

aujourd'hui, soit deviner le code d'une serrure intelligente, mais ce n'est pas ce qui va prouver à mon mari que je peux accomplir le même travail que lui. Je vais devoir faire beaucoup mieux dans les prochaines semaines, sur plusieurs plans, et je vais avoir besoin d'un coup de main pour y arriver. Si quelqu'un peut me soutenir, c'est ma copine Annabelle. Elle ne connaît absolument rien à l'immobilier, mais elle pourra au moins m'aider à faire des choix vestimentaires judicieux. Ce sera un bon point de départ. J'ai encore du temps devant moi avant de devoir retourner à la maison. En fait, je ne suis pas super pressée. Si j'arrive trop vite, je serai prise dans la spirale infernale de la préparation du souper et je n'en ai vraiment pas envie. Je prends donc mon téléphone et j'appelle mon amie. Annabelle décroche après quelques sonneries.

— Salut, qu'est-ce qui se passe ? Tu ne m'appelles jamais à cette heure. En fait, tu ne m'appelles jamais…

— Bonjour à toi aussi. Comment ça va ?

— Ça va bien ! Je suis pas mal occupée au boulot, comme d'habitude, mais sinon, je suis en forme. Et toi ?

— Eh bien, tu ne devineras jamais ce qui m'arrive…

— Tu es enceinte !

— Non, bien mieux que ça ! Je suis de retour sur le marché du travail.

— Oh wow ! Bonne nouvelle ! Ça va te faire du bien de voir des adultes autres que ta mère. Ne te méprends pas, j'aime bien ta mère, mais quand ta meilleure amie a soixante-cinq ans, je présume que les discussions sont moins excitantes.

— Hum… oui. Bon, je t'appelle parce que j'ai besoin d'aide.

— Vas-y, je t'écoute.

Je lui raconte comment je travaille maintenant avec des reines de beauté et que j'ai besoin d'un coup de main pour mieux garnir ma garde-robe.

— S'il te plaît, lance-t-elle après que je lui ai raconté ma déconfiture devant toutes ces femmes belles comme des déesses, dis-moi que tu n'as pas mis ton tailleur bleu pour aller travailler ce matin.

Mon silence est éloquent.

— Ah *come on*, Véro ! Tu aurais dû t'en débarrasser la journée où il est

entré dans ta garde-robe.

— Tu exagères ! C'est un morceau classique très seyant.

— Il a des épaulettes, ce n'est seyant pour personne.

— Tu exagères.

— À peine.

— Vas-tu m'aider quand même ?

— Évidemment ! Voici comment on va procéder. Choisis les dix plus beaux morceaux de ta garde-robe. On va essayer d'établir une base ensemble et on dressera une liste des effets dont tu as réellement besoin pour enjoliver ton *look*. J'ai moi-même quelques vêtements qui t'iraient que je pourrais te refiler.

Annabelle possède beaucoup de vêtements. Je parie que plusieurs portent encore leur étiquette.

— Donc, je passe quand ?

— Demain matin ? J'ai une rencontre jusqu'à dix heures. Ensuite, je suis disponible.

Cela veut dire que je dois choisir une tenue judicieuse par moi-même pour la réunion de neuf heures. Je suis soudain nerveuse. Pourtant, je m'habille toute seule chaque jour depuis plus de trente ans.

— Ne fais rien de stupide, comme sortir ton pantalon noir, me dicte mon amie.

Flûte, c'est exactement ce que j'avais en tête.

— Qu'est-ce qu'il a, mon pantalon noir ? Il est très seyant.

— Arrête avec ce mot. Il l'était il y a dix ans. La mode a changé. Je dois te laisser. On se voit demain sans faute.

— OK, merci, mon amie.

— Toujours là pour toi ! Sauf pour garder les enfants…

Je souris. Elle a été très claire sur le sujet dès le départ. Ce n'est pas qu'elle n'aime pas mes petits, mais le gardiennage n'est pas sa tasse de thé. Elle a le mérite de jouer franc-jeu. Je me sens un peu plus rassurée d'être prise en charge côté vestimentaire. Je raccroche et je prends quelques minutes pour appeler ma coiffeuse. Il nous faut un moment

pour trouver un trou dans l'horaire qui nous convient à toutes les deux. Je me console en me disant que ça me laisse le temps de réfléchir à ce que je souhaite comme changement capillaire. Je raccroche et je réalise que j'ai réussi à soutenir plusieurs conversations téléphoniques sans me faire interrompre, ce qui est une première pour moi depuis fort longtemps. Contente de ce petit succès, je démarre ma fourgonnette et je prends le chemin de la maison, même si l'heure de la préparation du repas n'est pas entamée. Je n'ai plus rien à faire ici, de toute manière, et je dois admettre que je m'ennuie un peu des enfants. Il ne sert à rien que je traîne davantage dans le coin.

Une vingtaine de minutes plus tard, j'arrive à la maison. Je pousse la porte doucement et je passe la tête dans l'entrebâillement, un peu comme on le fait lorsqu'on entre quelque part sans y être invité. Au premier coup d'œil, l'endroit a l'air en ordre. Les effets scolaires d'Albert ne traînent pas dans l'entrée, les souliers sont rangés dans le support à chaussures et les sacs à dos sont accrochés. Je continue mon chemin jusqu'à la cuisine, où je trouve Marc confortablement installé, les yeux sur son téléphone.

— Tiens, bonjour chérie, lance-t-il en levant la tête vers moi. Comment a été ta journée ?

— Bien, chéri, merci. Et la tienne ?

— Très bien.

Nous nous fixons tous les deux un moment, question de voir si l'un de nous va craquer et avouer à l'autre qu'il a passé une journée merdique. Personne ne dit mot ; pourtant, il y a tant à raconter. Nous échangeons un sourire crispé et je dépose mon sac avant de m'installer sur une chaise.

— Je te sers un verre de vin ? propose-t-il. Tu le mérites, j'en suis sûr.

— Oui, je le mérite parce que j'ai recruté un nouveau client aujourd'hui et qu'il a un excellent budget.

Marc émet un sifflement appréciateur et dépose ma coupe sous mes yeux. Je la lève à sa santé et je prends une longue gorgée.

— Qu'est-ce qu'on mange pour souper ?

— Du poulet chasseur. Il est déjà au four. Et les légumes sont prêts dans la marguerite.

Il me pointe la casserole qui se trouve sur le poêle. Je dois admettre que je suis impressionnée. La cuisine est dans un ordre impeccable, la table est mise et la vaisselle a déjà été faite. J'entends la télévision qui joue dans le salon. Bientôt, les enfants commenceront leurs devoirs. Tout roule rondement chez nous. Nous avons encore un peu de temps pour clarifier certains aspects du boulot.

— J'ai eu la chance de rencontrer toutes tes collègues aujourd'hui.

— C'est vrai. Elles sont très gentilles, n'est-ce pas ?

— Oui, très gentilles, et très jeunes.

Je le fixe droit dans les yeux, mais il ne dit rien. Il ne baisse même pas le regard, l'air coupable.

— Tu ne m'avais jamais mentionné qu'elles étaient toutes si… jolies.

— Ça ne m'avait jamais traversé l'esprit.

— Vraiment ?

— Je ne croyais pas que c'était nécessaire.

— Vraiment !

— Je ne remarque pas trop ce genre de choses.

— Marc, vraiment !

— Que veux-tu que je te dise, Véro ? Que ton père a une prédilection pour les jeunes femmes aux seins refaits et qu'il aime s'en entourer dans le cadre de son travail ?

— Pas de cette manière nécessairement. J'ai eu l'air de quoi, ce matin ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je m'attendais à rencontrer une Gisèle, une Danielle et une Michèle. Les femmes qui portent ces prénoms ont quel âge, à ton avis ?

Il esquisse un sourire.

— Et tu aurais pu me dire qu'il fallait une garde-robe digne des meilleurs couturiers pour travailler à l'agence. J'ai eu l'air d'une vraie folle dans mon tailleur bleu.

Je prends mon veston et je le lance à bout de bras à travers la cuisine.

Je vise plutôt mal et il tombe directement sur la poubelle. Charmant ! Marc se lève et s'approche. Cette fois, il sourit franchement.

— Je suis désolé. Je suis sincère lorsque je dis que je n'avais pas pensé à ce genre de détails, dit-il en me prenant dans ses bras.

Contre toute attente, je sens les larmes me monter aux yeux. Je me trouve pathétique de pleurer pour une futilité semblable.

— Je te trouve toujours très belle dans ton tailleur bleu.

— Il n'est plus à la mode depuis au moins dix ans, reniflé-je.

— Et tu n'as pas besoin de toutes ces fioritures pour être la plus jolie.

— Par fioritures, tu sous-entends le Botox, le maquillage permanent et les faux seins ?

— Bien, oui. Je te trouve parfaite comme tu es.

— N'empêche, tu aurais dû me dire que tu travaillais avec toutes ces belles filles. Comment je me sens, moi ? Tu revenais à la maison chaque jour après avoir passé ta journée en compagnie de véritables cartes de mode pour me retrouver en survêtement.

— Ce n'est pas important. Je ne souhaite que ton bonheur… et vendre des maisons.

Je me sens un peu mieux, mais tout de même encore amère.

— Et ma mère, elle ne dit rien ? Ça ne la dérange même pas que mon père s'entoure de toutes ces jeunes femmes.

— Elle ne m'en a pas parlé. Pourtant, elle a fait le tour de tous les sujets aujourd'hui.

— Ma mère est venue aujourd'hui ?

Là, il baisse les yeux, l'air coupable. Tout m'apparaît soudainement très clair : le poulet chasseur qui cuit au four, la propreté impeccable de la maison, les enfants dociles dans le salon… Je parie qu'elle est sortie par la porte arrière pendant que j'entrais par l'avant. Pourtant, je lui avais clairement demandé de ne pas se mêler du quotidien pendant que je m'absentais.

— Marc !

— Elle m'a aidé, un peu. Tout est nouveau pour moi.

— Tu es censé pouvoir t'occuper de tes enfants toi-même. Tu trouvais que c'était si facile, vu de l'extérieur.

— Et toi, tu vas me faire croire que ton père ne t'a pas filé un coup de main aujourd'hui ?

C'est à mon tour de baisser les yeux, gênée.

— Ha, ha ! Je le savais ! s'exclame-t-il.

— Bon, comme c'est la première journée et que nous sommes en période d'adaptation, je propose que nous mettions de côté notre orgueil et qu'on se dise franchement ce qui n'a pas bien été aujourd'hui, proposé-je.

Il m'observe un moment.

— Est-ce que c'est un piège ?

— Non.

— OK, tu commences, alors.

— J'ai raccroché le téléphone au nez d'un client. À toi.

— J'ai brûlé les œufs des enfants.

— Brûlé des œufs ? C'est possible ?

— Puis, l'école m'a appelé pour que j'aille chercher Céleste. Elle avait mal au ventre. Je me suis stationné au mauvais endroit et j'ai eu une contravention.

— Oui, mais ça, ça n'a aucun lien avec ton rôle de parent à la maison.

— J'ai appelé la secrétaire « monsieur ». J'étais sûr que c'était un homme.

J'éclate de rire.

— Eh bien, je suis allée faire une visite avec des clients à toi et je me suis embarrée dehors.

— Ça arrive plus souvent qu'on pense.

— Et quand les clients sont arrivés, je n'ai même pas eu le temps de le leur dire. La femme n'a rien voulu savoir de travailler avec moi. Elle est partie juste comme ça. C'était très étrange.

— Ah oui ! C'est Justin et Karine ?

— Il me semble que oui. Tu comprends ce revirement de situation ?

— Non. Je vais les contacter pour voir de quoi il en retourne.

— En fait, je préférerais le faire moi-même. Tu as assez de besogne avec les enfants.

— Pas si ta mère continue à venir chaque jour. À ce rythme, je n'aurai jamais à lever le petit doigt.

— T'inquiète. Je vais lui rappeler d'arrêter.

Il a l'air tellement heureux…

— J'ai trouvé que mon père avait beaucoup changé dans les derniers mois. Je ne l'ai pas vu depuis Pâques et le voilà avec des cheveux plus foncés, des dents blanches et un bronzage suspect. Il a clairement entrepris une cure de rajeunissement. Tu crois qu'il trompe ma mère ? Peut-être avec Gisèle ou Danielle ?

Marc hausse les épaules.

— Tu n'es pas plus curieux que ça ?

— Non. Ce sont ses affaires. À l'agence, il est mon patron avant tout, pas mon beau-père.

— Je ferai la lumière là-dessus.

— Tu auras du pain sur la planche. Pas comme moi, je pense que je vais apprécier ce petit séjour à la maison.

— Je te rappelle que je vais dire à ma mère de ne plus venir.

— Oui, oui.

Je souris et je termine mon verre. Je suis contente d'avoir eu cette discussion avec lui. Il y a longtemps que nous nous sommes ouvert le cœur de la sorte et je trouve qu'il a l'air moins stressé. Ce petit jeu d'échange de rôle apportera peut-être l'étincelle qui s'est éteinte dans notre couple depuis que nous avons eu les enfants. Céleste déboule dans la cuisine au même instant.

— J'ai mal au ventre, papa.

Aussitôt, Marc se tourne vers moi.

— Ne me regarde pas ainsi. Tu es capable de trouver une solution.

Je me lève, je remplis ma coupe et je me dirige vers ma chambre pour faire mon devoir de mode. Au passage, je donne un baiser aux enfants, qui ne bougent pas. Je me demande depuis combien de temps ils sont fixés à l'écran. C'est Marc qui gère. J'entre donc dans la chambre, j'enlève ce qu'il reste de mon tailleur et je le lance dans le fond de ma garde-robe. C'en est fini pour lui, pour toujours. Puis, j'allume et je commence à faire le tri dans mes vêtements. Il est très difficile pour moi de sélectionner dix morceaux qui ne sont pas démodés. Je réalise que j'ai les mêmes modèles de vêtements, mais dans des teintes différentes. C'est un réflexe que j'ai d'acheter deux ou trois fois le même chandail que j'aime. Annabelle ne serait pas fière de moi. Je passe par-dessus le pantalon noir, à mon grand désespoir, et j'en trouve un qui a l'air un peu plus au goût du jour. Je ne suis pas certaine qu'il m'aille encore, mais je vais l'essayer. Je sors mon veston de jeans, un intemporel, et une camisole légère dans des teintes de vert. Je complète avec une jupe crayon et… c'est tout. Je n'ai rien d'autre qui ferait l'affaire pour aller travailler. C'est triste à en mourir ! Juliette entre dans ma chambre en coup de vent, les deux mains dans les airs. Je ne remarque pas assez vite qu'elles sont couvertes de peinture blanche. Elle fonce vers mon lit et estampe la peinture directement sur les vêtements que je venais de sortir.

— Juliette ! crié-je d'une voix aiguë.

Sa sœur, qui vient juste de mettre le nez dans le cadre de porte, se met aussitôt à pleurer parce que j'ai levé le ton. J'agrippe ma fille qui pourrait à tout moment tacher autre chose et je la trimballe jusque dans la salle de bain, où je m'empresse de laver ses mains en marmonnant tous les jurons qui me traversent l'esprit. Marc arrive peu après.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande-t-il en entrant dans la pièce.

— Veux-tu me dire à quel endroit Juliette a trouvé cette peinture ?

— Euh… c'est moi qui l'ai sortie un peu plus tôt pour la brasser et vérifier la quantité qu'il me restait. Je prévoyais repeinturer les plinthes cette semaine. Je dois avoir mal fermé le couvercle du pot de peinture. Désolé.

— Juliette a mis ses mains directement sur mon linge. Peux-tu me dire l'étendue des dégâts, s'il te plaît ?

Je n'ose même pas approcher. J'ai peur de ce que je vais découvrir.

— Hum, il y a juste le pantalon qui a été touché. Tu veux que j'essaie de le nettoyer ?

— C'est de la peinture qui ne part pas sur les vêtements. Un autre pantalon de foutu.

— Comment ça, un autre ?

— Peu importe, dis-je, les dents serrées.

— Tu peux toujours aller t'acheter quelques nouveaux morceaux, suggère Marc.

— Je n'aurai pas le choix, grommelé-je. Je ne vais certainement pas aller rencontrer des clients en sur-vêtement.

— J'ai l'impression que tu es stressée. Je t'avais dit que mon métier n'était pas facile.

Pour toute réponse, je lui offre une paire de gros yeux. Il peut bien parler, lui ! Il n'a pas levé le petit doigt de toute la journée, laissant à ma mère le soin de faire toutes les tâches. Et il n'a aucun souci vestimentaire.

— Le souper est prêt, dit-il plus doucement. Viens quand tu veux.

— J'arrive.

Juliette et lui sortent de la chambre. Je prends quelques secondes pour suspendre la jupe crayon et la camisole en lieu sûr jusqu'à demain et je regarde mes souliers à talons hauts, me rendant à l'évidence que je vais devoir en chausser une paire pour aller travailler. Moi qui m'étais dit que je ne m'infligerais plus jamais cette torture, je me trouve bien faible de flancher si rapidement.

J'enfile des vêtements plus confortables, puis je vais rejoindre tout le monde dans la cuisine pour le souper. Les enfants sont installés à table, une énorme assiette de poulet chasseur devant chacun d'eux. Les poitrines sont intactes, Marc n'ayant pas pris le temps de couper le poulet en petits morceaux. Justement, ce dernier s'assoit après avoir déposé mon assiette à ma place.

— Bon appétit ! lance-t-il en prenant son couteau et sa fourchette.

Céleste se lance à l'assaut du repas, mais les trois autres tournent leur air piteux vers moi, comme s'ils ne savaient pas comment gérer leur poulet.

— Marc, tu as oublié de couper la viande pour les enfants, lui fais-je remarquer en me levant.

— Non ! Reste assise. Je n'ai pas oublié.

Mes fesses restent en suspens au-dessus de ma chaise quelques secondes, et je le regarde, les sourcils froncés. Je suppose donc qu'il veut s'en occuper lui-même, mais il ne bouge pas. Il prend plutôt une bouchée, qu'il déguste avec plaisir. Une fois qu'il l'a avalée, il continue.

— J'ai décidé de tester une nouvelle manière d'inter-agir avec les enfants. J'ai remarqué que tu les couves beaucoup trop. Laisse-les se débrouiller un peu plus seuls.

— Tu veux que nos filles de deux ans se débrouillent seules avec un couteau ?

— Dans le temps des hommes des cavernes, il n'y avait pas de couteau.

— Pas de poulet chasseur non plus… Juste des chasseurs.

— Si elles ont faim, elles sauront se débrouiller. Mangez, les filles.

— Non, il faut leur offrir au moins l'aide de base.

Je me lève de nouveau, mais Marc me prend par le bras et me glisse à l'oreille.

— S'il te plaît, Véro, ne va pas à l'encontre de ma manière d'élever les enfants. Si tu t'interposes, ils ne m'écouteront jamais. Laisse-moi asseoir mon autorité à ma manière.

Je ne suis pas d'accord, mais pas du tout, mais je n'ai pas trop le choix non plus. Je ne voudrais pas qu'il vienne m'imposer sa façon de travailler à l'agence ; donc, je me réinstalle sur ma chaise et j'offre un sourire désolé à ma petite famille. Livia se met aussitôt à pleurer et je bondis sur mes pieds pour la consoler. Un mouvement de bras de Marc me ramène bien vite sur ma chaise.

— Laisse-la pleurer. Elle est trop sensible et elle doit se forger une carapace comme sa sœur. Je l'ai déjà consolée il y a quelques minutes. Ce n'est pas nécessaire de le refaire. Si on l'ignore, elle va bien finir par arrêter de pleurnicher.

— Tu crois que les parents ne consolaient pas leurs enfants du temps des hommes des cavernes ?

Je parle entre mes dents qui sont serrées, signe que je commence à m'impatienter. Il lève la main pour me signifier de me calmer, chose qui m'est de plus en plus difficile. J'offre donc un large sourire à Livia et je

lui montre comment prendre son poulet avec sa fourchette pour croquer directement dedans. Pas question qu'elle utilise un couteau, quand même ! Je me barbouille le menton avec la sauce, ce qu'elle trouve plutôt drôle. Elle décide donc elle aussi de tenter l'expérience. Bientôt, on se retrouve avec des poitrines mâchouillées et des visages tout barbouillés. Les vêtements n'y ont pas échappé non plus. J'ai bien hâte de voir comment Marc réussira à faire partir toutes les taches de sauce tomate au lavage. Le côté positif est que le souper se termine sur une note plutôt joyeuse. Il y a beaucoup de restants de poulet gaspillés, ce qui me plaît moins, mais les enfants ont mangé un peu plus qu'à leur habitude. Je ne suis pas prête à admettre que la méthode archaïque de mon conjoint fonctionne, mais ce n'est pas un échec complet non plus.

Nous lavons la vaisselle en silence, moi réfléchissant aux *looks* que j'aimerais arborer au travail, lui pensant sans doute à une nouvelle méthode pour mieux élever nos enfants.

En soirée, une fois les petits couchés, je profite du moment pour effectuer quelques recherches de propriétés qui pourraient intéresser Eddy. Je veux réussir mon coup avec ce client. Même s'il n'est pas pressé de déménager, j'aimerais régler la question d'ici la fin de l'été. Vers vingt et une heures trente, épuisée, je ferme mon ordinateur et mon regard effleure le logo « À suce ». Je secoue la tête, mais je ne peux m'empêcher d'esquisser un bref sourire, puis je file dans la salle de bain me brosser les dents. Je suis littéralement crevée, mais je peine à trouver le sommeil. Finalement, je réussis à m'endormir assez tard et je rêve que je suis embarrée à l'extérieur de la maison avec un poulet. C'est loin d'être reposant…

5

J'ouvre les yeux soudainement et je regarde l'heure.

— Merde ! Pourquoi personne ne m'a réveillée ? pesté-je.

J'ai au moins trente minutes de retard sur mon horaire. Je saute sous la douche et je me souviens que je dois me laver les cheveux ce matin. Or, je n'ai pas le temps pour ça. J'aurai les cheveux un peu gras aujourd'hui. J'espère que personne ne le remarquera. Je les attache avec une pince, puis je me maquille un peu plus que de coutume. Il faut bien que je détourne l'attention de ma chevelure d'une manière ou d'une autre. Ensuite, j'enfile ma jupe et ma camisole. Je me regarde dans le miroir sous toutes les coutures et je rentre un peu le ventre. Je me trouve enflée ce matin et je ne suis pas à mon aise dans mes vêtements. En plus, je ne suis pas certaine, finalement, que les deux couleurs se complètent bien. Mais je n'ai pas le choix : c'est ça ou le survêtement. Je saisis une paire d'escarpins noirs et je déboule dans la cuisine, où je trouve toute la petite famille. Les jumelles sont assises sur leur siège rehausseur, une banane déposée devant elles. Les deux plus vieux sont devant le comptoir de cuisine et Marc est installé à la table, son café en main. Il gère la maisonnée comme le ferait un général dans l'armée. Je comprends qu'il entraîne les aînés à faire leur lunch eux-mêmes. Ces derniers me jettent le même regard que le feraient des esclaves prêts à être livrés dans la fosse aux lions.

— Pourquoi personne ne m'a réveillée ? m'exclamé-je.

— Tu dormais bien. Je suis venu à la cuisine allumer la cafetière et je me suis dit : « Tiens, tiens, les enfants pourraient préparer leur lunch seuls ce matin. C'est un apprentissage très formateur. » Une chose en amenant une autre, j'ai complètement oublié que tu n'étais pas debout. J'espère que ça ne te met pas trop en retard.

Drôle de commentaire : il connaît pourtant bien l'horaire de travail. Je me prends un café dans une tasse pour emporter et je saisis une banane. Rapidement, je jette un coup d'œil à la boîte à lunch des enfants, qui sont partis se brosser les dents.

— C'est ça qu'ils vont apporter à l'école ?

Il n'y a pratiquement rien dans leur boîte-repas.

— Je leur ai dit d'y mettre assez de nourriture pour passer la journée. Ils devraient savoir de quoi ils ont besoin, à leur âge.

— Marc, ce sont des enfants. Ils ne vont pas se nourrir aux barres tendres et aux compotes de pommes.

— Albert s'est fait un sandwich.

Je regarde les aliments encore sortis sur le comptoir. Du fromage en tranche orange, de la margarine, des tortillas. Ce n'est pas difficile de deviner ce qu'il s'est fait comme sandwich. Rien pour redorer mon blason de maman auprès des éducatrices du service de garde.

— On doit ajouter des fruits et des légumes à leur repas, indiqué-je.

— C'est leur gestion. Ils sont assez vieux pour le savoir.

Je retiens un long soupir d'exaspération. Cette nouvelle méthode pour élever nos enfants est loin de me plaire. Je me tourne vers les jumelles qui n'ont même pas touché à leur banane. Normal : elles sont encore dans leur pelure. Je vais donc leur peler le fruit, sans un mot, mais furieuse. Marc boit tranquillement son café, les yeux rivés sur son téléphone. Soudain, il se lève.

— Je vais aux toilettes, annonce-t-il.

— Je pars dans cinq minutes. N'y reste pas trop longtemps. Il ne faudrait pas que les enfants manquent leur autobus.

— C'est leur gestion, ils ont chacun une montre.

La colère monte en moi de plus en plus.

— Marc, Albert a quatre ans. Il ne sait pas lire l'heure.

— Presque cinq. Je lui ai montré à lire l'heure hier.

— Tu crois qu'il a tout acquis en une seule soirée ?

— Allez, va au travail, je m'occupe de tout. Bonne journée, chérie.

Il m'embrasse sur la joue, installe les jumelles devant le téléviseur et court se réfugier aux toilettes. Je prends quelques secondes pour ajouter des collations santé dans la boîte à lunch des plus vieux, que je ferme aussi vite pour ne pas me faire prendre. Albert et Céleste arrivent dans la cuisine au même instant.

— Avez-vous votre bouteille d'eau ? demandé-je.

Bien sûr que non ! Ils s'empressent de remplir leur gourde respective.

— Céleste, tu as de l'éducation physique aujourd'hui. Je ne pense pas qu'une jupe sera appropriée.

Elle regarde son accoutrement, comme si elle le découvrait en même temps que moi.

— Vite, va te changer !

Pour une fois, elle m'écoute sans discuter. Je pense que le changement de rôle la déboussole complètement. Je dois partir si je veux arriver à temps pour le début de la réunion de neuf heures, mais je ne peux pas me résoudre à laisser mon petit Albert se rendre seul à son arrêt d'autobus.

— Allez, viens, maman va aller te reconduire à ton arrêt, mais ne le dis pas à papa.

Je donne vite un bisou aux filles ; Livia se met aussitôt à pleurer, comme d'habitude, et mon cœur se serre parce que je dois la laisser derrière. Perchée sur mes talons hauts, j'accompagne mon fils à l'extérieur. Nous devons hâter le pas, je vois déjà l'autobus arriver au coin de la rue. Pas facile avec des talons aiguilles. Heureusement, le chauffeur a la courtoisie de nous attendre et je prends même le temps d'embrasser Albert. Je me recule vivement lorsqu'il me souhaite une bonne journée.

— As-tu brossé tes dents ce matin ?

— Ah non ! J'ai oublié. Bye, maman !

Il monte et quelques secondes plus tard, l'autobus démarre. Dégueulasse, mon fils est parti à l'école en puant de la bouche. Il va falloir que Marc et moi fassions des mises au point. Il y a des éléments de base qu'on ne peut certainement pas négliger. Je vais devoir dresser une petite liste et la lui transmettre.

J'ai déjà tous mes effets prêts dans l'entrée. Je ne repasse même pas par la cuisine souhaiter une bonne journée aux autres occupants de la maison, je m'engouffre dans ma voiture et je pars pour le boulot. Je suis rendue au coin de la rue lorsque je réalise que moi non plus, je n'ai pas brossé mes dents. Telle mère, tel fils. C'est pathétique. Je saisis ma banane, que je n'ai pas eu le temps de manger, je l'avale carrément et je fais passer le tout avec une bonne gorgée de café. Une fois que j'aurai

terminé ma tasse, je me prendrai une gomme. Je me brosserai les dents quand j'irai chez Annabelle tantôt. Elle aura certainement une brosse à dents à me donner. Je la garderai ensuite dans mon sac à main en cas d'urgence.

J'arrive donc au travail un peu stressée, et en sueur. J'ai marché longtemps parce qu'il n'y avait plus de place disponible à l'endroit où j'étais garée la veille. Perchée sur mes talons hauts, j'ai l'impression d'avoir couru un demi-marathon. Je suis certaine que j'ai des cernes sous les bras, ce qui me rappelle les raisons pour lesquelles je n'ai presque pas de hauts de couleur pâle dans ma garde-robe : la sueur passe inaperçue sur les vêtements foncés. Juste avant de pousser la porte, j'observe mon reflet dans la vitrine. Finalement, je ne suis pas satisfaite de mon agencement jupe-camisole ; cette couleur ne va pas trop bien avec mon teint. Et moi qui croyais que les escarpins noirs s'agençaient avec tout ! Je me trompais royalement. Je voulais faire une entrée fracassante de sophistication ce matin, eh bien, c'est raté. Je fais une entrée fracassante tout court parce que mon sac d'ordinateur frappe directement dans la vitre en faisant un grand bang ! Ce qui attire l'attention de toutes mes collègues. Je sens qu'on me détaille de la tête aux pieds lorsque je dépose mes effets à mon bureau. C'est peut-être aussi parce que tout le monde est déjà installé à l'avant, prêt pour la réunion. Je sautille jusqu'au lieu convenu, du moins c'est l'impression que j'ai, puis je pose mes fesses sur l'accoudoir, comme la veille. Je lance quelques sourires à la ronde et je m'excuse pour mon léger retard. Je ne pensais pas trouver toutes mes collègues déjà assises à neuf heures une.

— Bon, commence Gilles, maintenant que tout le monde est là, je veux distribuer certains contrats qui sont entrés directement dans ma boîte de courriels hier. Comme vous le savez, je veux réduire ma charge de travail.

— Hon… quel dommage ! lance Danielle. Tu vas tellement nous manquer lorsque tu seras à la retraite.

Elle lui tapote le bras. Je rêve ou je vois Gilles bander ses biceps ?

— Merci, Danielle. Vous aussi, vous allez me manquer.

Sans blague !

— Donc, j'ai une propriété qui a besoin de beaucoup d'amour. On va leur offrir notre nouveau service Prestige.

Je lève la main, comme le ferait une bonne élève. C'est un réflexe plus

qu'autre chose, et je regrette mon geste presque aussitôt.

— Oui, Véronique ?

— Hum, je ne veux pas t'interrompre, mais qu'est-ce que le service Prestige ?

— C'est une idée de Danielle, m'apprend-il. Comme elle a de l'expertise en design intérieur et en *home staging*, nous avons lancé ce service pour aider les clients à rendre leur maison plus attrayante pour les acheteurs. Nous établissons un budget qui correspond à un pourcentage du prix de vente de la maison et nous prenons ce montant pour rendre la maison au goût du jour.

— Ah ! Un peu comme dans l'émission que j'écoutais à Canal Vie !

On me renvoie quelques regards. Je viens assurément de révéler mon âge, et je me sens vieille. Je fais signe que j'ai compris le concept et la réunion continue.

— Alors, vous avez un budget de 20 000 dollars pour rénover quelques pièces, peinturer et accessoiriser. Il y a peu de meubles dans la maison ; donc, il faut remédier à la situation et louer du mobilier qui permettra aux futurs acheteurs de mieux visualiser l'espace.

J'essaie d'être attentive, mais je peine à écouter. Je pense à Marc et à sa nouvelle manière d'élever les enfants, je remarque une tache sur ma jupe et un fil qui est tiré. Puis, je repense à cette émission à Canal Vie que j'aimais tant. Les deux femmes qui l'animaient avaient quand même bon goût et réussissaient à transformer plusieurs pièces avec un budget assez réduit. Elles étaient aussi accompagnées d'un bonhomme à tout faire très sympathique. Quel était son prénom, déjà ?

— Véronique !

Je lève la tête, embarrassée qu'on me surprenne à être distraite de la sorte. Gilles me connaît bien et il sait discerner quand je suis inattentive. Mais je me demande pourquoi il prend la peine de le souligner devant toute l'équipe. C'est gênant.

— Oui ?

— Tu écoutes ?

— Bien sûr !

Il a l'air irrité et je lui offre mon plus charmant sourire. Il reprend donc la réunion là où il l'avait laissée.

— Donc, Danielle, comme c'est ton idée à la base, je te confie le projet et je te laisse le loisir de déterminer avec qui tu souhaites travailler là-dessus.

L'interpellée fait le tour de l'équipe des yeux, posant son regard sur chacun de nous durant de longues secondes. Elle semble en profonde réflexion. Je me sens comme au primaire lorsque les capitaines devaient choisir qui ferait partie de leur équipe sportive. Je n'ai jamais été très athlétique, marquant plus souvent dans mon propre but que dans celui de l'équipe adverse. J'étais donc toujours la dernière choisie.

— J'aimerais travailler avec Véronique sur ce projet, annonce Danielle.

Je sursaute et j'en perds presque l'équilibre. Travailler avec moi ? Dans un projet de design intérieur ? Pourquoi ? Je ne sais même pas agencer une camisole, une jupe et des chaussures !

— Véronique, ça te convient ? demande Gilles.

— Euh, d'accord, vous me prenez par surprise. Je vais faire de mon mieux.

— Au Groupe Prestige, on ne fait pas de notre mieux. On est tout simplement excellents, me rappelle mon père.

Je me mords l'intérieur des joues pour ne pas rire. Quand j'ai entendu ce « slogan » pour la première fois, je pensais que c'était une blague, et j'ai rigolé un bon coup. Marc et mon père m'en ont voulu longtemps. J'ai bien appris la leçon.

— Bien sûr, on est excellents, répété-je, et je serai excellente dans tout ce que j'entreprendrai. Danielle, c'est un honneur de pouvoir travailler avec toi.

Je suis tentée de me lever et de faire une petite révérence, mais je me calme. Comme l'affaire est conclue, Gilles passe à un autre dossier et j'écoute maintenant ce qu'il dit attentivement, au cas où on tenterait de me refiler d'autres projets inattendus. Ce n'est pas le cas. J'aurai déjà beaucoup à faire avec la recherche de la maison d'Eddy et le projet de ma collègue.

Une fois la réunion terminée, tout le monde va s'asseoir et je me campe devant le bureau de Gilles. Il regarde son cellulaire quelques secondes avant de lever les yeux vers moi.

— Tu as une question ? demande-t-il.

— Oui. On peut se parler en privé quelques secondes ?

J'ai parlé tout bas, mais tout le monde m'a entendue. Je vois Gisèle et Michèle s'échanger un regard de connivence. Mon père me fait signe que oui, et il m'invite à le suivre au deuxième. Pour le privé, on repassera. Il n'y a pas de porte ni de mur, mais c'est déjà mieux que devant toute l'équipe en bas. Je prends donc un ton d'une octave plus basse que d'habitude.

— Es-tu sévère comme ça avec toutes tes employées ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— J'ai eu l'impression d'être une mauvaise élève dans la classe et tu me l'as fait remarquer devant tout le monde.

— Ici, on vise l'excellence, peu importe l'action que l'on pose, et cela inclut les réunions d'équipe.

— Je réfléchissais au boulot. Tu préfères des employés qui réfléchissent ou qui réussissent grâce à leur Botox ?

— Je te trouve très injuste. Tout le monde ici a déjà fait ses preuves.

Il laisse ainsi sous-entendre que je suis la seule qui ne les a pas faites. Il a raison. Je décide donc de ne pas répliquer. Je me sens à vif aujourd'hui, et il n'en est pas la principale cause. Je ne dois pas faire de lui mon bouc émissaire.

— Et oui, je suis dur avec tout le monde, complète-t-il. Que tu sois ma fille n'y change rien.

— Parfait, j'ai compris. Je tâcherai d'être plus attentive. Deuxième point : c'est arrangé avec toi que j'aide Danielle ? Parce que si tu as pitié ou que tu penses que je n'aurai pas de boulot, je peux te garantir que…

Il lève une main en l'air.

— Chacun ici est libre de faire ce qu'il veut et de travailler conjointement avec les membres de l'équipe de son choix. Je n'ai absolument rien à voir là-dedans. J'ai été aussi surpris que toi.

Eh bien, il n'en a rien laissé paraître. C'est vrai que ses traits un peu figés laissent peu transpercer les émotions. Je ne reconnais plus mon propre père ! Il approche de moi et me prend dans ses bras. Le premier contact familier qu'il se permet depuis mon arrivée.

— Tout va bien se passer pour toi. Tu étais une agente de prestige il

n'y a pas si longtemps.

Je sens les larmes me monter aux yeux. J'ai l'impression d'avoir manqué les quatre dernières années de ma vie. Pourtant, j'étais si accomplie comme mère à la maison il y a de cela deux semaines à peine. Qu'est-ce qui m'arrive ?

— Merci pa… Gilles. Je te promets d'être excellente.

— Dans ce cas, file travailler !

Je hoche la tête et je descends les escaliers de métal qui font un bruit d'enfer sous mes talons. Je m'arrête au bureau de Danielle, qui me sourit joyeusement.

— Ça te dit qu'on aille voir la propriété cet après-midi ? propose-t-elle.

— C'est parfait pour moi. J'ai un court rendez-vous, puis je reviens à l'heure du dîner.

— Je serai ici. On se fera un plan de *match*. En passant, jolie ta jupe.

— Oh, merci, c'est une vieille affaire qui traînait dans ma garde-robe, dis-je nonchalamment.

— Super ! Tu es très élégante aujourd'hui. Je parie que tu nous surprendras dans les prochains jours.

Je ne réponds rien. Est-elle sincère ou se moque-t-elle de moi ? J'observe sa propre tenue : robe de créateur mettant en valeur son joli décolleté et ses longues jambes. Talons aiguilles dorés et sac à main coordonné. Même son étui protecteur de cellulaire est *glamour*. J'ai du chemin à faire pour la surprendre. Je ne crois pas qu'elle se moque de moi, par contre. Elle a l'air plutôt gentille, mais tout de même, elle vient de me créer une pression supplémentaire dont je me passerais bien.

— Bon, j'y vais. À tout à l'heure.

— Nous sortons dîner, n'oublie pas.

— Je n'oublie pas !

D'autant plus que dans le branle-bas de combat du matin, j'ai complètement omis de me faire un lunch. Je salue Danielle et je file par la porte arrière pour aller rejoindre Annabelle. J'ai deux bonnes heures devant moi pour qu'elle m'aide à faire des miracles avec ma garde-

robe ; sinon, ce sera la honte totale.

J'arrive chez elle une quinzaine de minutes plus tard. Elle est encore en réunion, mais, ses écouteurs sur les oreilles, elle m'invite tout de même à entrer. Je fais comme chez moi. Je passe d'abord à la salle de bain, où je farfouille quelques secondes pour trouver une brosse à dents. Je me brosse les dents, puis je vais me préparer un café, que je bois nerveusement dans la cuisine. Je n'aurais jamais pensé que la partie la plus complexe de mon travail d'agente immobilière serait de m'habiller assez convenablement pour concurrencer des jeunes femmes dans la vingtaine. Une dizaine de minutes plus tard, mon amie arrive dans la cuisine.

— Ouf ! Quelle journée, je suis épuisée !

— Il n'est que dix heures quinze, remarqué-je.

— Je sais, mais mes collègues m'épuisent. Tu vois, cette réunion, on aurait pu régler tous les détails dans un seul courriel. Mais non ! Il fallait absolument qu'on se rencontre et qu'on discute. L'art d'allonger les choses pour rien. Bon, parlons un peu de toi. Tu ne m'avais pas dit que tu étais daltonienne.

Je regarde ma tenue en penchant le menton.

— C'est si pire que ça ? Pourtant, dans l'éclairage de ma chambre, ce n'était pas si mal. Et on m'a dit ce matin que ma jupe était belle.

— Chaque morceau est joli, mais mis ensemble, c'est un autre dossier. Relaxe, je te taquine un peu. Ce n'est pas dramatique, et je suis convaincue que c'est une super progression par rapport à ton tailleur bleu. Montre-moi ce que tu as apporté.

— Je n'ai rien apporté.

— Comment ça ?

— Parce que je n'ai absolument rien de potable dans ma garde-robe. Tout est à refaire ! Il me faut des vêtements, une nouvelle coupe de cheveux et une teinture. Je pense que je vais redevenir blonde. Ça fait longtemps que je suis brune et je suis mûre pour du changement. Je vais aussi visionner quelques tutoriels pour améliorer mon maquillage et ma coiffure. Mais il faut assurément commencer par les vêtements. Et les talons hauts. Je ne peux décemment pas porter les mêmes chaque jour. Oh, il va également me falloir des sacs sympathiques, mais pratiques, et

peut-être aussi un étui protecteur de cellulaire différent. Le mien est vieux et sale.

— Et tu veux faire tout ça dans la prochaine heure ? On n'est pas dans *Cendrillon*.

— Je sais bien. Je ne changerai pas de couleur de cheveux aujourd'hui. Mais pour le reste, il faut que ce soit rapide et efficace.

— Je crois plutôt l'inverse. Tu dois faire les changements graduellement.

— Pourquoi donc ?

— Tu te souviens de notre prof en quatrième secondaire ? Celui est qui arrivé un jour en classe avec une perruque ? Juste comme ça, sans avertissement. Du jour au lendemain, il avait des cheveux. Pouf !

— Ah oui, c'était M. Plouffe, je crois.

— Voilà, ne sois pas un M. Plouffe. Tu vas traumatiser tout le monde. Ton changement doit être subtil et évolutif à la fois.

— Je n'ai pas le choix d'en faire quelques-uns, surtout des vêtements.

— Ça, c'est correct. Mais si tu mets le paquet d'un seul coup, tout le monde va savoir que tu veux impressionner la galerie. Tu dois travailler sur deux fronts en même temps : montrer tes compétences d'agente et montrer que tu peux faire quelques changements subtils sur ta personne au fil des jours.

— J'aurais préféré une métamorphose plus drastique, un peu comme dans les émissions à Canal Vie, quand…

— Oublie Canal Vie.

Je me tais, elle a raison. Je dois laisser mon poste préféré de côté et me concentrer sur le présent. Et surtout, faire confiance à mon amie.

— Bon, lance-t-elle. Je vais te prêter quelques vêtements pour finir la semaine. Nous irons magasiner ensemble samedi. Allez, viens. J'ai déjà sélectionné quelques articles qui t'iraient bien.

— Je trouve dommage qu'il y ait plus de morceaux qui me vont bien dans ta garde-robe que dans la mienne, remarqué-je.

— Je pense que c'est normal quand on reste trop longtemps à la maison, et quand on a des enfants. On dépense plus pour eux, et nos

besoins vestimentaires ne deviennent plus une priorité. Il y a un moment que je voulais t'en parler.

— Sans blague ?

— Je t'aime comme tu es, et je te trouve superbe, mais tu es plus jolie en jupe qu'en jogging.

Je m'arrête net sur le seuil de sa chambre. Sur le lit, il y a une énorme pile de vêtements, probablement plus que dans ma garde-robe entière.

— Ça, c'est quelques articles ?

— J'en ai profité pour faire du ménage. Tu sais ce qu'on dit : « Un morceau qui rentre, un morceau qui sort. »

— Tu as décidé que tu allais faire rentrer cinquante nouveaux morceaux ?

— Pourquoi pas ? Il faut bien que notre séance de samedi serve à quelque chose ! En plus, j'ai de l'argent à dépenser.

— Eh bien, parlant de dépenses, je t'ai volé une brosse à dents.

— C'est correct, mon budget dépense restera à flot quand même.

— Il y a assurément pire comme situation dans la vie, en effet. D'où te vient cet argent ?

— J'ai eu droit à un petit boni.

— Wow, félicitations !

— Je me disais que je pourrais en profiter pour essayer le Botox.

— Je travaille avec un paquet de filles qui pourraient te refiler de bonnes adresses.

— Ça, c'est un autre dossier mystérieux.

— Les bonnes adresses ?

— Non, le fait que ton père et ton conjoint soient entourés de si jolies filles et que tu n'en aies jamais été informée.

— Je sais. J'en ai parlé avec Marc hier et, pour lui, ça ne semblait pas un élément qu'il fallait mettre de l'avant. Comme si c'était normal d'évoluer dans un monde rempli de femmes belles à faire tomber n'importe quel homme. Il dit qu'il n'a jamais remarqué les filles et qu'il

n'est là que pour collaborer avec elles. Franchement, comme s'il était aveugle !

— Ça ne te rend pas un peu jalouse ?

— Je n'ai jamais été très jalouse de nature. Par contre, je pense qu'il aurait effectivement dû m'en glisser un mot.

— J'ai l'impression que le fait qu'il ne t'en ait pas parlé cache quelque chose.

— Tu crois qu'il me trompe avec cinq belles filles à la fois ? Il détient beaucoup de capacités, mais peut-être pas à ce point.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, mais ça pourrait expliquer son empressement à se rendre tous les jours au bureau ou à travailler tard les jeudis.

Je réfléchis un moment. Mon conjoint est un homme fidèle. Comme n'importe qui évoluant auprès de person-nes séduisantes, il doit apprécier le coup d'œil, et rien de plus. Cependant, je pourrais peut-être aussi faire mon bout de chemin afin que le coup d'œil agréable continue à la maison.

— Et si on se concentrait sur la vraie raison de ma visite ? Oh, ça, c'est très joli !

Je saisis une robe que je place devant moi et je m'observe dans le miroir. La taille empire est parfaite pour une femme ayant porté trois enfants. Je ne suis pas grosse, au contraire, mais j'ai encore quelques poignées d'amour dans ce coin.

— Ton point fort est assurément tes jambes, remarque mon amie. Je pense qu'il faut miser là-dessus. Et trouver des vêtements qui montent haut à la taille. Ça tombe bien, puisque c'est la mode.

J'essaie quelques habits, certains dont j'apprécie aussitôt la coupe et d'autres pour lesquels je suis moins sûre du style. Annabelle insiste tout de même pour que je rapporte tout à la maison, plaçant même les articles en petits paquets pour s'assurer que je ne mélange pas les couleurs qui ne vont pas bien ensemble. La confiance règne… Après une bonne heure, je peux affirmer que j'ai tout ce qu'il me faut pour faire fureur au travail. La séance de magasinage pourrait ne pas s'avérer utile, mais je tiens quand même à profiter de ce temps que je passerai avec mon amie. Je la remercie chaleureusement pour son aide et je promets de l'inviter à dîner prochainement.

— On se voit samedi après-midi au centre commercial ! lance-t-elle avant de se brancher pour une autre réunion.

— Sans faute ! Merci encore.

La tête pleine d'idées vestimentaires, je retourne au boulot. Je serais tentée de me changer, mais je pense que ce serait plus bizarre qu'autre chose. Je dois assumer mon manque de coordination pour aujourd'hui. J'entre par la porte arrière et je trouve toute l'équipe installée à son poste, en train de travailler. Je me sens aussitôt mal de m'être absentée durant la dernière heure pour des futilités comme mon habillement. Je m'assois en silence et j'ouvre mon ordinateur, bien déterminée à reprendre le temps perdu. Je dresse la liste de plusieurs propriétés susceptibles de plaire à Eddy et je regarde les maisons que Marc doit vendre. J'ajoute aussi, dans ma petite liste de choses à faire, que je dois rappeler les clients qui m'ont bêtement plantée là hier. J'aimerais comprendre ce que j'ai fait qui ne leur a pas plu. Il serait judicieux que je communique avec eux dès maintenant, mais je suis gênée d'énoncer la situation devant toutes mes collègues. Je devrai assurément passer par-dessus cette timidité prochainement. Une étape à la fois.

Une demi-heure passe et l'équipe se lève d'un même mouvement pour aller dîner. Le moment serait bon pour moi pour téléphoner à mes clients, quitte à arriver quelques minutes plus tard qu'eux au restaurant.

— Je vous rejoins là-bas ! lancé-je. J'ai un ou deux appels à passer qui ne peuvent pas attendre.

— Veux-tu que je te commande quelque chose en attendant ? propose Danielle.

Cette fille est une perle.

— Ah oui, merci. Une salade, c'est bon pour moi.

— OK, je te commande ça. Ne tarde pas trop, le service est rapide.

— Promis, j'arrive vite.

Tout le monde sort et je réalise que j'aurais peut-être dû lui spécifier les aliments que j'aime moins, puis je me dis qu'une salade, c'est assez générique comme repas. Les chances qu'elle commande quelque chose que je n'apprécie pas sont assez minces. Je sors mon cellulaire et consulte ensuite le dossier des clients de Marc. Il y a deux numéros de téléphone. Celui de monsieur et celui de madame, je présume, et je n'arrive pas à décider à qui j'ai envie de parler. Peut-être que monsieur

sera plus ouvert. Je tente ma chance, espérant aussi avoir choisi le bon numéro. Après quelques coups, une voix d'homme me répond. Un point pour moi.

— Bonjour, ici Véronique Bérubé du Groupe Prestige. On s'est vus brièvement hier.

— Ah.

Son bonjour quand il a répondu était beaucoup plus enthousiaste.

— Oui, Véronique, continue-t-il. Comment ça va ?

— Bien merci. Écoutez, j'aimerais comprendre ce qui s'est passé hier. Est-ce que la maison vous a posé un problème ? La route pour vous y rendre ? L'emplacement ?

Ou est-ce moi, le problème ? me dis-je dans ma tête. Je n'ose toutefois pas aborder le sujet de front.

— Oh, en fait, j'ai tenté de discuter avec ma conjointe à ce propos, mais elle n'a rien voulu me dire. Je suis drôlement embarrassé par toute cette histoire.

— Ne le soyez pas, je comprends très bien.

Ah oui ? En fait, je ne comprends rien du tout.

— Voulez-vous discuter avec elle de nouveau ? Ou souhaitez-vous que moi je l'appelle ? Cette propriété était superbe et j'aurais aimé vous la faire découvrir.

— Je vais m'en charger, et je vous recontacte dès que possible.

— Très bien. Avez-vous mon numéro de téléphone ? Je peux aussi vous l'envoyer par courriel.

Je sais que je suis insistante, mais ça fait partie du boulot.

— J'ai déjà vos coordonnées. Je m'occupe de vous faire signe. Merci pour votre appel, Véronique.

— De rien, bonne journée.

Je raccroche, déçue. Moi qui pensais que cette vente serait facile, puisque la visite était déjà programmée ! Et je n'ai pas eu plus de réponses à mes questions. Je range mes effets, et je sors par-derrière, verrouillant la porte avec la clé que Gilles m'a confiée ce matin. Je marche ensuite une centaine de mètres jusqu'au restaurant, où tout le

monde s'est rassemblé pour le dîner. On m'a heureusement gardé une petite place au bout de la table, près de Danielle. À l'instant où je m'assois, on dépose un bol de salade devant moi. Elle ne mentait pas lorsqu'elle disait que le service était rapide. J'inspecte mon plat d'un œil circonspect. J'ai beau avoir des connaissances culinaires, je n'arrive pas à mettre le mot sur la protéine qui garnit mon assiette. Voyant ma déconvenue, ma collègue me met au parfum.

— C'est une salade de kale aux gésiers.

— Aux gésiers ?

Je ne sais pas ce qu'est un gésier. Je suis tentée de prendre mon cellulaire pour vérifier, mais je ne voudrais pas avoir l'air inculte non plus. Gilles, qui me connaît un peu mieux, voit bien que je n'ose pas trop poser de questions. Il lance donc :

— Je préfère manger le foie gras du canard plutôt que son estomac.

Et du même coup, il pointe mon assiette avec son menton. De l'estomac de canard ? Je retiens une grimace. Combien de pauvres bêtes ont été sacrifiées pour que je puisse les déguster ainsi en salade ? Mes collègues ne semblent pas être trop embêtées par la question ; elles mangent toutes la même salade que moi, avec un plaisir évident. Je suppose que ce n'est pas si mauvais. En plus, j'ai faim ; alors, je n'ai pas le choix. Je tente une bouchée. Le gésier est un peu trop caoutchouteux à mon goût, et n'a pas beaucoup de saveur, mais c'est correct. Je pige plutôt dans la partie laitue, qui m'apparaît peu généreuse par rapport au reste de l'assiette. J'ai aussi droit à un peu de concombre et trois tomates cerises, le tout accompagné de quelques carottes râpées. La portion paraissait plus grosse en raison des gésiers, qui ont la grosseur d'une tomate cerise, mais c'est ce qui m'intéresse le moins dans l'assiette. J'en mange quand même quelques-uns jusqu'à ce que je déclare forfait. Si j'en avale plus, j'aurai assurément mal au cœur.

— C'était bon, hein ? dit Danielle.

Je ne veux pas mentir, mais je n'ai pas envie de la décevoir non plus.

— Je suis contente d'avoir essayé, c'est la première fois que je vois ce plat sur un menu.

Je pense que ma réponse est digne des meilleurs politiciens. À force d'user de diplomatie pour faire manger des aliments moins intéressants aux enfants, je suis devenue bonne dans l'art de convaincre les gens que j'aime un truc qui ne me plaît pas tant que ça, finalement. On

m'apporte l'addition et je la regarde deux fois pour être certaine d'avoir bien lu. Trente dollars pour une salade ! C'est du vol pur et simple. Je comprends qu'il a fallu sacrifier beaucoup de canards pour satisfaire mon estomac, mais c'est exagéré quand même. On ne me reprendra plus à venir dans ce restaurant. Je sors ma carte de crédit d'un geste sec et je paye. Tout le monde y passe autour de la table et le prix ne semble déranger personne d'autre que moi. Gilles annonce le départ et tout le monde se lève, comme de bons petits soldats. Danielle me prend de manière sympathique par le bras.

— J'ai parlé aux propriétaires de la maison et on peut y aller quand on veut. Tu veux monter avec moi ? Ma voiture est stationnée tout près d'ici. Je ne te ramènerai pas trop tard, j'ai un rendez-vous à la clinique esthétique en fin d'après-midi.

— Très bien, allons-y.

Je réfléchis à ce que j'ai dans mon sac à main qui s'avérera utile. J'ai mon cahier Canada et mon cellulaire. Je ne vais certainement pas m'encombrer de mon ordinateur. Je suis donc libre de partir immédiatement. Nous saluons les autres et sortons du restaurant. Contre toute attente, ma collègue ne lâche pas mon bras et nous nous promenons ainsi jusqu'à sa voiture. C'est bien la première fois de ma vie que je me promène bras dessus bras dessous avec une copine sans avoir bu quelques verres avant. C'est étrange. Pourtant, malgré notre drôle de petit manège, nous attirons assurément l'attention des hommes sur notre chemin. J'en vois plusieurs qui nous jettent un regard appréciateur, et même deux qui se retournent carrément au passage. Je persiste à me dire qu'ils n'en ont que pour Danielle, mais une petite partie de moi aime tout de même croire que j'ai fait tourner la tête aux garçons aujourd'hui. Nous arrivons à la voiture de Danielle et je fais tranquillement le tour du véhicule. Le coupé sport deux portes a fière allure. Je m'imagine brièvement en posséder un semblable. Quel *look* d'enfer j'aurais là-dedans ! Il me fait penser au bolide que Marc s'est acheté il y a peu de temps et que je ne conduis jamais. Plus par nécessité qu'autre chose, puisque je me promène toujours avec deux ou trois enfants. Il est peut-être temps pour moi d'amadouer le bras de vitesse et de prendre la voiture de mon mari. Ou, si mes commissions sont dignes de ce nom, je pourrais me procurer le même modèle que Danielle… Je m'installe à l'intérieur et je jette un coup d'œil à la banquette arrière, qui est dotée d'un espace dérisoire. Aucun siège d'enfant n'y entrerait. Tant pis, ce sera pour une autre vie !

— J'adore ta voiture !

Et par j'adore, je sous-entends le fait qu'elle est propre, qu'elle sent encore le véhicule neuf et qu'il n'y a aucune graine de barre tendre ni emballage qui traîne. Même les porte-gobelets sont vides ! Je crois que ceux de ma fourgonnette ne l'ont jamais été.

— Je l'ai depuis un an. Je l'adore aussi.

— Un an et elle est encore aussi propre ? C'est juste wow !

Elle me jette un coup d'œil rieur en coin. Je m'exclame pour pas grand-chose.

— Donc, dit-elle, Marc et toi avez trois enfants, c'est bien ça ?

— En fait, Marc a aussi sa grande Céleste, qui a neuf ans. Ensemble, nous en avons trois. Il y a Albert, quatre ans, et les jumelles, Livia et Juliette, qui ont deux ans.

Je m'apprête à sortir mon cellulaire pour lui montrer des photos, mais un, Danielle conduit, et deux, elle posait sans doute la question juste pour alimenter la discussion. Nous ne nous connaissons pas et nous voilà prises dans le même véhicule pour plusieurs minutes. C'est une bonne manière de passer le temps.

— J'aimerais bien voir des photos quand on arrivera sur place. J'adore les enfants ! Et Marc est si discret à leur propos. Il ne m'avait même jamais montré de photo de toi.

Je me renfrogne légèrement. Je trouve difficile à digérer que Marc ne parle jamais de sa famille au boulot.

— Il m'avait caché que tu étais si jolie, continue la conductrice.

Je reste interdite un instant. Elle me trouve jolie, moi ? Je ne m'attendais pas à un tel compliment. Je suis drôlement flattée. À moins qu'elle n'ait pas terminé sa phrase. Ça pourrait être « … que tu étais si jolie pour une maman de trois enfants » ou « … que tu étais si jolie pour une femme qui approche la quarantaine ». Une finale semblable ne donne pas le même impact au commentaire. J'attends donc quelques secondes, mais rien ne vient.

— Eh bien, merci. Toi aussi, tu es très belle. Marc me l'avait caché aussi…

— On est comme une grande famille, on se considère tous comme des frères et sœurs, explique-t-elle. Nous sommes très unis.

Et pourtant, il n'a jamais montré de photo de moi ni des enfants. Le

partage entre frère et sœurs n'est pas au *top*. J'attends que Danielle me dise qu'elle considère Gilles comme son père, mais elle reste muette à ce sujet aussi. Je décide que nous avons assez parlé de l'univers familial du bureau et je la relance sur un autre sujet.

— Parle-moi un peu de toi. Comment es-tu devenue courtière ?

— Eh bien, j'ai fait mes études en design intérieur, puis j'ai rencontré un gars, un courtier hypothécaire, qui voulait vraiment travailler avec moi. Il trouvait que j'avais un bon profil de vendeuse.

À mon avis, il aimait son profil tout court, mais je me garde de partager ma pensée.

— Comme les chiffres m'intéressent moins, sauf ceux qui s'affichent dans mon compte en banque, mais qu'il est vrai que la vente m'intéresse, j'ai décidé d'aller suivre mon cours comme courtière immobilière. Quand j'ai obtenu ma licence, j'ai travaillé quelque temps à mon compte, puis Gilles m'a recrutée.

— Comment t'a-t-il trouvée ?

— En fait, c'est grâce à Marc ! On s'est rencontrés dans un cinq à sept un soir et, de fil en aiguille, la discussion a bifurqué sur les ventes et sur mes objectifs de carrière.

Je serre les dents à l'idée de Marc dans un cinq à sept, discutant tranquillement avec une jolie fille pendant que je torche les quatre enfants à la maison. Est-ce ce matin que je disais à Annabelle que je ne suis pas jalouse ? Ma personnalité est en train de changer du tout au tout.

— Puis, j'ai rencontré Gilles, et ça a été le coup de foudre entre nous deux ! annonce-t-elle.

— Pardon ?

Elle éclate de rire.

— Ne te méprends pas. Pas un coup de foudre amoureux, plutôt amical. Connais-tu le principe de l'âme sœur amicale ?

— Non.

— C'est un peu comme quand on rencontre un amoureux ou une amoureuse, mais avec un ami. On se sent bien avec cette personne, on veut tout partager avec elle, mais ça reste un ami. Il n'y a rien de sexuel.

Je me demande si mon père est au courant de ce concept et des modalités qui l'accompagnent. Je secoue la tête. Je ne peux pas croire qu'on soit en train de parler de Gilles ainsi. J'attends pour voir si elle va finir sa phrase et ajouter un : « Il est comme un père pour moi ! » ou « C'est le père que j'ai toujours rêvé d'avoir ! » Rien ne vient. Il faut que je me défasse tout de suite de cette nouvelle manie que j'ai de toujours vouloir terminer les phrases de Danielle.

— Eh bien, c'est sympathique comme concept. Et toi, as-tu quelqu'un dans ta vie ? demandé-je.

— Personne en particulier. Je ne suis pas pressée. Toute cette histoire d'être en couple, d'avoir des bébés et bla bla bla, ce n'est pas pour moi pour le moment. Je préfère me concentrer sur ma carrière.

— C'est très judicieux, dis-je. La carrière est importante pour s'accomplir en tant que femme.

Je rêvasse quelques secondes à ce que pourrait être ma vie si j'étais comme elle : célibataire, carriériste et libre de mes mouvements. Je m'arrête aussi vite. Je suis satisfaite des choix que j'ai faits dans le passé. Je ne changerais pour rien au monde ma famille contre une carrière plus prolifique.

Quelques minutes plus tard, Danielle gare sa voiture dans l'entrée d'une demeure qui ne concorde pas avec nos standards habituels. Du moins, des standards qui m'apparaissaient être établis par l'entreprise.

— On est à la bonne adresse, tu es sûre ?

— Ne te laisse pas berner par l'extérieur, m'apprend-elle en sortant du véhicule. Les propriétaires vont réaliser des travaux pour le remettre au goût du jour avant qu'elle ne soit affichée officiellement sur le marché. C'est prévu dans leur budget. On est ici pour donner nos suggestions de design.

— C'est le fameux « service Prestige » dont on a discuté ?

— Exactement ! Nous sommes la seule agence à offrir ce type de service dans les environs. C'est très novateur !

— La maison m'apparaît petite.

— C'est qu'elle est bâtie sur un terrain qui est en pente. Une fois à l'intérieur, on a une superbe vue sur la rivière plus bas, et il y a une entrée plain-pied derrière. Tu vas voir, il y a beaucoup de potentiel ici et, on ne se le cachera pas, l'emplacement est parfait. Le terrain fait

toute la différence pour le prix. Une fois qu'on aura effectué nos travaux, ce sera méconnaissable, et on pourra la vendre facilement au-dessus d'un million.

— Tu crois ? Je ne payerais pas un million pour ça…

— C'est parce que tu ne l'as pas visitée encore. De plus, le marché a beaucoup changé depuis la pandémie. Les gens se font la guerre pour acheter des propriétés de luxe, dans un environnement aussi calme, mais proche de la ville à la fois.

— Je croyais qu'en raison de la hausse des taux d'intérêt…

— Ceux qui avaient de l'argent en ont encore ! Et comme on travaille avec une clientèle haut de gamme, je ne me fais aucun souci.

— OK, c'est toi l'experte.

Elle déverrouille la boîte magnétique d'une main experte et replace la clé aussitôt à l'intérieur. Ses réflexes sont meilleurs que les miens. Danielle me laisse découvrir l'endroit alors qu'elle se lance déjà dans la prise de notes sur son iPad. Il faut que je m'en procure un. Même si je suis persuadée qu'elle a déjà plein de suggestions, elle me laisse d'abord visiter la maison au complet afin que je puisse me faire une idée d'ensemble. Elle m'attend au rez-de-chaussée pendant que je me rends au deuxième. Je suis si nerveuse qu'on dirait que je ne vois rien. Pourtant, ce n'est pas une évaluation ! Mais j'ai tellement envie d'être de bon conseil que je me mets la pression, sans doute inutilement. Les yeux rivés sur la rivière, je prends de grandes inspirations. Je suis moi-même assez bonne en décoration. C'était ma force lorsque j'étais agente, avant. Je ne vois pas pourquoi mes idées ne seraient pas judicieuses dans cette demeure. Il faut que je me fasse confiance. Je redescends donc, et Danielle lève la tête lorsque j'apparais dans la cuisine.

— Alors, qu'en dis-tu ?

— Quel est notre budget, encore ?

— Vingt mille.

— Bon, on oublie la cuisine. On ne pourra jamais changer les armoires.

Je regarde les portes d'armoires en bois, datant des années 1980. Ce n'est plus la mode depuis longtemps. Et la maison est dans les teintes terre : du terracotta, du vert et du brun. Ce n'est pas dans ma palette du

tout.

— On pourrait faire sabler et peinturer les armoires, suggère ma collègue. Si on met tout en blanc, ce sera plus doux pour les yeux.

— Oui, c'est à ça que je pensais. Et on pourrait ajouter un dosseret. Il n'y en a pas. Rien de mieux pour rajeunir une cuisine.

— On ne touche ni au comptoir ni au plancher, mais on peinture à la grandeur. Je propose qu'on se garde une partie importante du budget pour moderniser la salle de bain principale. Ce genre de rénovations fait toujours peur aux acheteurs parce que peu d'entre eux ont des compétences en plomberie.

— Il faut surtout miser sur la vue, ajouté-je. On va enlever la valence et les tentures. On n'a pas besoin de rideaux dans ces fenêtres. Il n'y a pas de voisins derrière. Et il faut que la première chose qu'on voie en entrant dans le salon, ce soit la rivière. On peut quand même mettre des voilages pour donner un sentiment d'intimité.

Mon enthousiasme me gagne bien vite. C'est agréable de faire des plans de rénovation avec l'argent de quelqu'un d'autre ! Nous restons une bonne heure dans la propriété et nous établissons les priorités. Nous rigolons ferme lorsque Danielle sort son ruban à mesurer et que nous mesurons les espaces que nous souhaitons réaménager. Je trace même un plan sommaire du rez-de-chaussée dans mon cahier Canada, ce qui fait rire ma collègue. Je ne suis pas très bonne en dessin. C'est juste pour conserver une image et les dimensions des pièces, au cas. Nous en discutons encore dans la voiture au retour. Quand elle me dépose au bureau, Danielle se penche à la fenêtre et me dit :

— Je vais établir un plan détaillé de nos recommandations pour mettre la maison au goût du jour et le soumettre au client. S'il est d'accord, nous pourrons choisir un entrepreneur et démarrer le projet. C'est très excitant !

— Tellement ! C'est une idée vraiment novatrice. Bravo !

— Je n'y serais pas arrivée sans tes suggestions ! Je savais que ce serait un choix judicieux de travailler avec toi !

Cette fois, je ne tente même pas de compléter sa phrase. Son commentaire me fait plaisir. Je la salue et, le pas léger, j'entre chez le Groupe Prestige, comme si j'y avais travaillé toute ma vie.

Je prends le reste de l'après-midi pour préparer les visites d'Eddy. Juste avant de quitter le bureau, je l'appelle pour déterminer une date.

Cette fois, je passe par-dessus ma timidité et je compose le numéro même s'il y a encore quelques personnes qui travaillent près de moi.

— Salut Eddy ! C'est Véronique !

OK, là, j'ai parlé beaucoup trop fort. Je dois niveler mon enthousiasme vers le bas.

— J'ai trouvé quelques maisons pour toi. Avant d'effectuer une demande de visite, je voulais vérifier tes disponibilités.

— Oui, eh bien malheureusement, je ne serai pas disponible comme prévu la semaine prochaine.

— Oh…

— Mais Éric, tu te souviens d'Éric ?

— Bien sûr, comment l'oublier ?

En fait, je ne reconnaîtrais probablement pas son fils si je le croisais dans la rue, mais bon, il n'est pas nécessaire de le crier sur tous les toits.

— Lui s'est libéré. Il pourrait t'accompagner lundi prochain, si ça te convient. Je lui fais entièrement confiance pour me choisir une maison à mon goût !

— Très bien. Si tu peux me laisser ses coordonnées, je m'occupe de lui faire parvenir les informations nécessaires. Je vais aussi t'envoyer un courriel avec les fiches des maisons. S'il y en a qui ne te plaisent pas, tu peux m'écrire ou me rappeler, et on les enlèvera de la liste. Je ne veux pas faire perdre son temps à Éric non plus.

— Il est très heureux de te revoir et de faire ces visites avec toi.

Je ne sais trop quoi dire. Je ne pourrais pas affirmer que l'inverse est vrai. J'aurais préféré travailler directement avec Eddy.

— Tant mieux ! déclaré-je. Je communiquerai avec lui directement pour l'informer de notre premier point de rencontre.

Quelques minutes plus tard, je raccroche, satisfaite. Comme je suis motivée, j'envoie les courriels nécessaires pour planifier mes visites le lundi suivant. Quand je ferme mon ordinateur, j'ai le sentiment d'avoir connu une excellente journée. Dire qu'il y a quelques jours à peine, une excellente journée signifiait que j'avais eu le temps de ranger dans les tiroirs tous les vêtements lavés au fil de la semaine. Mes objectifs ont vraiment changé. Je me lève et je range mes effets, puis je salue tout le

monde et je pars, le pas léger. Arrivée à ma voiture, je troque mes talons hauts contre une paire de sandales plates et je pousse un long soupir, soulagée de laisser du répit à mes pieds. Je peux certainement m'accommoder des vêtements et des sacs à main, mais les chaussures resteront sans doute mon plus grand défi vestimentaire.

6

Il me faut environ trente minutes pour arriver à la maison à cause de la circulation. J'espère que ce sera calme comme hier et que le souper sera prêt. Je n'ai pas eu le temps de parler à ma mère et de lui rappeler de ne pas aider Marc. Il s'agit peut-être de mon dernier soir de répit avant d'arriver sur un champ de bataille. Parce que oui, je suis convaincue qu'il ne parviendra pas à maintenir la maison dans un ordre relatif sans aide. Je suis méchante de penser de la sorte, mais je connais quand même bien mon conjoint et ses capacités. J'entre et je découvre le même havre de paix que la veille. Je détecte aussitôt l'odeur de la lasagne de ma mère au four. Miam ! Rien de mieux que des pâtes accompagnées d'une bonne salade César. Ça changera de ma petite salade du dîner, qui m'a laissé l'estomac bien trop creux. Je dépose mes effets dans la garde-robe de l'entrée et je me pointe le bout du nez dans la cuisine, où je trouve Marc installé à table, comme la veille. La vaisselle est faite et sèche dans l'égouttoir, les comptoirs sont propres et les sacs des enfants sont alignés contre le mur.

— Salut, dis-je en posant un baiser sur sa tempe. Comment a été ta journée ? Je vois que ma mère est encore passée.

Il peut difficilement me faire croire l'inverse.

— Oui, répond-il rudement, et c'était la dernière fois.

Je suis en train de me servir un verre de vin et je suspends mon geste.

— Comment ça ? Il s'est passé quelque chose ?

— Tu ne devineras jamais ce qu'elle a fait.

— Ça a l'air important, je ne t'ai jamais vu ainsi.

— Je n'ai jamais pensé que ta mère pouvait être aussi déplacée. C'est grave, Véro. Elle a passé la journée à faire des tâches : épousseter, laver les vêtements, cuisiner les repas.

On n'a clairement pas la même définition de « faire quelque chose de grave et de déplacé ».

— En fin d'après-midi, continue-t-il, j'ai tondu le gazon. J'étais en

sueur et couvert d'herbe, donc je suis allé prendre une douche. Et quand je suis sorti de la salle de bain, une serviette autour de la taille, ta mère était dans notre chambre à coucher.

J'attends quelques secondes pour connaître la réelle teneur du scandale.

— Et alors ? demandé-je enfin.

— Franchement, Véro ! Elle a pénétré dans notre intimité alors que j'étais flambant nu !

— Techniquement, tu avais une serviette autour de la taille.

— Et tu sais ce qu'elle a fait ?

— Éclaire ma lanterne.

— Elle a fait comme si de rien n'était. Elle s'est assise au bout du lit, a replacé l'édredon et s'est mise à me jaser comme si tout était normal. Mais j'étais nu ! Et tellement embarrassé.

— Il ne t'est pas passé par l'esprit de lui demander de sortir de la chambre pendant que tu t'habillais ?

— Il me semble que c'est juste le gros bon sens. On ne reste pas auprès des gens qui sont nus et vulnérables.

Je réprime un sourire. Il est vrai que Marc est très pudique. Jamais il n'accepte que les enfants entrent dans la salle de bain s'il est sous la douche. Son intimité est très importante pour lui, et je respecte cela, mais je pense qu'il exagère un peu la situation ici. Je ne crois pas que ma mère souhaitait mal faire.

— Comment as-tu réglé la question ?

— Je l'ai mise à la porte.

— Tu as mis ma mère dehors ?

— Elle a transgressé les limites !

— Voyons ! C'est notre principale gardienne. Et c'est ma mère ! Un peu de respect, tout de même !

— J'étais si furieux que je n'ai eu aucun contrôle sur mes paroles. De toute manière, elle est trop envahissante. Même toi, tu l'as souvent fait remarquer.

— Oui, mais moi, j'ai le droit, c'est ma mère.

— Je n'ai pas besoin d'elle ici. Qu'elle vienne quand tu es là, et quand je suis habillé ! Il me fera plaisir de l'accueillir. Sinon, on se débrouillera bien seuls, les enfants et moi.

— Je suis d'accord avec le fait que tu doives te débrouiller seul, mais pas avec le fait que tu aies manqué de respect à ma mère en la mettant à la porte. Tu vas l'appeler et t'excuser.

— Pas question ! C'est elle qui me doit des excuses.

Je rêve ! Je secoue la tête. C'en est trop pour moi. Je me lève et je me rends dans la chambre, mon verre de vin à la main. Parfois, il est tellement enfantin. Franchement, ce n'est pas la fin du monde comme situation ! Je prends mon cellulaire et je commence la rédaction d'un message à l'intention de ma mère, mais je m'arrête aussitôt. Je n'ai pas envie de m'excuser à sa place, quand même. Or, il faut désamorcer la bombe parce que sinon, on en entendra parler jusqu'à Noël. Et elle s'est montrée très claire : elle veut continuer à voir les enfants. Je ne peux pas lui enlever ce plaisir non plus. Il est important pour moi que les petits aient un bon lien avec leur grand-mère. Il vaut peut-être mieux que je laisse retomber un peu la poussière. Quand il verra qu'il ne peut pas se passer d'elle, peut-être que Marc reviendra sur sa réflexion et s'excusera convenablement ? Mais il est très orgueilleux, cela pourrait prendre du temps. Je ne sais pas trop sur quel pied danser.

— On mange !

Je me sens comme une ado qui relaxe dans sa chambre jusqu'à ce que ses parents l'appellent pour le souper. Ce n'est pas si désagréable. Si seulement j'avais juste des problèmes d'ado, ce serait encore mieux. Je me change rapidement et je retrouve ma famille autour de la table. Tout le monde a un beau morceau de lasagne fumant, sauf Marc. Il s'est fait cuire des œufs, qu'il n'a pas brûlés cette fois.

— Tu fais un régime sans gluten ou tu boycottes le repas de ma mère ?

— Je boycotte.

— Franchement, Marc !

— Pourquoi maman est fâchée ? demande Albert.

— Maman fâchée ?

Livia nous regarde avec de grands yeux, puis elle se met à pleurer. Je me lève pour la consoler, mais Marc m'arrête d'un mouvement de la main.

— Laisse-la faire. Il faut qu'elle se gère. Ça n'a pas de bon sens de toujours pleurer ainsi.

Je retiens un gros mot, mais je décide de ne pas intervenir. Je n'ai pas envie d'envenimer la situation davantage.

— Maman n'est pas fâchée, Livia, dis-je avec un large sourire. Même que j'ai eu une très belle journée au travail.

J'entreprends de raconter comment Danielle et moi coopérons sur un projet, mais après quelques minutes, je réalise que personne ne m'écoute réellement. Céleste trace un chemin à travers ses pâtes avec sa fourchette. Les filles mangent directement avec leurs mains, puisque personne n'a pris la peine de couper leur lasagne. Albert fixe le mur devant lui depuis un long moment, comme hypnotisé, et Marc regarde son cellulaire. Je me sens hyper importante. De quoi ruiner la bonne humeur de n'importe qui ! Je finis ma lasagne rapidement, je mange un peu de salade, je me lève, je mets mon assiette dans le lave-vaisselle et j'annonce à la ronde que je vais prendre un bain. Je sais ainsi qu'on ne me dérangera pas pour la prochaine demi-heure. Il est établi depuis longtemps que quand maman est dans le bain, on n'a pas le droit de venir lui parler. Je prends mon cellulaire et je m'enferme dans la salle de bain. Je fais couler l'eau et je m'installe sur le bord de la baignoire le temps qu'elle se remplisse. Peu importe ce que nous en pensons, Marc et moi, cette situation avec ma mère devra se régler. Ma réflexion est interrompue par un message qui entre sur mon cellulaire, provenant d'un destinataire inconnu. Ce qui me surprend le plus est que le message est arrivé par Messenger, donc il est plus personnalisé. Je le consulte et je réalise qu'il vient d'Éric, le fils d'Eddy. Il me fait un sympathique coucou et m'indique du même coup qu'il a hâte de visiter des propriétés avec moi. Je ne m'y attendais pas, mais j'en éprouve un certain plaisir. De cette manière, la glace est rompue, et je serai moins gênée de passer une partie de la journée en sa compagnie lundi prochain. Je me glisse dans l'eau et je lui rédige un court mot à mon tour. Ensuite, je profite du fait que nous communiquions ensemble sur la messagerie pour aller explorer son profil, qui m'est maintenant accessible. Ce n'est pas mon genre de zieuter les gens sur les réseaux sociaux, mais l'image apparaissant à côté de la bulle de texte a capté mon attention. L'homme est sur un bateau et porte des lunettes de soleil. Je passe les minutes suivantes à regarder ses photos. Je ne m'attendais à rien, surtout que je n'ai pas vu Éric depuis au moins vingt

ans, mais je suis littéralement impressionnée par l'homme qu'il est devenu. En fait, je dois l'admettre, il est très beau. Dans le genre qui fait tourner toutes les têtes sur son passage. Je vais jeter un œil à son état civil : célibataire. Eh bien, il serait sans doute heureux de mettre les pieds au Groupe Prestige et de croiser toutes les belles femmes qui y travaillent. Je parie qu'il plairait à Danielle ! Je sais qu'elle ne cherche pas à rencontrer un homme, mais je serais fière qu'elle tombe amoureuse d'une personne que je lui ai présentée. Elle en oublierait peut-être un peu mon père, son âme sœur amicale… J'aime bien ma collègue, mais cette proximité qu'elle a avec Gilles me titille un peu. Je ne pense pas que ma mère approuverait et je parie qu'elle n'est même pas au courant.

Cette réflexion me ramène au quotidien. Sincèrement, je pensais connaître mes parents, mais je réalise que certaines parties de leur personnalité me sont totalement inconnues. Je pousse un soupir et je m'enfonce un peu plus dans le bain. Je n'ai pas envie de gérer le dossier familial ce soir. J'ai le goût de profiter de mon bain, de me concentrer sur les éléments positifs de la journée et de visualiser l'atteinte de tous mes objectifs futurs.

Le lendemain, jeudi, je me lève de bonne humeur, et à l'heure. Je prends rapidement un café dans la cuisine lorsque Marc déboule en panique.

— Albert est malade, m'apprend-il.

— Ah ! Qu'est-ce qu'il a ?

— Mal au ventre et au cœur. Il pensait vomir quand il s'est levé. Il fait aussi un peu de fièvre. Enfin, je pense. À combien on fait de la fièvre ?

— En haut de 38. Attends, tu as pris sa température et tout ?

Je suis impressionnée. Je ne soupçonnais même pas qu'il savait où se trouvait le thermomètre dans la maison.

— Céleste m'a aidé. Elle non plus ne se sent pas très bien. Elle a pris aussi sa température. Elle avait mal au ventre hier, me rappelle-t-il.

— S'ils ne se sentent pas bien, garde-les à la maison au moins ce matin. Tu les enverras à l'école cet après-midi, s'ils vont mieux. Laisse-les se reposer un peu. N'oublie pas d'appeler le « monsieur » à l'école pour l'avertir, le taquiné-je.

Il ne rit pas de ma blague. Il me fixe plutôt un moment, comme si ce que je lui donnais comme information était de la science avancée.

— Ça va, chéri ?

— Oui, mais je ne me sens pas super non plus. Je devrais peut-être prendre ma température.

Je soupçonne deux choses : il se sent coupable de s'être montré si grossier auprès de ma mère ou il est légèrement hypocondriaque, comme n'importe qui quand on parle de gastro ou de vomi.

— Tu es bien correct, dis-je. Saute dans la douche, ça va te faire du bien. Je ne viendrai pas brimer ton intimité, promis.

Il me fait de gros yeux.

— Tu serais peut-être mieux de rester ici aujourd'hui pour me filer un coup de main. Si on est tous malades…

— Non. Pas question ! Tu t'en tireras très bien sans moi. Vous n'avez qu'à vous reposer. Même si les enfants regardent un peu la télé, ce n'est pas dramatique.

Lui n'a jamais pris une journée de congé lorsque les enfants étaient malades. Je ne vois pas pourquoi moi je le ferais. Je l'encourage à aller prendre une douche et je m'occupe du déjeuner. Albert et Céleste viennent dans la cuisine, la mine basse.

— Papa va vous garder à la maison ce matin, déclaré-je. Vous allez vous reposer. Si vous vous sentez mieux, vous pourrez aller à l'école cet après-midi.

Je dépose une assiette devant mon fils et il se met à manger à vive allure lorsqu'il découvre que ses fruits ont été coupés en cubes comme il les aime. Si Marc avait été à ma place, il lui aurait probablement servi le cantaloup au complet dans son assiette. Je prépare trois autres bols pareils, puis je laisse les enfants manger. Je charge Céleste des deux plus petites et je file m'habiller dans la chambre. Je passe près du lit qui n'a pas encore été fait sans y jeter un regard et je choisis l'une des robes d'Annabelle. Elle me va comme un gant. La couleur bleue met mes yeux en valeur. Je prends ma brosse à cheveux et je tente de me faire une coiffure décente, pestant contre ma repousse de cheveux gris qui est de plus en plus apparente. Assurément, mettre des mèches blondes là-dedans fera du bien. Je me maquille, j'applique mon rouge à lèvres, j'enfile une paire d'escarpins, un autre prêt d'Annabelle, et je retourne à la cuisine. Je constate le regard de surprise de ma belle-fille lorsque

j'apparais dans le cadre de porte.

— Wow, Véro, tu es belle !

Puis, elle serre aussitôt les lèvres. La remarque lui a échappé. Elle se fait toujours un point d'honneur de ne pas être trop gentille avec moi.

— Merci, ma grande, dis-je. Bon, maman y va. C'est jeudi aujourd'hui, donc, je vais revenir tard, comme papa le fait chaque jeudi.

Je n'ai absolument rien de prévu en fin de journée, mais j'aime me laisser cette liberté de ne pas rentrer pour le souper. Je m'éclipse avant qu'on me demande de nouveau de prendre congé, mais pendant que je recule vers la rue, je me sens mal d'avoir agi de la sorte. Quelle mère abandonne ses enfants malades à la maison ? J'appuie sur la pédale de frein et j'arrête le véhicule alors qu'il est à moitié sorti de l'entrée. Il n'est pas trop tard pour faire marche arrière et venir filer un coup de main à Marc… Un bruit de klaxon me sort toutefois de ma réflexion. Ma voiture occupe une partie de la rue et un chauffeur impatient veut passer. Je lui fais un signe d'excuse de la main et je pars en direction du boulot. Merci à ce conducteur : grâce à lui, j'ai respecté ma décision. Et je me dis que si mon conjoint est si mal pris, il m'appellera, ou appellera ma mère. Ça lui donnera une bonne occasion de s'excuser. Je regarde ma montre pour voir si j'ai le temps de m'acheter un café, mais j'abandonne totalement l'idée lorsque je passe près du service à l'auto du resto et que je vois la file d'attente. Comme je suis stationnée à un feu, j'observe les véhicules qui sont à l'arrêt : deux de marque Audi, une BMW, une vieille Civic toute rouillée et une Toyota assez neutre. Un coup de klaxon derrière moi me sort de ma contemplation. Deuxième fois ce matin. Je redémarre et je poursuis ma réflexion concernant les voitures en général. Hier, je suis montée avec Danielle dans son auto dernier cri. Marc en possède une aussi, qui a bien plus de gueule que notre minifourgonnette. Je réalise que je ne peux décemment faire preuve de crédibilité auprès des clients si je conduis une *van* pleine de déchets et de traces de doigts sur les fenêtres arrière. Je n'ai pas le choix : je vais devoir emprunter la voiture de mon conjoint. Je me laisse la fin de semaine pour y réfléchir et aussi pour convaincre Marc de me laisser prendre son véhicule. Il le chérit comme la prunelle de ses yeux ! Je pourrais peut-être aussi emprunter celui de ma mère ? Sans être à la dernière mode, il est toujours mieux que le mien. J'avais oublié à quel point l'apparence compte dans ce milieu. Au moins, côté vêtements, je suis déjà une coche au-dessus par rapport au début de la semaine. C'est donc avec une certaine confiance que j'entre au travail et que je salue tout le monde en ce beau jeudi matin. On me renvoie la pareille, de manière très sympathique, et j'ai l'impression de faire déjà partie de

l'équipe. Tous les employés sont arrivés et je suis surprise qu'il n'y ait pas de réunion matinale aujourd'hui. J'avais cru comprendre que c'était un truc quotidien. Gilles entre bon dernier et il me fait signe de le suivre à son bureau. Je me sens aussitôt nerveuse, moi qui étais d'humeur si joyeuse quelques minutes plus tôt. J'espère juste qu'il ne veut pas me parler de cette histoire entre Marc et ma mère. Je ne voudrais pas qu'on étale notre vie privée devant les oreilles indiscrètes de tout le monde.

« Comment ça va ? » est sa première question.

— Eh bien, les enfants sont malades ce matin, mais Marc…

— Je ne parle pas de la maison. Je parle du travail. Tu vois une évolution ?

Je ne réponds rien. En fait, des sentiments mitigés m'habitent. Autant j'étais fière de dire que je fais partie de l'équipe, autant je réalise que je n'ai rien accompli de bien concret cette semaine qui rapporte directement de l'argent à l'agence. C'est même un peu gênant. Puis, je me fais la remarque que comme toute personne qui débute dans un métier, le démarrage peut être un peu lent. Seulement, je ne débute pas. Je reprends les affaires de Marc qui sont en cours.

— Reprends-toi, Véronique ! Tu as l'air d'un chevreuil apeuré devant les phares d'une voiture.

C'est bien gentil comme remarque… Je parie que Danielle ou Michèle n'ont jamais droit à ce genre de comparatif, elles.

— J'ai plusieurs projets en cours, dis-je enfin. J'ai rendez-vous avec Éric, le fils d'Eddy, la semaine prochaine, pour quelques visites.

— Je compte sur toi. Tout le monde doit rapporter dans l'équipe.

Je n'aime pas la pression qu'il est en train de mettre sur mes épaules. À l'entendre, je suis un boulet qu'il transporte depuis des lustres. Il n'a pas l'air d'une super humeur ce matin. À coup sûr, ça a un lien avec ma mère. Mais je ne souhaite pas aborder le sujet ici. Je lui signifie que je comprends, je lui promets que je ferai de mon mieux. Je me reprends en changeant le « de mon mieux » par « je serai excellente » et je retourne à ma place, comme une élève qui viendrait de se faire gronder par son enseignant. Danielle m'envoie un beau sourire d'encouragement, puis se lève à son tour pour aller discuter avec Gilles, qui est redescendu lui aussi. Je les observe quelques secondes. La réception n'est assurément pas la même. Il est tout sourire et il se

penche constamment vers elle. On pourrait croire que c'est pour l'écouter attentivement, mais un œil averti comme le mien sait très bien que c'est pour mieux voir dans son décolleté. J'aimerais pouvoir entendre ce qu'ils se racontent, mais je me trouve un peu trop loin derrière.

— Est-ce que tout va bien, Véronique ? Tu n'arrêtes pas de hocher la tête de gauche à droite, m'informe Gisèle.

— Oh oui ! Excuse-moi, je réfléchissais.

Danielle retourne à sa place et me fait un clin d'œil complice. Nina se lève et annonce à la ronde :

— Je pars pour effectuer quelques visites sur la rue de l'Église. Les portes ouvertes de samedi ont créé un engouement pour cette maison. Je parie que je l'aurai vendue d'ici la fin de la semaine prochaine !

— Si c'est le cas, on fera une petite fête pour souligner ton succès, promet Gilles. Oh, les filles, ne comptez pas sur moi pour le dîner aujourd'hui. J'ai un rendez-vous médical. Malheureusement, je me fais vieux, et mon médecin veut me voir plus souvent.

Il s'ensuit un « Honnn ! » collectif, suivi d'un « Tu n'es pas vieux ! » Cher papa, il a trouvé le filon lui permettant de rester jeune. Dommage que son médecin ne soit pas du même avis.

— On pourrait tous se voir ce soir, suggère Michèle. Je termine une visite à dix-sept heures et je planifiais faire un crochet par notre bar habituel. J'y ai invité quelques clients, justement.

— C'est une bonne idée, répond mon père. Je vais aussi inviter quelques clients. Je compte sur vous, les filles. Il est important d'entretenir nos relations si l'on veut continuer à se démarquer.

Tout le monde approuve. Il n'y a que moi qui suis surprise que toutes adaptent si vite leur horaire en conséquence de la soirée prévue. Personne n'a de responsabilité familiale ici ? Puis, je me rappelle qu'on est jeudi.

— Yé ! Je serai là aussi ! m'exclamé-je.

J'ai parlé bien trop fort et je suis carrément décalée. On était déjà passé à un autre sujet. Heureusement, la sonnerie de mon téléphone me sort de mon embarras.

— Bonjour ! Ici Véronique Bérubé !

J'attends, mais personne ne parle au bout du fil.

— Allô ! Il y a quelqu'un ?

On raccroche. C'est bizarre, mais pas exceptionnel. Pendant ce court laps de temps, Nina et Nancy ont déserté leur place et Michèle est debout. Elle semble prête à partir elle aussi. Je la regarde sortir, un peu envieuse. J'aimerais également m'éclipser de la sorte pour aller faire visiter des maisons. Malheureusement pour moi, Marc n'avait pas grand-chose à son horaire de prévu pour le mois de juin. À croire qu'il l'a fait exprès, sachant que je serais ici à sa place.

— Véronique !

— Oui, pa… oui Gilles ?

— Danielle s'en va rencontrer un client potentiel. J'aimerais que tu l'accompagnes.

— Ah ! Pour quelle raison ?

— Il y a longtemps que tu as recruté des clients. Tu pourrais en apprendre pas mal de ses techniques de recrutement.

Je pourrais être insultée qu'il insinue que je manque de pratique, mais je ne le suis pas. En fait, il a raison. S'il y en a une avec qui ça ne me dérange pas de collaborer, c'est bien Danielle.

— Très bien, si elle est d'accord.

— La proposition vient d'elle.

Ma collègue se tourne vers moi et me fait un large sourire. Il est évident que cette idée l'enthousiasme. Je me sens privilégiée qu'elle accepte de travailler avec moi et de partager son savoir. En plus, je dois l'admettre, je la trouve super belle. Je suis même un peu en admiration devant elle. Je me sens comme une enfant qui trouve si jolie une adulte et qui souhaite lui ressembler quand elle sera grande !

La porte avant s'ouvre et une belle femme, cheveux bruns légèrement bouclés, talons aiguilles, jupe courte et large sourire aux lèvres, fait son entrée, un cabaret de cafés Starbucks en main.

— Coucou, la compagnie ! s'exclame-t-elle.

Aussitôt, Danielle se lève et lui fait la bise. La même chose pour Gilles. S'ensuivent quelques exclamations un peu embrouillées dont je saisis à peine le sens.

— J'ai apporté des cafés pour tout le monde. En fait, un thé pour toi, Danielle, et un décaféiné pour toi, Gilles.

Et elle se tourne vers moi.

— Tiens, bonjour, je m'appelle Jenna, enchantée. Je ne savais pas qu'il y avait quelqu'un de nouveau dans l'équipe, dit-elle en me tendant la main.

— Moi, c'est Véronique.

Je lui serre la pince et elle regarde son plateau.

— J'ai un café noir et un latté à la vanille. Quelque chose te plaît là-dedans ?

— Eh bien, si tu l'offres, je prendrais le latté.

Elle me tend le gobelet. Il reste donc le café noir et le petit dernier qu'elle ne m'a pas proposé.

— Celui-là est pour qui ? demandé-je en le pointant.

— Pour mon préféré, précise-t-elle avec un clin d'œil. Celui que j'adore gâter et qui me le rend si bien, mon beau Marc.

J'avale ma gorgée de travers. Elle a bien dit « mon beau Marc » ? En fait, ce n'est pas ce qui me gêne le plus dans sa remarque. C'est l'expression « que j'adore gâter ». Chaque fois que nous avons un moment d'intimité, Marc me demande si j'ai envie de le gâter un peu. Pour moi, l'image qui accompagne cette réplique est beaucoup trop évidente. Danielle semble percevoir mon malaise.

— Jenna est courtière hypothécaire. Nous la recommandons souvent à nos acheteurs et elle s'occupe des hypothèques. Marc fait systématiquement appel à ses services, voilà pourquoi il est son préféré, ajoute-t-elle.

Ça explique un peu les choses, mais quand même.

— Où est Marc, justement ? s'informe Jenna.

— À la maison, avec nos enfants, dis-je d'un ton un peu sec.

— Oh ! Donc, tu es sa femme. Il m'a beaucoup parlé de toi !

Entre deux gâteries ? !

— Véronique remplace Marc pendant quelques semaines, explique

Gilles, qui déguste son café. Ils font, en quelque sorte, un échange de vie. Elle joue le rôle de l'homme et lui, de la femme.

Énoncé ainsi, ce n'est pas très glorieux. Surtout à l'époque actuelle, où aucun rôle ne devrait être défini par le genre d'une personne. On me jette des coups d'œil curieux. Apparemment, personne ici n'était au courant des modalités de cet échange. Marc n'a pas crié sur tous les toits qu'il devenait père à la maison à temps plein.

— J'ai toujours admiré les papas qui restent avec leurs enfants, déclare Jenna. Je trouve qu'il faut beaucoup de courage.

Et les mamans ? Elles ne sont pas courageuses, elles ? Non, encore une fois, l'homme qui s'occupe des petits est considéré comme un héros, mais pas la mère. On pense qu'on vit dans une société évoluée, mais finalement, elle ne l'est pas tant que ça…

— N'importe qui passant sa journée auprès d'enfants est courageux ! rigole Danielle.

— Eh bien, j'enverrai un texto à Marc pour lui dire qu'il a toute mon admiration ! s'exclame Jenna.

Je ne peux que lui offrir un drôle de rictus.

— Bon, Véronique et moi, nous nous apprêtions à partir, déclare ma collègue. On se revoit bien vite, Jenna.

— Bien sûr, je repasserai. Et n'oubliez pas de m'envoyer vos clients. Je les traite toujours très bien !

Elle me tend sa carte et je me promets de l'oublier au fond de ma sacoche. Je lui offre un sourire un peu faux, encore, et, après de longues salutations – comme si elle était si importante que ça ! –, elle sort enfin du bureau. Je me rassois à ma place quelques secondes et je regarde mon café en éprouvant un mélange d'amour-haine. Il est délicieux et j'ai envie de le boire, mais je n'aime pas trop cette Jenna. Déjà que je devais digérer les Michèle, Danielle, Gisèle, Nina et Nancy, on dirait que la Jenna est celle de trop qui gravite autour de Marc. Elle a abandonné le café qui lui était réservé sur mon bureau. Je regarde l'étiquette sur le côté. Elle lui a choisi un macchiato au caramel avec du lait d'avoine et de la cannelle. En plus, elle lui a ajouté deux pompes de caramel supplémentaires. Cela démontre qu'elle connaît très bien mon conjoint et ses goûts particuliers. Ce qui me blesse le plus est probablement qu'il ne veut jamais qu'on arrête au Starbucks ensemble parce qu'il dit que les cafés sont trop chers. Monsieur se fait gâter

solidement au bureau pendant que moi, je sèche.

— Tu es prête ? me demande Danielle.

— Oui.

Je me lève, je prends le café de Marc et je vais le jeter directement dans les toilettes. Je garde le mien. Je ne veux pas en gaspiller deux, quand même, et j'ai un grand besoin de caféine. Je saisis mon sac et je tente un sourire qui apparaît un peu faux.

— Est-ce que ça te dérange qu'on prenne ta voiture ? demande Danielle. J'ai quelques messages à envoyer en chemin, et je ne peux pas le faire en conduisant.

Je pense à ma minifourgonnette sens dessus dessous. C'est à peine si on peut voir par les fenêtres arrière parce qu'elles sont pleines de traces de doigts ! Si ça me dérange qu'elle monte avec moi ? Beaucoup ! Mais elle est si gentille que je me vois mal dire non.

— Ne fais pas attention au désordre. Avec les enfants, c'est difficile de garder un véhicule propre.

— Aucun problème. Tu aurais dû voir ma voiture avant : une vraie poubelle. Je vivais littéralement dedans et il y avait des déchets partout. J'ai vu pire.

C'est bien qu'elle compare déjà ma voiture à une poubelle. Quoiqu'on n'en soit peut-être pas si loin. Chaque fin de semaine, je rebats les oreilles à Marc pour qu'on y fasse le ménage. Bien entendu, toutes les autres tâches passent avant. Et que dire de sa propre voiture à lui ! Elle est toujours propre comme un sou neuf.

Nous marchons jusqu'au stationnement et je déverrouille les portes. Je remarque qu'un tas de paperasse est amoncelé sur le siège passager. Je balance tout derrière pêle-mêle et je frotte le banc afin d'y enlever les graines qui y traînent. Je ne voudrais pas que Danielle salisse sa jolie jupe, ni qu'elle ait des miettes collées au derrière. Ça ne ferait pas très professionnel. L'état de ma voiture ne semble pas l'importuner outre mesure. Elle s'installe et prend son cellulaire.

— J'ai aussi quelques appels à faire. Ça ne te dérange pas ?

— Non, tu peux juste m'indiquer où nous allons.

J'entre l'adresse dans le GPS et nous démarrons. Ma collègue n'est nullement gênée de parler sur le haut-parleur de son téléphone, même

en ma compagnie. Je peux suivre toutes ses discussions pendant les vingt minutes suivantes, et j'encode pas mal de petites astuces : sa manière de s'adresser aux clients et d'approuver tout ce qu'ils disent, le fait qu'elle répète deux fois les demandes pour confirmer que tout est bien compris par tout le monde, bref, plusieurs éléments qui démontrent son expérience. Mon père avait raison lorsqu'il disait que j'avais beaucoup à apprendre en l'accompagnant, même si elle a au moins dix ans de moins que moi. Pendant ce temps, l'autre sphère de mon cerveau digère l'expérience Jenna. Je sais que ma réaction était exagérée et je l'attribue à la pression qui repose sur mes épaules depuis mon arrivée au bureau. Tous ces changements créent un branle-bas de combat permanent dans mon esprit. Il y a tellement de choses que je désire acheter, accomplir ou encore prouver : c'est fou ! Je dois me concentrer sur un dossier à la fois, mais mon cerveau roule constamment à vive allure. Un élément me frappe de plein fouet du même coup : pendant tout ce temps où je travaille, je ne pense pas une minute à mes enfants. Suis-je devenue une mère ingrate en quelques jours seulement ? Non, en fait, je préfère voir plutôt le côté positif de la chose. Si je ne pense pas à eux, cela veut dire que je trouve qu'ils sont en sécurité avec leur père. Si je m'inquiétais chaque seconde, ce ne serait pas de tout repos. Je trouve que c'est une bonne nouvelle. J'ai délégué l'entièreté de mes responsabilités à Marc, et je lui fais assez confiance pour le laisser faire cavalier seul à la maison, sans m'interposer. À cette idée, je souris.

— Tiens, tu as retrouvé ta bonne humeur ?

— Comment ça ?

— Tu aurais dû voir ta tête quand Jenna a dit qu'elle adorait gâter Marc.

— C'était un étrange commentaire, tu dois l'admettre.

— Il n'y avait aucun sous-entendu douteux, si c'est ce que tu crois.

— Je sais bien. C'est juste que sur le coup, ça m'a surprise.

— Marc est un homme fidèle et très amoureux, je ne m'inquiéterais pas trop à ta place.

— Fidèle et très amoureux, mais qui n'a jamais montré une photo de sa femme ni de ses enfants à ses collègues de travail.

— On ne partage pas souvent notre intimité au boulot. On est là pour les affaires. On a beau être une gang de filles, on mémère sur un paquet

de choses, mais pas sur notre vie de couple. Probablement parce que nous sommes toutes célibataires.

Cette déclaration ne m'aide pas à me sentir mieux.

— On est toutes passionnées par l'immobilier, continue-t-elle, et c'est de ça qu'on discute en général. Gilles nous ramène bien vite à l'ordre si ça part en vrille et qu'on se met à parler d'épilation du bikini !

Je l'imagine mal lever les yeux et lancer : « Les filles, assez parlé d'épilation ! »

— Bon, on arrive ! Finalement, je n'ai même pas eu le temps d'envoyer ces fameux courriels. Ce sera au retour. Je te donne un peu d'infos sur le client. Il vient de se séparer et la maison est à lui. Il veut la vendre pour trouver quelque chose de plus petit et plus près du centre-ville.

— On n'est qu'à dix minutes du centre-ville en voiture. On peut difficilement faire plus proche, non ?

— Il voyage à vélo et il n'y a pas beaucoup de pistes cyclables autour.

Je pense à tous ces cyclistes qui « partagent la route » avec les automobilistes. Si notre client veut emprunter les pistes cyclables, je lui en suis reconnaissante.

— Enfin, il a déjà rencontré quelques agents et j'ai réussi à obtenir un rendez-vous avec lui, après de nombreuses tentatives de persuasion. Il n'a pas encore déterminé à qui il souhaitait confier la vente. Il m'apparaissait un peu rigide.

— Tu crois qu'on saura l'amadouer ?

— Oh oui ! Personne ne résisterait à deux belles femmes comme nous. En plus, on est des vraies professionnelles.

Son commentaire me fait plaisir et aide à faire passer la pilule Jenna.

— À combien est estimé le bien ? demandé-je.

— C'est ça le truc. On n'a pas encore établi le prix de vente. Je sais que les autres vendeurs lui ont déjà donné une idée, et je pense être pas mal juste quant à la fourchette de prix, mais il s'est montré assez évasif sur le sujet. Je voulais voir la maison pour lui offrir mon estimation et peut-être lui soutirer celle des autres agents. Si on joue bien nos cartes, on pourrait certainement obtenir cette vente. En plus, on sera gagnantes sur plusieurs plans, puisqu'il magasinera sa future propriété

avec nous. C'est doublement avantageux pour notre équipe.

— OK, à combien tu penses la vendre, entre toi et moi ?

Elle hésite et regarde la maison pendant un moment.

— Il y a bien des facteurs à considérer. Je pense démarrer à un million deux. Ça dépend de l'intérieur. Allons découvrir ce bijou.

— Qui pourrait être un faux diamant, blagué-je.

— Eh oui, malheureusement.

Je sors du véhicule et je laisse Danielle ouvrir la marche pour deux raisons : c'est son rendez-vous, et je veux réellement m'assurer qu'elle n'a pas de miettes collées sur les fesses. Tout va bien à ce propos. Elle replace sa jupe et ses cheveux avant de cogner à la porte et m'offre un sourire confiant.

— On va l'avoir ! dit-elle, en levant un pouce en l'air.

Un homme nous ouvre. Il n'est pas très grand, le cheveu absent sur le dessus de la tête, des lunettes démodées. Il doit lever les yeux pour croiser le regard de Danielle.

— Bonjour Justin. Moi, c'est Danielle, et voici ma collègue Véronique. Nous sommes du Groupe Prestige.

Elle lui tend une main ferme qu'il serre mollement, la bouche légèrement entrouverte. Je pense que c'est gagné d'avance pour nous. Ma collègue l'a déjà séduit grâce à sa beauté ! En fait, n'importe quel homme serait sous le charme si une femme comme elle se pointait à la porte. Il nous laisse entrer et j'enlève mes chaussures, soulagée de reposer un peu mes pieds, mais je réalise que j'ai enfilé des petits bas ce matin, ce qui n'est pas très *sexy*. Danielle ne s'est même pas encombrée d'enlever ses escarpins et vogue déjà sur le plancher de bois franc, comme si elle était chez elle. Je rembarque aussi vite dans mes souliers et je m'engage à mon tour dans l'entrée. Je réalise que je ne suis pas très à l'aise de marcher avec des talons aiguilles sur un plancher de bois, puisque je sais que ce n'est pas l'idéal pour ce matériau. J'essaie donc de mettre le moins de poids possible, et de ne pas égratigner le sol, ce qui me donne une démarche assez étrange. Je lâche prise à peine rendue dans la cuisine. Cet homme ne confiera jamais un mandat à une femme qui ne sait pas se déplacer convenablement dans la maison. Danielle a l'air d'une danseuse de ballet à côté de moi tellement je suis disgracieuse.

— Ah, j'adore la cuisine ! s'exclame cette dernière. Et la vue est extraordinaire ! Je pense que je vais faire une offre, rigole-t-elle.

Sa blague fonctionne, Justin rit de bon cœur. Il est officiellement sous le charme.

— C'est moi qui ai choisi les matériaux des armoires, explique-t-il, tout fier.

— Tu as beaucoup de goût. Véronique et moi travaillons souvent avec des designers, et je suis certaine qu'ils approuveraient ton choix.

Elle pousse l'audace jusqu'à mettre sa main sur son bras. Le mouvement est très bref, mais ne passe pas inaperçu.

— Parle-moi donc plus de ta maison, Justin, et des raisons pour lesquelles je devrais afficher ma pancarte devant.

Tactique intéressante. Elle lui parle comme si elle lui faisait une fleur de s'intéresser à sa propriété, et non l'inverse. J'écoute la réponse attentivement. Je suis fascinée par l'expertise de Danielle. Elle pourrait faire faire n'importe quoi à n'importe qui. Voilà le client qui se transforme en vendeur et qui tente même, de manière assez lamentable, de convaincre Danielle de se déplacer en soirée pour admirer la vue et prendre un verre sur la magnifique terrasse. Cette dernière hausse discrètement un sourcil à mon intention, l'air de dire « C'est clair que ça n'arrivera jamais ! », mais elle garde malgré tout un sourire irréprochable. Nous faisons ainsi le tour de la maison et elle s'exclame souvent, rendant le propriétaire fier, et pas à peu près. J'en suis même à me dire qu'il ne voudra peut-être plus vendre tant sa propriété a l'air de l'enthousiasmer. Je ne sers pas à grand-chose dans tout le processus, mais j'apprends. La vente réside avant tout dans le charme, et c'est assurément un aspect que je devrai développer. Oui, je suis charmante, mais je n'ai pas beaucoup travaillé ce point de ma personnalité depuis des années.

— Asseyons-nous au salon quelques minutes, suggère Danielle une fois le tour du propriétaire terminé.

Elle prend place dans le fauteuil, au grand désespoir de Justin, qui aurait franchement apprécié se coller un peu sur le divan. Je prends la causeuse et je souris, pour la forme.

— Combien pensais-tu obtenir pour la vente de cette maison ? demande-t-elle, en sortant son iPad.

J'ai hâte de voir ce qu'il va répondre.

— Les deux autres agents que j'ai rencontrés m'ont dit qu'ils pensaient l'afficher à un million cinq.

Bingo ! Elle a réussi à obtenir l'information qu'elle cherchait.

— Un million cinq, hein ? C'est un prix raisonnable. J'ai déjà analysé la valeur des propriétés dans le quartier et c'est pas mal dans les prix. En plus, je comprends que tu as fait plusieurs rénovations au fil du temps et la maison est au goût du jour. Du moins, à mon goût, minaude-t-elle.

Les yeux de Justin brillent littéralement.

— Je pourrais t'envoyer les papiers d'ici la fin de l'après-midi et nous pourrions venir prendre les photos la semaine prochaine. Qu'en dis-tu ?

— Euh, oui, c'est une excellente idée. Je vais attendre de tes nouvelles, Danielle.

— Merveilleux ! Je suis très satisfaite de faire affaire avec toi.

Elle insiste sur le mot « satisfaite ». Elle lui tend la main et il lui fait un baisemain. Je réprime une envie de rire et je me lève. Je lui tends la main à mon tour, mais je n'obtiens qu'une poigne molle. Justin nous accompagne jusqu'à la porte et ma collègue lui assure qu'il ne regrettera pas son choix, qu'il va même lui demander de payer un loyer parce qu'elle sera souvent chez lui dans les prochaines semaines. Sur cette bonne blague, nous quittons enfin la demeure et retournons dans ma voiture.

— Pff ! soupire-t-elle en s'installant sur le siège passager.

— Quel spectacle ! Tu mérites une ovation.

Elle sourit, mais de manière moins naturelle qu'à l'habitude.

— Il y a certainement des trucs qui peuvent t'être utiles dans la scène à laquelle tu viens d'assister, mais sache que j'utilise rarement la séduction pour gagner une affaire.

— Ah bon ! Tout laissait croire l'inverse.

— Ce n'est pas très éthique. Je veux que les gens m'engagent parce que je suis une bonne agente, pas pour ma capacité à rire aux blagues débiles. « Si tu achetais la maison, je ne voudrais pas déménager ! » dit-elle en singeant une réplique de Justin.

— Pourquoi tout ce numéro alors ?

— Pour deux choses : d'abord, Gilles voulait vraiment obtenir ce mandat.

— Une raison en particulier ?

— Il ne l'a pas dit. Il a simplement spécifié : « Il nous faut cette maison. Mets le paquet pour l'avoir. »

— Et la deuxième ?

— L'un des autres agents qui étaient en lice est Pete Simmons.

— Qui ?

— Tu ne sais pas qui est Pete Simmons ?

— Non ! Je devrais ?

Elle secoue la tête. C'est comme si elle venait d'apprendre que je ne connais pas Justin Bieber. Malheureusement, les stars de l'immobilier me sont encore inconnues.

— C'est juste le gars le plus fendant du monde. Il nous a volé beaucoup de ventes cette année. Marc le déteste. Comme tout le monde à l'agence.

— Vous devriez l'inviter à venir travailler avec vous, alors. Gardons nos ennemis proches.

— Impossible ! Je déteste Pete. Le voir chaque jour serait de la torture.

— Il ne peut pas être si pire !

— Il vendrait sa mère pour obtenir une vente de maison. Je blague à peine. Et il fait tellement d'argent depuis deux ans qu'il ne sait même plus comment le dépenser… selon ses dires. Il faut en prendre et en laisser.

J'imagine brièvement une vie dans laquelle je ne saurais comment dépenser mon argent. Ce serait juste magique. On en est encore loin.

— Comment va réagir Pete lorsqu'il apprendra que tu lui as volé son client ?

— Je n'ai rien volé, ça fait partie du métier. Il sera probablement fâché.

Ses yeux brillent. Ma parole, elle serait contente qu'il soit en colère !

— Il se fait un devoir de dire que ce quartier lui appartient. Quand il verra notre bannière apparaître, il va hurler, conclut-elle, bien contente.

— Il va sûrement l'apprendre avant. Il va bien relancer Justin pour lui faire signer un contrat de vente.

— Je n'en sais rien. Il est si narcissique qu'il présume toujours que les clients vont faire affaire avec lui. Bon, assez parlé de Pete. On va dîner quelque part ? Tout ce théâtre m'a donné faim.

— Tout était orchestré ?

— Non, pas tout. J'ai trouvé Justin bien sympathique. Le pauvre s'est fait plaquer par sa femme. Il a besoin d'un peu de soutien. Puis, la maison est très belle. Elle va se vendre aisément. Ha ! Dans les dents, Pete !

Pour quelqu'un qui ne voulait plus parler de lui… Je serais bien curieuse de voir à quoi ressemble ce fameux concurrent. Je présume que j'aurai un jour l'occasion de le rencontrer. J'accepte la proposition d'aller dîner, car je meurs de faim moi aussi. Cette fois, nous ne choisissons pas un établissement qui sert des repas hors de prix et étranges à la fois. Un plateau de sushis et le tour est joué. Nous mangeons à une petite table directement dans le resto et discutons de la maison que nous devons redécorer. J'aime beaucoup passer du temps avec Danielle. Elle est drôle, amicale et pas du tout centrée sur elle-même, comme je le pensais au premier coup d'œil. C'est une fille assez ordinaire, finalement. Elle me fait penser un peu à Annabelle.

7

Nous retournons au bureau en après-midi et nous travaillons sur les papiers concernant la vente de la maison de Justin. Je ne vois pas le temps passer et je lève les yeux, surprise, lorsqu'on annonce qu'il est l'heure de se rendre au cinq à sept. J'ai bien envie d'y participer, mais j'hésite du même coup. Les enfants étaient malades ce matin et j'ai abandonné le navire sans regarder derrière. Peut-être Marc aimerait-il que je vienne lui filer un coup de main ? D'un autre côté, s'est-il déjà empêché de « travailler » un jeudi soir juste parce que les enfants ne se sentaient pas bien ? Puis je les connais, ces petits. À coup sûr, ils voulaient seulement manquer un avant-midi d'école. Je parie qu'ils sont maintenant bien rétablis. Je peux certainement aller prendre un verre avec l'équipe et je retournerai ensuite à la maison. C'est un compromis plus qu'acceptable, et si je veux réellement m'inclure dans le groupe, je n'ai pas trop le choix.

Nous nous dirigeons tous vers un bar qui n'est pas très loin. Un brouhaha sympathique nous accueille et je remarque que plusieurs gens d'affaires sont déjà rassemblés autour du bar. Je suis contente d'avoir revêtu la jolie robe d'Annabelle ce matin et d'avoir retouché mon rouge à lèvres juste avant de passer la porte. Les hommes ont défait leur cravate et relevé leurs manches, signe que la journée de travail est officiellement terminée. Danielle et moi prenons place à une table haute, alors que Gilles va saluer un petit groupe de gens que je ne connais pas. Gisèle et Michèle sont parties au bar chercher une première tournée, payée par mon père. C'est la grande vie !

— C'est un bon moment pour pratiquer tes trucs de séduction, me lance ma collègue à brûle-pourpoint.

— Quoi ?

— Il faudrait que tu te donnes comme défi de convaincre n'importe quel homme dans la place de faire appel à tes services comment agente.

— Je pense que je manque de pratique encore.

— Justement, c'est un bel endroit pour t'exercer. Tout le monde est détendu, prêt à écouter une belle femme lui parler. Je te mets au défi d'essayer.

Les copines arrivent avec les verres et je goûte un martini à la pomme. C'est délicieux. Je finis mon verre bien trop vite et une deuxième tournée arrive sans que j'aie à lever le petit doigt.

Environ trente minutes plus tard, nous nous retrouvons seules à la petite table, Danielle et moi. Elle est concentrée sur son cellulaire depuis un petit moment, et je suis concentrée sur un homme qui me jette des coups d'œil inquisiteurs depuis le bar. C'est sans doute l'alcool qui me dégêne, mais je décide que je vais tenter de le convaincre de me confier la vente de sa maison. Mon verre est vide. Je vais donc aller me commander à boire, l'aborder, rire de ses blagues, poser ma main sur son bras et lui dire que s'il veut vendre ou acheter, je suis la meilleure à qui il peut confier son mandat. Simple comme tout ! Pourtant, je ressens le besoin de vérifier que je détiens les compétences nécessaires pour arriver à mes fins.

— Dis-moi, Danielle, quelle est ta meilleure astuce pour entretenir la discussion avec quelqu'un ?

Elle répond sans lever les yeux.

— En général, les gens ne s'intéressent qu'à eux-mêmes. Fais en sorte que la personne se mette à parler d'elle. Pose-lui des questions ouvertes et fais semblant que tout ce qu'elle dit est fascinant.

— OK !

— Excuse-moi, je dois appeler ce client. Je vais sortir du bar quelques minutes.

— Aucun problème !

Quand elle reviendra, je pourrai lui annoncer fièrement que j'ai mis sa tactique en place. Je préfère ne pas avoir trop de témoins. Les autres filles de l'agence ont déserté l'endroit et Gilles est occupé bien plus loin. Je ne suis pas dans son angle de mire. C'est le temps d'agir. Justement, l'homme vient de me jeter un autre coup d'œil, un peu plus long que nécessaire, cette fois. C'est le signal que j'attendais. Je descends de mon banc et je prends une pause pour ne pas trébucher. Je ne veux pas m'humilier non plus. Mon *prospect* se tourne franchement vers moi lorsqu'il me voit approcher. Je lui fais un sourire, mais je passe tout droit et je me penche contre le bar pour commander. Il s'accoude à son tour, et me regarde de la tête aux pieds, sans gêne. Je suis déjà fière de moi. J'ai attiré son attention officiellement. C'était trop facile ! Une fois mon verre commandé, je me tourne vers lui, prête à démarrer la conversation.

— Je viens ici chaque semaine et c'est la première fois que je te vois, lance-t-il.

— C'est la première fois que je viens.

— Tu travailles dans l'immobilier ?

— C'est si évident ?

— Il y a pas mal d'agents ici. Je m'appelle Pierre, dit-il en me tendant la main.

— Moi, c'est Véronique.

— Je t'ai vue assise avec Danielle.

— Tu connais Danielle ?

Je viens peut-être de comprendre pourquoi il me jetait des regards si insistants. C'était pour attirer son attention à elle, probablement. Sauf qu'elle lui faisait dos. Ce n'est pas la meilleure tactique…

— Bien sûr, tout le monde la connaît. Tu travailles aussi pour le Groupe Prestige ?

— Oui, les meilleurs agents de la ville ! énoncé-je avec un fort enthousiasme.

— C'est ce qu'on dit, répond-il en prenant une gorgée. Tu es agente depuis longtemps ?

Le plan était que lui cause et que moi je tente de le séduire. Pas qu'il s'intéresse à moi. Comme la conversation est bien engagée, je décide de m'ouvrir un peu.

— Je suis agente depuis presque dix ans, mais j'ai pris une pause récemment. Et voilà, je me relance. En plus, je n'ai pas perdu la main, j'ai déjà recruté des clients.

— Ah oui ? Dans quel coin ?

— Dans le secteur prestigieux de la rue Duluth. Il y a beaucoup de belles maisons là-bas.

Il dépose son verre sur le bar et devient soudain plus sérieux.

— Rue Duluth, tu as dit.

— Exactement, tu connais le secteur ?

— Un peu. Tu parles peut-être de la maison plain-pied blanche avec la superbe vue sur la rivière ?

— En plein ça ! Comment as-tu deviné ? Tu es plein de ressources, ajouté-je en touchant légèrement son bras.

Je sens qu'on m'accroche par l'autre bras et qu'on me tire. Confuse, je me tourne vers Danielle, qui offre un sourire très peu sincère à mon interlocuteur. Ce dernier apparaît amusé, mais pas surpris. Sans un mot, elle m'attire plus loin, à notre table. Mon martini se renverse un peu au passage, éclaboussant ma robe.

— Mais qu'est-ce que tu fais ! s'exclame-t-elle.

— Comment ça ? Je tente de séduire un homme, pour suivre tes conseils.

— N'importe qui, sauf lui !

— Pourtant, il est mignon, non ?

— Véronique, c'est Pete Simmons ! Notre ennemi numéro 1.

Mon regard va de Pete, qui lève son verre à mon intention, à Danielle, qui secoue la tête de dépit. Je suis toujours confuse.

— Je m'en vais cinq minutes et je te trouve à fraterniser avec l'ennemi. Tu ne lui as rien dit de particulier, j'espère.

Je déglutis. Lui, c'est Pete Simmons ?

— Il m'a dit qu'il s'appelait Pierre.

— Tu crois que ses parents l'auraient vraiment nommé Pete ? Il faut être ingrat pour faire ça. Réponds-moi. Lui as-tu parlé de la rue Duluth ?

Je pourrais mentir, mais mon visage me trahit. Merde, je viens de commettre une belle bourde ! Danielle pousse un long soupir et secoue la tête, découragée. De loin, je vois Pierre lever de nouveau son verre en l'air vers nous, comme s'il nous narguait.

— Bon, à coup sûr, il va tout faire pour récupérer le client, annonce-t-elle. Il va falloir qu'on soit plus rusées.

— Je suis désolée. Je ne pensais pas mal faire. Je ne pouvais pas savoir que c'était lui.

Elle me fait signe que ça va, mais je ne peux m'empêcher de me sentir

coupable. Si on perd ce mandat à cause de moi, ma carrière est fichue. Je suis bonne pour retourner derrière les fourneaux chez moi.

— Ne t'inquiète pas, ce n'est pas la première fois que Pete soutire de l'information aux agents moins expérimentés. On croirait qu'il a des gènes d'espion. Les papiers ont été envoyés à Justin cet après-midi. Avec un peu de chance, il les aura déjà signés et sera prisonnier de son contrat pour les trois prochains mois. Sinon, on retentera la grande séduction, quitte à ce que je me déplace en soirée pour prendre un verre sur la terrasse et admirer la superbe vue.

— On ne se rendra pas jusque-là, c'est promis. Je vais faire de mon mieux pour récupérer l'affaire si on la perd. Je pourrais même faire une visite surprise chez lui demain à la première heure, si tu veux.

— Non, ne nous montrons pas trop insistantes. N'oublie pas que c'est nous qui lui faisons une fleur en acceptant de vendre son bien.

— Tu as raison. Attendons de voir comment les choses évoluent.

Je me tourne vers Pete et je lui lance un regard furibond. Celui que j'offre aux jumelles quand je suis très fâchée. Pour toute réponse, il sourit. Ah, le salaud !

— Je vais y aller, moi, annoncé-je. Je suis fatiguée. On se revoit demain ?

— Oui, à demain !

Je quitte le bar sans un regard derrière. Les quelques minutes de marche jusqu'à ma voiture me font réaliser deux choses : premièrement, le milieu de l'immobilier est beaucoup plus compétitif que dans mes souvenirs. Deuxièmement, j'ai faim. J'espère que Marc m'a gardé une assiette.

Quand j'arrive à la maison, je découvre un véritable champ de bataille. Je ne me réjouis pas de voir la place à l'envers. Marc a failli à sa tâche aujourd'hui, et moi aussi. Nous sommes donc à égalité. Je circule à travers les pièces en ignorant les dégâts. J'ai faim et je veux manger : c'est ma priorité. J'ouvre le réfrigérateur à la recherche d'un en-cas quelconque, mais il est vide. Je me retourne lorsque j'entends des pas derrière moi.

— Salut ! Comment vont les enfants ?

— Mieux. Ils ont passé la journée devant la télévision. Ils seront en forme pour aller à l'école demain.

Je n'apprécie pas vraiment qu'ils aient fixé un écran aussi longtemps, mais je ne peux pas gérer à la place de Marc. Je passe par-dessus ce détail.

— Qu'est-ce que vous avez mangé pour souper ? demandé-je.

— J'ai commandé de la pizza. Je n'ai pas eu le temps de cuisiner et il faut faire l'épicerie.

Je remarque les boîtes encore sur le comptoir. J'en ouvre une et je prends une part que je mange froide. J'ai toujours aimé la pizza ainsi.

— Dure journée ? dis-je.

Il n'y a aucune malice dans ma question, c'est juste une constatation.

— Comment tu fais pour gérer tout le monde ?

Je souris.

— Comment tu fais pour gérer Pete Simmons ?

Il fronce les sourcils.

— Tu as rencontré Pete ?

— Brièvement. Juste assez longtemps pour qu'il réussisse à me soutirer l'adresse de notre nouveau client, à Danielle et moi.

— Dans le coin de Duluth ?

— Comment tu sais ?

— Je connais mon métier, quand même. Et Pete a la mainmise sur ce secteur. Il doit être en furie que vous ayez dégoté un contrat là-bas.

— Je ne l'ai pas vu en furie, comme tu dis, mais je suppose qu'il va tout mettre en œuvre pour récupérer l'affaire. J'aurais dû me fermer la trappe, aussi.

— Pour quelle raison lui as-tu parlé, à la base ?

Je décide de taire cette partie de l'histoire. Mon mari n'a pas besoin de savoir que je tentais de séduire notre ennemi numéro 1 juste pour pratiquer mes habiletés à conquérir les clients. Chacun peut avoir son jardin secret.

— Un hasard. Il m'a abordée pendant que je commandais un verre au bar. Oh, et j'ai rencontré une de tes admiratrices aujourd'hui !

Il fronce les sourcils, encore.

— Qui donc ?

— Jenna. Avec ses cafés hors de prix et son beau sourire.

— Ouais, elle aime gâter son monde.

Je tique au mot « gâter ». Apparemment, Marc n'y voit rien de particulier.

— Encore une fois, au risque de me répéter, comment as-tu pu me cacher tout ce temps que tu côtoyais d'aussi belles femmes ? Pour vrai, c'est très dur sur mon orgueil. Tout ce temps, tu étais en compagnie de beautés et tu revenais à la maison, où je t'accueillais en guenilles.

— Tu exagères, dit-il en approchant et en me prenant dans ses bras comme la veille. Tu sais que je te trouve belle peu importe ce que tu as sur le dos. Les autres ne représentent rien pour moi.

Il me serre fort un long moment, et je me laisse aller à un instant de vulnérabilité.

— Ce n'est pas facile de travailler en immobilier, confié-je.

Je l'entends murmurer dans mes cheveux.

— Ne te sens pas mal si tu as envie de reprendre ta place à la maison, auprès des enfants. Je comprends tout à fait.

Je me décolle d'un mouvement brusque.

— Quoi ?

— Quoi, quoi ?

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— De ne pas te sentir mal si tu veux revenir à la maison. Je te respecte peu importe ta décision.

Je croise les bras sur ma poitrine.

— Tu lances la balle dans mon camp alors qu'en réalité, c'est toi qui en as déjà marre d'être papa à temps plein. Tu auras à peine survécu trois jours.

— Mais non, pas du tout. J'adore ça.

Je lève un sourcil en l'air. Je n'y crois pas une seule minute.

— Tu viens de me demander comment je faisais pour endurer les enfants !

— Je voulais faire preuve de sollicitude. S'occuper d'eux, c'est à la portée de tout parent, conclut-il.

— Exactement comme travailler ! Je suis contente qu'on soit sur la même longueur d'onde. Oh, et en passant, je vais prendre ta voiture à compter de demain.

— Pourquoi ?

— Tu n'as pas lu tes courriels ? Il y a grève du transport scolaire dès ce soir. Tu vas devoir aller reconduire les enfants à l'école. Ta voiture sport n'est pas tellement pratique pour transporter les quatre. Je te laisse la minifourgonnette. Ce sera plus pratique pour rapporter l'épicerie, chéri.

— Tu ne sais même pas la conduire.

Il a raison. La manœuvre me rend même très nerveuse, mais je n'ai pas trop le choix.

— Tu sais ce qu'on dit : conduire manuel, c'est comme vendre une maison, ça ne s'oublie jamais.

— On dit ça pour le vélo, grommelle-t-il.

Je hausse les épaules, comme si je m'en fichais.

— Bon, je vais aller voir un peu les enfants, annoncé-je.

— Tu ne t'es pas inquiétée beaucoup pour eux aujourd'hui.

— Ça fait quatre ans et demi que je m'inquiète. Je peux bien te céder la tâche pendant une journée.

Je passe au salon, fâchée, mais je me plaque un sourire sur le visage lorsque je vois mes petits.

— Hé ! Comment ça va ? m'exclamé-je.

Albert et Céleste échangent un drôle de regard. Marc apparaît au salon et les enfants fixent la télé de nouveau, comme s'ils avaient quelque chose à se reprocher.

— Si ça te va, j'irais faire un petit jogging dans le quartier, dit-il.

— Aucun problème, je m'occupe de les coucher.

Il hoche la tête et file se changer dans la chambre. Je prends les jumelles sur mes genoux et je les câline quelques minutes. Une fois Marc parti, Céleste et Albert se font un signe de la tête et se lèvent d'un même bond.

— Est-ce qu'on peut te parler en privé ? me demande ma belle-fille.

— Euh, bien sûr.

Je redépose les cocottes sur le divan et je leur promets de revenir bien vite. J'invite les plus grands à me suivre dans ma chambre et je m'installe sur le lit, qui n'a pas été fait. Albert ferme la porte, et lui et sa sœur échangent un autre regard, question de se donner un peu de courage, je présume. Finalement, c'est Céleste qui brise la glace.

— Véro, il faut que tu reviennes à la maison.

— Papa est horrible ! complète mon fils.

— Comment ça, horrible ?

— Il ne nous laisse absolument rien faire, jamais ! explique sa fille.

— Ou on doit tout faire seuls, relance Albert.

— C'est un peu contradictoire, ce que vous dites.

— On n'a aucune liberté. Dès qu'on met le pied dans la maison, c'est « range ceci », « fais tes devoirs », « ne laisse pas traîner ton sac ».

Je repense à la zone de guerre que j'ai traversée pour me rendre jusqu'à ma chambre. Je ne trouve pas que la méthode s'est avérée très efficace aujourd'hui.

— Ou, continue mon fiston, il ne nous aide pour rien. Je n'étais pas capable de couper ma pomme et il m'a dit que je devais perséver.

— Tu veux dire persévérer ?

Il hoche la tête. Il est trop mignon.

— Ne me dis pas qu'il t'a laissé jouer avec le couteau ?

— Non, j'avais le coupe-pomme, mais c'était trop difficile pour moi quand même.

— J'ai été obligée de faire mes devoirs au retour de l'école chaque jour cette semaine. Aujourd'hui, il m'a obligée à faire mes leçons, même si je ne suis pas allée en classe ! Ce n'est pas comme ça que ça marche, rechigne Céleste.

— Et il n'est jamais venu me chercher à l'arrêt d'autobus, ajoute Albert d'une petite voix.

Cette dernière remarque me prend directement en cœur. Bien entendu, je trouve qu'ils exagèrent. Marc ne leur fait subir cette « torture » que depuis trois jours, mais je comprends que le changement de rôle parental peut aussi les affecter.

— Je ne pense pas que papa fait tout cela pour mal faire. Il pense sans doute que c'est la meilleure façon de vous élever.

— Ta manière est meilleure, tranche Céleste. On veut que tu reviennes.

Autant son commentaire me fait plaisir, puisqu'elle est très avare de compliments, autant je ne compte pas me plier à leur demande, même si cela me peine de les voir malheureux. Tout cela est temporaire ; ils s'habitueront au nouveau régime de la maison, et l'école est bientôt terminée. Les devoirs et l'autobus aussi.

— Vous savez, dis-je, ce n'est facile pour personne quand il y a du changement, mais on dit qu'il faut vingt-et-un jours pour se forger de nouvelles habitudes. Trois petites semaines, ce n'est pas la mer à boire. Il faut laisser une chance à papa et, surtout, coopérer. Quand on y pense, il ne fait que répéter tout ce que je vous dis de faire depuis des années, mais il est peut-être un peu plus sévère dans sa manière de le dire.

— Sévère ! s'exclame Albert. Dès qu'on n'écoute pas du premier coup, il nous fait faire dix *push-ups*. Ce n'est pas correct.

Je retiens un sourire. Quelle torture !

— OK, voici ce que je vous promets. En fin de semaine, quand nous serons tous un peu plus détendus, nous tiendrons un conseil familial et nous déterminerons ensemble ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas. Nous pourrons ainsi ouvrir notre cœur et faire savoir aux autres, dans le respect, quelles sont nos limites.

Ma belle-fille me regarde comme si je venais de balancer l'affaire la plus stupide qu'elle ait entendue de sa vie. On est loin de l'adoration ressentie lorsqu'elle me lançait des fleurs tantôt.

— Laisse faire, dit-elle. Je savais qu'elle ne nous écouterait pas, ajoute-t-elle à l'intention d'Albert.

— Attends, Céleste !

Mais elle a déjà quitté la chambre. Mon fils secoue la tête de découragement et sort à son tour. Je reste installée sur mon lit, dépitée. Peut-être que mon discours sur l'ouverture du cœur, le respect et les limites était de trop. J'admets que je suis embêtée. Tout le monde autour désire que je reprenne mon rôle à la maison. Je me sens tiraillée. Bien entendu, je souhaite le meilleur pour ma famille, mais j'ai tout de même un point à prouver, et j'aime bien ce nouveau défi. J'ai déjà tissé des liens intéressants avec Danielle, et je ne vais certainement pas lâcher quand j'ai des projets potentiels en cours. Résolue, je me lève et je me dirige vers ma garde-robe pour déterminer ce que je vais porter le lendemain.

8

Le vendredi matin, une fois prête pour le travail, je découvre tout le monde autour de la table de la cuisine. Je suis la seule apparemment de bonne humeur. Je m'attends presque à ce qu'on me demande de m'asseoir pour un conseil de famille, mais on décide plutôt de m'ignorer. Je vis bien avec cet état de choses. Question de montrer que j'ai encore un intérêt pour les affaires familiales, je fais quelques rappels sympathiques.

— N'oubliez pas que l'autobus ne passera pas. Albert doit arriver dans la cour d'école au plus tôt à 8 h 25, et Céleste à 8 h 35. Ils terminent respectivement à 15 h 25 et 15 h 35. Tu devrais arriver un peu plus tôt pour trouver du stationnement autour, surtout pour Albert. Céleste peut marcher un peu, vu qu'elle est plus grande.

Elle me fait littéralement de gros yeux. Marcher n'est pas son activité favorite.

— Le frigo est vide. J'ai dressé une petite liste des essentiels qui manquent. Pour le reste, je te laisse décider ce qu'il y aura pour les soupers cette semaine.

J'éprouve presque du plaisir à le dire. Pour une fois que je n'ai pas à me casser la tête à ce propos.

— Les enfants, qu'est-ce que vous voulez manger cette semaine ? demande Marc.

— Du pâté chinois !

— Du Kraft Dinner !

Bonjour les légumes et les repas santé !

— Moi, j'aimerais bien un gros couscous avec plein de bons légumes, suggéré-je. Il me semble que des bons légumes, ce serait génial. N'est-ce pas, les enfants ?

Personne ne répond. Je n'attiserai pas la sympathie ce matin. Je me penche pour embrasser Marc et je lui chuchote : « N'oublie pas les légumes. »

— J'avais compris, répond-il. Bonne journée.

Même si on me boude, je donne un bisou à tout le monde. Il n'y a que Juliette qui a l'air contente de me voir. Livia a déjà la larme à l'œil. J'enfile mes escarpins, je tire un peu sur ma robe, ce qui fait descendre le décolleté, et je jette un dernier coup d'œil à mon reflet dans le miroir. Assurément, je ne passerai pas inaperçue ce matin. La robe prêtée par Annabelle met beaucoup ma poitrine en valeur. J'ai même mis un soutien-gorge pigeonnant qui me fait presque oublier que j'ai allaité mes enfants. Je viens de perdre dix ans ce matin ! J'enfile tout de même un veston, question de rester professionnelle. Je prends les clés de la voiture de Marc, je crie au revoir et je sors, contente de me rendre au boulot. Je monte dans le véhicule et je démarre. J'essaie de ne pas être trop nerveuse. Quand je laisse le stress me gagner, je fais des embardées et le moteur cale. Je déteste quand ça arrive, c'est drôlement gênant. Je me demande encore pourquoi Marc a insisté pour choisir une voiture manuelle. Peut-être pour éviter que je l'emprunte, justement ? Je sors de l'allée sans trop de problème. Quand je me retrouve dans la rue, je fais rugir le moteur parce que je prends trop de temps à lâcher la pédale d'embrayage. Je vois aussitôt mon mari apparaître dans la fenêtre du salon. Il n'apprécie pas que je martyrise sa précieuse voiture ! Je lui fais un petit salut de la main et je pars.

Le trajet se passe relativement bien. Quand j'arrive près de l'agence, j'ai de la difficulté à me stationner en parallèle. Des voitures attendent impatiemment derrière moi. Je finis par me garer correctement, quoiqu'un peu loin du trottoir. Je suis carrément en sueur. Je sors du véhicule et j'enlève mon veston, que je place sur mon bras. Je saisis mon sac à main, mon sac de travail et ma tasse à café, et mon cellulaire sonne. Je réussis à répondre après quelques contorsions dignes du Cirque du Soleil.

— Allô ?

— C'est moi, je cherche les clés de la *minivan*.

— Elles sont sur le support à clés dans l'entrée.

Je me mets en marche vers le bureau.

— Ah bien oui ! Je les vois. Je les ai cherchées partout.

— Partout sauf sur le support où elles vont.

— Excuse-moi du dérangement. Bonne journée.

— Bonne journée.

Je suis surprise qu'il ait appelé pour ce détail. Il se fait un point d'honneur de ne rien demander depuis le premier jour afin de montrer qu'il est apte à s'occuper des enfants. En fait, il s'agissait sûrement d'une urgence. Il ne peut pas se permettre de déposer Albert et Céleste en retard à l'école. Il me reste quelques mètres à franchir jusqu'à la porte lorsque je m'arrête net. Pete Simmons est nonchalamment installé sur un banc juste en biais de l'agence. On ne peut donc pas le voir de l'intérieur, mais impossible de le manquer dehors. Il a les yeux fixés sur son cellulaire. Je l'observe un bref moment. Il est assurément très bel homme. Il porte un habit gris dont la coupe est parfaitement ajustée à son corps long et musclé ainsi qu'une chemise saumon qui met en valeur son teint un brin hâlé. Ses cheveux sont courts et coiffés avec du gel, sur le côté. Il porte une barbe de quelques jours, bien taillée. Au poignet, il a une montre TAG Heuer qui vaut environ deux mille dollars. Je le sais parce que Marc voulait s'en acheter une semblable et que j'ai émis mon droit de veto. Bref, Pete est un homme très séduisant, ce qui me trouble plus que nécessaire. Une chose est sûre : je n'ai pas envie de lui parler. Qu'est-ce qu'il peut bien fabriquer ici ce matin ? Je me pose la question une microseconde. Je connais assurément la réponse. Je suis tentée de faire un détour et de l'éviter, mais je suis convaincue qu'il m'a vue, même s'il fixe encore son appareil. Ce genre d'homme ne laisse rien au hasard. Il m'attendait. Je décide donc de continuer à marcher et de jouer à celle qui ne l'a pas aperçu. J'ai un mince espoir que ma tactique fonctionne. Je regarde donc partout sauf vers lui lorsque je passe devant.

— Tu m'as volé mon client, lance-t-il.

Je m'arrête.

— Pardon ?

— Tu m'as volé mon client. Ce n'est pas très courtois.

Il se lève et je dois lever les yeux pour croiser son regard, malgré mes talons hauts. Je suis aussitôt imprégnée de son parfum. Une fragrance subtile et agréable. Ses propos pourraient être intimidants, mais j'y note une pointe d'humour qui détend l'atmosphère.

— Ce n'est pas moi à proprement parler. C'est plutôt Danielle. Tu devrais t'adresser à elle.

— C'est toi qui es venue t'en vanter hier au bar.

— Moi ! Me vanter ? Pff ! Jamais je ne ferais ce genre d'absurdité.

Il hausse un sourcil, puis il s'approche un peu plus.

— Tu me dois un client. Et je vais tout faire pour le récupérer.

Il n'y a rien de menaçant. Juste une petite compétition. Je suis tétanisée de le sentir aussi proche. Mes joues rougissent et la chaleur revient en force. J'aimerais avoir plus confiance en moi. Je parie que Danielle aurait trouvé la riposte parfaite.

— C'est ce qu'on verra, soufflé-je enfin.

— Tu as raison. On verra. À très bientôt, Véronique Bérubé.

Il part en sifflotant. Je reste figée sur place quelques secondes. Il monte dans sa voiture sport et opère un demi-tour sur la rue. Il m'envoie un signe de la main lorsqu'il passe près de moi. Mon corps reprend vie et j'entre dans l'agence, où je tombe sur Danielle.

— Je rêve ou tu discutais avec Pete Simmons ?

— Tu ne rêves pas. Il n'est pas très content que nous lui ayons volé le client de la rue Duluth.

— Rappelle-toi. On n'a rien volé. C'est le client qui décide. Si tu savais combien de fois il m'a fait le coup, tu ne te sentirais même pas coupable. J'espère qu'il ne t'a pas intimidée.

— Non, en fait, c'est étrange, ses propos étaient plutôt amicaux, comme s'il tentait de me mettre au défi.

— Oh ! Tu es tombée dans l'œil du beau Pete Simmons, on dirait. Avec ce décolleté, n'importe quel homme serait charmé.

— Tu es ridicule ! dis-je, les joues en feu.

Je me précipite à ma place, aussi vite que mes talons me le permettent. Danielle m'observe avec un sourire taquin et je secoue la tête, pour lui signifier qu'elle peut passer à un autre dossier.

Notre réunion matinale a lieu comme toujours et nous annonçons en grande pompe, ma collègue et moi, que nous avons signé un contrat avec un nouveau client. La transaction s'est officialisée le matin même. Je sens une vague de fierté m'envahir lorsque toute l'équipe nous applaudit. Il n'y a rien de vendu encore, mais c'est tout de même un pas intéressant.

Je passe une partie de la journée à travailler en collaboration avec Danielle afin de trouver des propriétés qui pourraient plaire à ce client.

Nous discutons aussi du contrat de service Prestige et je passe un moment à fixer des rendez-vous pour Éric le lundi suivant. Notre premier arrêt aura lieu à dix heures, ce qui me laissera le temps de participer à la rencontre d'équipe et de me rendre ensuite sur les lieux sans être trop pressée. J'ai déjà hâte de visiter les maisons avec lui. Je me promets de bien étudier chacune des fiches pendant la fin de semaine afin d'être prête à toute question éventuelle. Je ne vois pas le temps passer et quand je lève les yeux, la journée est déjà terminée.

— On va prendre un verre ? suggère Nina.

— Oh oui, c'est bien mérité, répond Gisèle.

— Je vais passer mon tour pour aujourd'hui, dis-je. Je dois aller retrouver la marmaille à la maison.

— On se reprendra sans faute, me promet Michèle.

Je réalise qu'avec tout le travail qui m'a occupée cette semaine, je n'ai même pas eu une minute pour appeler ma mère et faire le point avec elle sur la situation avec Marc. Je m'approche discrètement de mon père.

— Crois-tu que maman est à la maison ? Je pourrais arrêter quelques minutes.

— Elle ne t'a pas mise au courant ? fait-il, surpris.

— Au courant de quoi ?

— Elle est partie pour deux semaines rejoindre sa sœur au Mexique.

— Quoi ?

— Elle a pris son avion jeudi matin très tôt.

Je me sens littéralement abandonnée et je suis sous le choc. Pourquoi n'a-t-elle rien dit ? D'habitude, elle me confie tout. Pourtant, je ne suis pas mieux, puisque je n'ai même pas pris le temps de lui faire un petit coucou cette semaine. J'admets que le malentendu avec Marc ne m'a pas motivée non plus.

— Je vois à ton air que tu ne le savais pas.

— Ce n'est pas grave. Je lui parlerai à son retour, dis-je.

— Passe un beau week-end. As-tu des visites prévues ?

— Euh non, mais je pense peut-être organiser une visite libre bientôt.

Je ne voudrais pas qu'il pense que je peux me permettre des journées de congé sans travailler. Au Groupe Prestige, on est disponibles en tout temps.

— C'est une bonne idée. La maison de la rue Duluth vaudrait la peine d'être mise sous les projecteurs. Il faudra travailler ta publicité pour attirer de potentiels acheteurs lors de la visite libre. Tu verras ça avec Danielle la semaine prochaine.

— OK, merci Gilles. Passe à la maison si tu t'ennuies.

Il lève un sourcil. Lui, s'ennuyer ? Je parie qu'il a une fin de semaine très chargée à l'horizon. Il va vivre la belle vie de célibataire. Je l'ai bien vu à l'œuvre cette semaine. Une activité n'attend pas l'autre, et il ne s'encombre pas de ma mère pour y participer. Je me demande si elle se tanne parfois de cette vie qu'elle mène en parallèle de son époux. Cela ne m'a jamais paru plus clair qu'aujourd'hui. Qu'est-ce qui les retient réellement ensemble, après toutes ces années ?

— Bon, j'y vais. Bye, pa… Gilles !

Je salue tout le monde et je sors. Je regarde brièvement les alentours pour m'assurer que je ne tombe pas à nouveau sur Pete. Je présume qu'il a autre chose à faire que de me tourner autour, surtout un vendredi en fin d'après-midi.

Avec un peu plus de difficulté que le matin, je pilote la voiture de Marc à travers la ville. J'ai l'impression que je frappe tous les feux rouges, ce qui me force à arrêter complètement, et le redémarrage n'est pas évident. J'en viens même à enlever mes talons aiguilles, qui compliquent l'affaire. Pieds nus, je manie plus aisément les pédales et je rentre chez moi sans encombre, bien curieuse de ce que cette autre fin de journée me réserve comme surprise.

Le silence m'accueille. Je regarde même ma montre deux fois, ne comprenant pas trop pourquoi personne n'est encore arrivé. Je file jusqu'à ma chambre sans regarder le désordre et j'enfile une camisole et un short. Il fait assez chaud pour ce genre de tenue, et je compte bien m'asseoir sur la terrasse afin de profiter du beau soleil de cette fin de journée. Je me sers un verre de vin et je m'installe dans la cour. Une vingtaine de minutes plus tard, j'entends les portières de la voiture qui claquent dans le garage. Je ne me précipite pas à l'intérieur, préférant laisser passer la tornade du retour. Dans quelques minutes, lorsque tous les enfants relaxeront un moment devant la télé, j'irai me servir un

deuxième verre. Peut-être Marc se joindra-t-il à moi pour l'apéro du vendredi ? Quand je n'entends plus d'éclats de voix, je me faufile à l'intérieur. Comme je l'avais anticipé, tout le monde est devant la télé.

— Maman ! Tu es là ! s'exclame Albert.

Sa colère de la veille a complètement disparu et il me saute dans les bras. Je lui fais un long câlin et je réalise à quel point le temps passé en sa compagnie me manque. Ensuite, je prends les jumelles tour à tour, répétant le même manège. Il n'y a que Céleste qui poursuit la bouderie. Elle n'est pas du genre à me sauter dans les bras, mais, en règle générale, elle prend le temps de répondre à mes questions au sujet de sa journée. Aujourd'hui, je n'ai droit qu'à des monosyllabes. Une fois ma tournée de câlins terminée, je me dirige vers la cuisine, où je découvre Marc en train de vider les sacs d'épicerie.

— Salut ! Tu aurais dû me dire que tu arrivais avec l'épicerie. Je serais venue t'aider.

— Pas de souci, chérie. Tu as eu une journée chargée.

Je fronce les sourcils. Son commentaire cache assurément quelque chose. Hier, il me disait pratiquement de lâcher l'affaire, et aujourd'hui, il se montre compatissant. Il se passe un truc. Je lui file tout de même un coup de main afin de voir ce qu'il a acheté.

— Tiens, tu as pris des courgettes ? fais-je remarquer.

— Le prix était réduit, explique-t-il, bien fier.

— OK, mais tu comptes cuisiner quoi avec ça ? Ce n'est pas un légume que nous mangeons en général.

— Je ne sais pas. Je les ai prises parce qu'elles n'étaient pas chères. En plus, tu as insisté ce matin pour que j'achète des légumes. Tu ne pourras pas dire que je n'ai pas écouté.

Bon, je présume que je devrai conjuguer avec la courgette pour éviter qu'elle moisisse au fond du tiroir à légumes. Je sors ainsi trois ou quatre produits qui ne figurent jamais sur la liste et je les place au réfrigérateur. Je ne dis rien, mais après une analyse sommaire de l'épicerie, je sais d'emblée que la concoction des repas sera un véritable casse-tête cette semaine. Marc va s'ennuyer du poulet chasseur et de la lasagne de ma mère. Nous replions les sacs et les rangeons, puis j'ouvre de nouveau le réfrigérateur. Il m'apparaît trop vide. Pourtant, une facture de deux cents dollars est bien en évidence sur le comptoir. Je me sens toujours anxieuse devant un frigo où il y a trop d'espace vacant,

comme si j'allais mourir de faim dans la seconde. Je referme la porte.

— Que pensais-tu faire comme lunchs aux enfants lundi ?

— On est vendredi. Peut-on en reparler lundi ? Je suis sûr qu'il y aura des restants.

Des restants de quoi ? De courgette ? Je décide d'éviter la prise de bec. Je lui ai cédé le dossier épicerie, je dois m'adapter à sa gestion.

— OK, je te fais confiance, dis-je sans le penser. Je me prenais justement un autre verre de vin. Tu m'accompagnes ?

— Je vais me chercher une bière.

Au moins, je suis certaine de ne pas manquer d'alcool. J'ai fait le plein à la SAQ juste avant le retour au boulot. C'est un poste budgétaire que je gère encore ! Albert déboule dans la cuisine.

— J'ai faim, maman !

— Papa vient juste de faire l'épicerie. Fouille un peu.

Je ris intérieurement, puis je me méprise de rire de mon fils ainsi. Il ne repérerait même pas une banane sur le comptoir. Impossible qu'il trouve quoi que ce soit à manger. Il attendra le souper comme tout le monde. J'ai d'ailleurs bien hâte de voir ce qu'il y a au menu. Il est déjà passé dix-sept heures et rien n'est entamé. Mais à quoi bon se stresser ? Marc a l'air au-dessus de ses affaires.

Il me rejoint vite sur la terrasse, une bière fraîche à la main. Je me tourne pour l'accueillir et je tombe nez à nez avec son torse nu. Je recule de surprise.

— Trouves-tu que j'ai pris du ventre cette semaine ? Je me trouve gonflé et je n'ai pas eu le temps de m'entraîner. J'ai bien fait un jogging dans le quartier hier, mais j'ai l'impression que je perds mon tonus.

C'est une drôle de manière de démarrer la discussion.

— Euh, non, je n'ai rien remarqué. Tu dis que tu n'as pas eu le temps de t'entraîner, hein ? C'est fou comme les journées passent vite à la maison. Pourtant, on a toujours l'impression qu'on a de nombreuses heures devant nous.

Il ne répond rien, donc j'enchaîne.

— Comment s'est passée l'épicerie avec les filles ?

Je pourrais comprendre qu'il a mis les trucs au hasard dans le panier parce qu'il avait les bras pleins. Ça expliquerait les achats spontanés et inutiles.

— Je ne les ai pas emmenées.

— Pardon ?

J'imagine tout de suite Livia et Juliette, prisonnières de leur chambre, qui pleurent parce que leur papa les a laissées seules à la maison. Je suis déjà prête à m'emporter ! Puis, je me souviens qu'elles n'étaient pas ici quand je suis arrivée. Je me calme donc un peu.

— Elles sont restées avec Rosie.

— Avec qui ?

— Rosie, la voisine. Tu sais, la maman de la petite Carla.

— Ah ! Rosie.

Je replace la mère. Je la croise au parc, elle y va chaque jour. Nous n'avons jamais discuté. Elle n'est pas mon genre, avec ses cheveux platine et ses faux ongles ultra- longs. De toute manière, elle est toujours en train de parler au téléphone. À bien y réfléchir, elle cadrerait bien côté *look* dans l'équipe Prestige de Gilles.

— Comment en es-tu venu à jaser avec elle au point de lui laisser nos filles ?

— On s'est vus au parc mardi. Elle m'a tout de suite abordé, et tu connais Livia et Juliette. Elles ne veulent juste jamais quitter le parc ! Elles ont joué avec Carla pendant presque une heure. Puis, nous avons fait une promenade toute la bande ce matin. Elle m'a même invité pour un café. Je lui ai confié que je devais aller faire des courses et elle s'est tout de suite proposée pour garder les filles. Elles jouent si bien avec Carla ! Ce n'était pas plus de trouble pour elle.

Je prends une gorgée de vin qui me laisse un goût amer en bouche. Il y a de cela une semaine, je ne savais pas que mon mari avait cette manie de s'entourer de collègues séduisantes. Je trouve qu'il pourrait faire l'effort de se lier d'amitié avec des femmes un peu moins jolies.

— On s'est organisé quelques activités pour la semaine prochaine. On va aller au nouveau parc pour enfants ensemble. Il y a même des jeux d'eau. On va faire un pique-nique. C'est super, hein ?

J'ai envie de lui balancer un « Tu vas préparer des sandwichs à la

courgette ? », mais je me retiens. Je décide de me tempérer et de voir le bon côté des choses. Je voulais qu'il s'occupe des enfants. Il le fait ! Pas entouré des gens que j'aurais souhaité, par contre. Je préférerais de loin qu'il planifie un pique-nique en compagnie de ma mère, par exemple, mais si ça fonctionne avec Rosie, qui suis-je pour dire non ? N'ai-je pas moi-même fait une tentative de flirt auprès de Pete hier ? Bon, ce n'était pas un pique-nique et c'était pour le bien de ma carrière, mais quand on compare les deux situations, on peut trouver quelques similitudes. Il ne sert à rien que je m'emporte. Et cette Rosie, si elle est un brin intelligente, ne voudra jamais s'encombrer d'un homme qui a quatre enfants de deux mariages différents. Ce n'est jamais une bonne idée de s'enticher d'une personne qui a un vécu de la sorte. Je réalise que je vais peut-être un peu loin dans mes réflexions. Il est temps de changer de sujet.

— Savais-tu que ma mère est partie en voyage ?

— Ah oui, je le savais. Elle a justement appelé du Mexique ce matin. Elle a laissé un message sur le répondeur pendant que j'étais au parc avec Rosie.

Au parc avec Rosie ? Pas avec Livia et Juliette… Je vide mon verre et je me lève, légèrement pompette.

— J'ai faim, il faudrait commencer à préparer le souper.

Marc finit sa bière et se lève.

— J'ai écouté les recommandations des enfants. Ce soir, on mange du Kraft Dinner, et j'ai ajouté un truc que j'adore : des saucisses à hot-dog.

Génial ! J'en salive déjà.

9

Le samedi, comme prévu, je quitte la maison en début d'après-midi pour aller rejoindre Annabelle. Je ne sais pas à quoi Marc occupera son temps avec les enfants. Sans doute ira-t-il au parc avec Rosie… Je suis encore amère à ce propos, mais je ne lui en parle pas pour autant, préférant en discuter avec mon amie avant de m'emporter. Nous nous rencontrons au centre commercial, puisque le but ultime est de faire quelques achats, et nous passons nous prendre un *bubble tea* avant de démarrer la tournée.

— Sais-tu quelle quantité de sucre il y a dans ce machin ? demandé-je à mon amie après une première gorgée.

— Je ne me suis même jamais posé la question.

— Beaucoup trop ! J'interdis toujours à Céleste d'en boire et elle me déteste pour ça. Il ne faudrait pas qu'elle découvre que j'en achète quand elle a le dos tourné !

— Ton secret est sauf avec moi, me rassure Annabelle avec un clin d'œil complice. Comment ça se passe avec elle à temps plein, justement ?

— En fait, je n'en ai aucune idée. Il faudrait que tu demandes à Marc et à sa nouvelle meilleure amie Rosie.

Rosie et Céleste ne se côtoyant même pas, ma remarque n'a absolument aucun sens. Je cherchais juste un prétexte pour mettre mon histoire sur la table et ventiler un peu.

— Oh ! C'est quoi cette nouveauté ?

Annabelle repère un banc et nous nous y installons. Je lui déballe toute l'affaire. À la fin, elle hausse les épaules.

— Entre nous, je pense que Marc tente seulement de te mettre à l'épreuve.

— Je ne comprends pas trop.

— Il t'a gentiment demandé de revenir prendre ta place à la maison

et tu as refusé. Il doit trouver un autre moyen de te faire revenir. Il tente de te manipuler. Tous les coups sont permis, hein !

— Tu penses ?

— Je connais Marc depuis presque aussi longtemps que toi. Ses tactiques sont prévisibles. Il a mis ta mère dehors afin de te forcer à revenir, ça ne fonctionne pas. Il a tenté de te faire croire que retourner travailler était trop de pression pour toi, ça ne fonctionne pas. Il passe à un autre niveau. Crois-moi, il n'en a rien à faire de cette fille.

Je ne réponds rien, réflexive.

— Je suis sûre de mon coup, reprend mon amie. Mais juste pour assurer mes arrières, si tu découvres qu'il t'a trompée avec elle, je t'assure que je n'aurais jamais pu croire qu'il était du type infidèle.

— Franchement ! Je ne pense pas qu'il se rendra là. Du moins, j'espère que non ! Je n'aime pas trop la tournure que prend la situation. C'était plutôt une compétition sympathique au départ, question de faire valoir mon point, mais j'ai bien aimé ma semaine au travail. J'ai vraiment créé des liens avec Danielle.

— Je devrais m'inquiéter pour mon statut de meilleure amie ?

— Autant que moi pour l'infidélité de mon mari.

C'est à son tour d'être pensive.

— Annabelle !

— Je blaguais. Je suis contente que tu t'entendes bien avec ta collègue. Ça fait toute la différence au boulot.

— Je songeais même à y retourner à temps plein. Marc aussi pourrait travailler. Ça donnerait un supplément au budget familial. Les filles peuvent parfaitement aller à la garderie comme tout le monde.

— Peut-être qu'il va préférer le parc avec Rosie à l'ambiance compétitive de ton milieu.

— Arrête avec elle ! On ne devrait même plus prononcer son prénom. Tu parles de compétition. J'ai rencontré un rival justement. Il s'appelle Pete Simmons.

— Est-ce qu'il est séduisant ? Il est célibataire ? Tu crois qu'il serait mon genre ?

Je ne m'attendais pas à cette rafale de questions.

— Je dirais oui à tout cela, conclus-je.

— Il faut que tu me le présentes, alors.

— Je m'imagine bien la scène : « Pete, pendant que tu tentes de me voler des clients, laisse-moi te distraire en te présentant ma séduisante meilleure amie. »

— C'est un scénario original qui a plein de bon sens.

— On est loin d'être rendus là. Bon, il faut s'activer si je veux passer un peu de temps avec ma famille aujourd'hui. Livia a encore pleuré quand je suis partie. Je pense qu'elle a besoin de me voir un peu plus.

Nous faisons quelques boutiques et je déniche plusieurs vêtements intéressants. Nous faisons même un crochet par l'Apple Store, où je regarde différents modèles d'iPad. Je ne pensais pas que ces petits appareils étaient si chers. Je dois au moins rapporter un peu d'argent à la maison avant de m'en procurer un. J'en suis légèrement déçue, mais ce n'est que partie remise. Heureusement, je passe du bon temps avec Annabelle et je me sens bien lorsque nous nous quittons à la sortie du centre commercial.

❧

En fin d'après-midi, je reviens à la maison, et une agréable odeur m'accueille. Je passe à la cuisine, où je découvre Marc tranquillement installé à table, une bière à la main. Derrière, une montagne de vaisselle sale s'entasse sur le comptoir. J'ai envie de lui dire que si Nadia se pointait le bout du nez, je serais drôlement gênée qu'elle trouve la cuisine autant en désordre, mais comme il a l'air de bonne humeur, je garde ce commentaire pour plus tard.

— Coucou, ça sent drôlement bon ! Qu'est-ce qu'on mange ?

— J'ai concocté une divine ratatouille. Avec mes courgettes, évidemment.

Une ratatouille ? Je hoche la tête, impressionnée, je dois l'admettre. Je n'aurais jamais même considéré faire ce plat pour ma famille, même s'il regorge de légumes.

— C'est une recette de Rosie. Elle est passée tout à l'heure rapporter un jouet oublié par les filles hier. Drôle de hasard, elle avait acheté trop d'aubergines à l'épicerie et elle m'en proposait une, accompagnée de sa

recette, bien entendu.

Acheter trop d'aubergines à l'épicerie ? Impossible ! C'est inventé de toutes pièces. Je pourrais le croire avec n'importe quel autre légume, mais pas celui-là. Elle ne cherchait qu'une raison de s'immiscer dans ma cuisine. Et comment savait-elle qu'on avait les courgettes pour accompagner l'aubergine ? Il se passe un truc pas net.

— Et nous avons préparé de délicieux muffins au son de blé, avec des canneberges. Les enfants les ont déjà goûtés et les ont adorés. Ils en redemandent. Rosie a d'excellentes recettes à partager. Céleste a même participé à l'élaboration des muffins ! Elle s'est super bien entendue avec Rosie.

J'aimerais me réjouir, sincèrement, mais je ne parviens qu'à offrir un faible rictus. Je vais me servir un verre de vin et je boude les muffins, même si j'ai faim. Je reviens tout de même m'installer à la table, pleine de bonnes intentions.

— Tu crois que les enfants vont réellement apprécier la ratatouille ?

OK, je ne suis peut-être pas pleine de bonnes intentions.

— Ils n'auront pas le choix. Et connaissant Rosie, sa recette sera délicieuse.

Je ne vois pas le lien entre les deux affirmations. En plus, il ne la connaît que depuis quelques jours. J'observe mon mari quelques secondes. Il a l'air de bonne humeur. Au meilleur de sa forme, même. Je l'ai rarement vu si rayonnant. Lui qui se trouvait gonflé hier, je ne vois rien de tout ça. Je me demande même si je ne devrais pas m'inquiéter un peu. Je profite du fait que les enfants ne sont pas dans la cuisine pour me montrer légèrement aguicheuse.

— Tu sais, chéri, ce soir quand les enfants seront couchés, je pourrais te faire une petite parade de mode et te montrer mes nouveaux achats.

Pour toute réponse, il éclate de rire. Puis, il lève les yeux vers moi.

— Excuse-moi, Rosie vient de m'envoyer une vidéo hilarante. Qu'est-ce que tu disais ?

Je reste muette un instant et je me lève pour me diriger vers le réfrigérateur. Je me sers un autre verre de vin et je déserte la cuisine pour aller rejoindre les enfants qui jouent tranquillement dans le salon. C'est presque un miracle qu'ils soient aussi calmes. Je me penche vers Albert et je lui demande :

— Comment s'est passée la journée avec papa ? Il n'a pas été trop sévère ? Tu n'as pas fait trop de *push-ups* ?

J'espère presque l'entendre dire que c'était la pire journée de sa vie, qu'il déteste quand je ne suis pas là. Il déclare plutôt :

— C'était *cool*. Rosie a apporté sa Nintendo Switch et elle m'a laissé jouer pendant qu'ils cuisinaient ensemble.

Apparemment, je dois maintenant me résigner au fait que cette femme fait partie intégrante de notre famille… En plus, elle est pas mal plus *cool* que moi. J'ai toujours refusé que mes enfants aient une console de jeu. Le diable est rentré par la porte d'en avant pendant que j'arpentais le centre commercial. Tout le monde a l'air heureux au sein du giron familial. Nous n'aurons donc pas à nous asseoir en famille pour partager les éléments qui ne nous plaisent pas et trouver des solutions. Tant mieux : un combat de moins à mener ! Cependant, j'en suis à me demander si Annabelle ne se trompait pas lorsqu'elle affirmait que Marc est devenu si vite obsédé par Rosie juste pour me contrarier. Peut-être lui apporte-t-elle réellement une petite étincelle que je ne parviens plus à lui offrir ? Je chasse cette idée. Je me fais probablement des scénarios pas possibles. L'amitié entre un homme et une femme, ça se peut très bien. Tant que les balises sont claires entre les deux parties. Je devrai potentiellement m'assurer que c'est le cas entre mon mari et sa nouvelle copine.

Je dois admettre que la ratatouille est délicieuse. Les enfants en redemandent. Et il en reste même pour les lunchs du lundi suivant. Que les choses s'enlignent bien ! Le dimanche, nous faisons quelques activités familiales, entrecoupées de périodes de sport pour les petits. Albert joue au basketball de treize heures à quatorze heures et les jumelles font de la natation en fin d'après-midi. La journée passe donc très vite, comme tous les dimanches. Je réalise que je suis contente de retourner au boulot le lundi. J'ai eu le cerveau en ébullition toute la fin de semaine concernant mes divers projets avec Danielle, et j'ai hâte de faire mes visites en compagnie d'Éric.

Quand je me lève, tout le monde dort encore. Je déjeune seule dans la cuisine et Albert se pointe le bout du nez au moment où je mets le pied dans la porte. Je lui souhaite une bonne journée, lui donne un bisou et l'observe quelques secondes, le temps qu'il se serve un bol de

céréales.

Je me présente à l'agence un peu plus tôt que d'habitude en ce beau lundi matin. Je stationne la voiture de Marc sur une rue en pente, endroit qui sera plus pratique pour moi au moment de partir vers ma première visite, puisqu'il m'évite de faire le tour du quartier à cause des sens uniques. Je tire le frein à main et je suis distraite momentanément par un message sur mon cellulaire. Marc me demande si je sais où se trouvent les sandales de Céleste. Je lui réponds de questionner d'abord l'intéressée. Sa chambre est un véritable bordel et je n'y mets jamais les pieds. Les sandales pourraient s'y trouver depuis l'été passé sans que quiconque y ait touché depuis des lustres. Sinon, le placard dans l'entrée m'apparaît comme une bonne option. Je pourrais aussi lui suggérer de demander de l'aide à Rosie, mais ce serait peut-être pousser la note un peu trop loin. Une fois mon message envoyé, je sors du véhicule et je gravis la petite côte. Puis, je tourne à droite, ce qui me mène directement sur la rue de l'agence. Je passe par l'arrière et je pousse la porte. Gilles est déjà là et je remarque un café qui trône sur mon bureau, ainsi que sur ceux de toutes les autres. C'est la tournée du lundi !

— Bonjour, Véronique ! As-tu passé une bonne fin de semaine ?

— Oui, et toi ?

— J'ai joué au golf !

— Sans farce !

Je prends place à mon bureau et je goûte à mon café. C'est un latté à la vanille, comme je les aime. Je ne pensais pas que mon père taperait dans le mille ainsi.

— Merci pour le café. Tu connais mes préférences.

— C'est Danielle qui m'a renseigné.

Il a eu le temps de texter Danielle. Il me semble que ça aurait été plus simple de communiquer avec moi directement, je ne suis pas une inconnue. Pourquoi ai-je l'impression que tous les hommes dans ma vie préfèrent la compagnie et la présence d'autres femmes que moi ? En fait, ce n'est pas une impression… Je ne peux décemment pas en vouloir à mon père. De manière habituelle, il parle plus à son employée qu'à moi, mais Marc, lui… C'est un autre dossier. Justement, un deuxième message entre. Il me demande où se trouve le sac réfrigérant pour les pique-niques. Comme si je conservais sur moi une carte précise

avec l'emplacement exact de tous les objets de la maison ! En fait, je sais très bien où se trouve le sac, mais il pourrait fournir un petit effort de recherche avant de se tourner vers moi. Je lui réponds tout de même patiemment. Il m'envoie un pouce en l'air.

— Tout va bien ? s'informe Gilles. Tu as l'air contrariée.

Si c'était ma mère, il est évident que je déballerais mon sac. Mon père, lui, ne saisira rien de particulier au fait que mon époux ne voit rien dans la maison ou passe son temps libre avec d'autres femmes. Je ne trouverai aucune oreille compréhensive venant de sa personne.

— Marc cherche quelques trucs à la maison et il me demande de l'aide.

— Ah ! L'histoire de notre vie, à nous, les hommes.

— Tu ne me feras pas croire que tu fais la même chose avec maman ?

— Non. Je ne me suis jamais occupé de ton frère et toi comme Marc le fait avec les petits. Ce n'était même pas une question. Elle gérait les enfants, je gérais les finances. Point final. Ça ne nous a pas mal réussi.

— Les temps ont changé. Maintenant, les papas prennent des congés parentaux, et ils sont tout aussi capables de diriger la maisonnée que les mamans. Enfin, il faut une certaine période d'adaptation.

Il hoche la tête, mais je ne crois pas l'avoir convaincu. Ce n'était pas le but, de toute manière. Nina entre au même moment et je ne peux réprimer un mouvement de surprise en la regardant.

— Je sais ! dit-elle. Je sais.

Je ne me sens pas assez intime avec elle pour la questionner au sujet de son visage, qui est drôlement figé. Je n'ai pas besoin de le faire. Une fois ses effets installés, elle se tourne vers moi et m'ouvre son cœur.

— J'ai testé une nouvelle clinique d'esthétique et l'infirmière a raté son coup avec ses injections.

Ses lèvres sont toutes gonflées, comme si elle avait reçu un bon coup sur la gueule.

— J'espère qu'ils t'ont donné une réduction, énoncé-je.

— Je n'y avais même pas pensé ! s'exclame-t-elle. Je vais les appeler pour en réclamer une. Merci de ton conseil, Véronique.

Si elle avait voulu un réel conseil, je lui aurais dit de ne pas injecter quoi que ce soit dans son visage déjà si joli. Je lui souris comme pour signifier que je suis toujours là pour aider. Les autres arrivent tour à tour et nous échangeons les dernières nouvelles. Tous y vont de leur mot d'encouragement face au visage boursouflé de Nina. J'observe mon père pour voir à quel moment il interviendra pour nous dire qu'on a assez parlé de sujets personnels, mais il écoute plutôt attentivement.

— À quelle clinique dis-tu que tu es allée ? demande-t-il, curieux.

Ma collègue lui communique l'information et il réfléchit un moment.

— Pourtant, j'ai entendu de bons commentaires sur cet endroit. Je connais même la propriétaire. Si elle ne te donne pas de réduction, je m'occuperai de l'appeler pour négocier.

Je vais de surprise en surprise ! Un souvenir me remonte à l'esprit. Cette fois où je suppliais mon père d'appeler mon enseignante à l'école pour faire valoir mon point par rapport à une punition qu'elle m'avait donnée, et que je ne méritais pas. Il n'a jamais voulu lever le petit doigt pour m'aider. Et le voilà qui souhaite venir en aide à son employée pour une question aussi futile. *Ne sois pas jalouse, Véro. Il a probablement changé au fil du temps. Il est peut-être devenu plus sensible à force de côtoyer des femmes.* Je vois le côté positif de la chose. Si Pete m'embête trop, il pourrait l'appeler pour lui dire de me foutre la paix !

D'un même mouvement, nous nous installons à l'avant pour notre courte réunion quotidienne et je roule ma chaise de bureau afin de ne pas poser mes fesses sur l'accoudoir. C'était correct les premières fois, mais cette place ne me convient pas. Nouvelle semaine, nouvelles habitudes ! Je préfère être à mon aise pour prendre des notes. Quand la réunion d'équipe commence et que nous faisons un tour de table, Nina nous apprend qu'elle ne peut pas mener de visite pendant quelques jours. Je ne suis pas très surprise. Je présume qu'à sa place, je ne voudrais pas parader devant les clients et justifier mon apparence.

— Véronique s'occupera de tes visites, décide Gilles.

— Ah oui ? m'exclamé-je.

— Il faut s'entraider. Si cela mène à une vente, elle réclamera 1 pour cent de la commission, si c'est l'une de tes propriétés, et 0,5 pour cent si la commission est déjà partagée. Et, évidemment, Nina, tu prendras le reste et tu t'occuperas de toute la paperasse.

Cette dernière hoche la tête positivement, comme si c'était monnaie

courante de procéder de cette façon. Je fais un bref calcul mathématique dans ma tête. Je sais que Nina ne vend rien présentement qui soit en dessous d'un million. Si j'arrive à vendre une de ses propriétés à ce prix, ça me laisse environ 2 500 dollars dans les poches. C'est une somme intéressante pour une seule visite. Bien entendu, les chances que je vende ne sont pas si élevées, mais pas impossibles. Je prends cela comme une occasion pour moi de me familiariser avec les visites. En plus, mon horaire se retrouve rempli pour les prochains jours, alors que j'avais peu d'occupations, sauf mon projet avec Danielle et mes visites d'aujourd'hui. C'est parfait, j'aime être occupée !

La réunion s'éternise un peu plus que nécessaire et je regarde souvent ma montre. Je dois être dans ma voiture au plus tard à neuf heures et demie si je veux arriver une quinzaine de minutes avant Éric sur les lieux de la première rencontre. Je suis nerveuse, et cet état transparaît dans mes gestes. Ma jambe bouge en continu, je me tords les mains. Je vais devoir me calmer un peu, sinon, je me connais, je vais baratiner n'importe quoi à mon client. À neuf heures vingt-cinq, Gilles met fin à la réunion. Je me précipite à mon bureau en roulant ma chaise dans un bruit infernal et je ramasse mes effets.

— Je pars pour la journée ! À demain, tout le monde !

Je sais que mon père m'a avisée qu'il n'était pas nécessaire de communiquer ce genre d'information, mais je décide de le faire quand même. Question de montrer que je ne me tourne pas les pouces. Danielle me souhaite de bonnes visites et Nina me promet de partager son calendrier dans les heures qui suivent. Quand je sors, je reçois un message. Je me dis que ma collègue est vite sur le piton, mais non, c'est Marc qui me demande si je sais où se trouve sa gourde de sport. Franchement, il exagère ! Je lui réponds : « Dans la cuisine » et je ferme mon appareil. Je contourne le bâtiment pour me rendre à ma voiture et je tombe nez à nez avec Pete. Toujours aussi séduisant, il m'offre un beau sourire éclatant.

— Bon lundi, passé une belle fin de semaine ? As-tu trouvé de nouveaux clients ?

— Que fais-tu ici ? demandé-je sèchement.

— Je passais dans les parages.

— Pour un agent occupé, je trouve que tu tournes souvent autour.

— On ne sait jamais à quel endroit on trouvera du boulot.

Je lui fais un signe que je suis bien d'accord et je poursuis mon chemin. Je descends la petite pente, de plus en plus vite. Pas juste parce que mes talons hauts n'adhèrent pas très bien à l'asphalte et que j'accélère sans le vouloir, mais aussi parce que ma voiture ne se trouve plus à l'emplacement où je l'ai laissée une heure plus tôt. Je regarde autour de moi, un peu perdue. Je ne peux certainement pas me tromper. Elle était là ! Bien entendu, Pete apparaît et aperçoit mon air éberlué.

— Tout va bien ? s'enquiert-il.

Son ton n'a rien à voir avec son badinage habituel. Je suis presque surprise de le voir sérieux.

— Ma voiture n'est plus là, murmuré-je. Je ne comprends pas.

Je pourrais peut-être écrire à Marc et lui demander s'il sait où se trouve la voiture…

— J'avais le droit de stationner ici ! Qu'est-ce qui a bien pu se passer ?

— J'ai l'impression qu'elle a été remorquée, dit Pete.

— Hein ! Mais non ! Pourquoi ?

— Regarde la pancarte là-bas. C'est une zone réservée aux véhicules d'urgence.

— Merde ! Je n'avais pas vu la pancarte.

Je me rappelle que j'ai reçu un message de Marc pile au moment où je me stationnais.

— Quelle idiote ! Maintenant, je vais être en retard à mon rendez-vous, ajouté-je plus à l'intention de moi-même que pour mon compagnon dérangeant.

Prendre un taxi serait la solution idéale. Mais pour les prochaines visites, je me déplacerai de quelle manière ? Je pourrais certainement demander à Éric de me servir de chauffeur. Si je lui explique la situation, je suis convaincue qu'il acceptera avec grand plaisir de me conduire. Ai-je le temps de faire venir un taxi sans être en retard ? Je regarde ma montre, en panique.

— Je te reconduis, si tu veux. Ma voiture est juste là, propose Pete.

Je ne peux certainement pas accepter une telle offre. Je pourrais retourner au bureau et emprunter le véhicule de mon père. Mais cela

implique que je perdrai probablement une bonne dizaine de minutes et, invariablement, j'arriverai en retard. Peu importe le scénario, je ne serai pas à l'heure. Mon compagnon voit que mon cerveau roule à toute allure.

— Hé, je te fais cette offre sans arrière-pensée. Il faut bien s'entraider entre collègues.

— C'est plutôt cette deuxième affirmation qui m'effraie. Nous ne sommes pas collègues.

— Monte, conclut-il.

Je n'ai pas le choix. Il est déjà rendu à son véhicule et a ouvert la portière du passager. Je pousse un soupir et j'y monte. Je suppose que je devrai trouver un moment dans ma journée pour aller récupérer ma voiture à la fourrière. Comme si j'avais le temps ! Il faudrait bien que j'appelle Marc à ce sujet. Pas maintenant. Je ne voudrais pas gâcher son gentil pique-nique en lui annonçant que je me trouve en compagnie d'un compétiteur et qu'en plus son véhicule a été remorqué. Quoique…

— Donc, à quoi ressemble cette maison que nous allons visiter ?

— Je t'arrête tout de suite. Il n'y a pas de nous dans cette histoire. Tu me déposes, je dis merci beaucoup, fin de l'aventure.

— Ah.

— Quoi, ah ?

— Rien, rien.

Un silence passe. Je n'aime pas trop son air. On dirait qu'il prépare un mauvais coup.

— C'est clair pour toi que tu ne restes pas, répété-je.

Pour toute réponse, il sourit. Je sens que je viens de mettre le pied dans un beau merdier. Personne ne se montre si serviable envers une inconnue, une inconnue lui ayant potentiellement volé des milliers de dollars, sans avoir une idée derrière la tête. J'en suis même à me demander si ce n'est pas lui qui a fait disparaître la voiture. Je reçois un message texte de Danielle.

« Dis-moi que j'ai rêvé quand je t'ai vue monter dans la voiture de Pete Simmons ! »

Bon, mon escapade ne restera pas secrète longtemps. On croirait qu'elle est toujours dans la vitrine de l'agence lorsque Pete est autour.

« Ma voiture a été remorquée. Je t'expliquerai plus tard. »

« Je peux faire une petite recherche sur Info-Remorquage, si tu veux, donne-moi la marque, le modèle et l'immatriculation. »

Je lui envoie les informations demandées et je la remercie, puis je ferme mon appareil. Pendant tout le trajet, je jette des coups d'œil en coin au conducteur. Il apparaît détendu, comme s'il était prévu depuis le début de sa journée qu'il jouerait au taxi.

— Tu as le droit de parler, tu sais. Ma voiture n'est pas un espace de silence.

— Si tu avais des enfants, tu apprécierais le silence dans un véhicule.

— Qu'est-ce qui te fait croire que je n'en ai pas ?

Je regarde sa main.

— Tu ne portes pas d'alliance, remarqué-je.

— Toi non plus, répond-il.

J'observe ma main, surprise. Il a raison ! J'ai complètement oublié de la mettre ce matin. Je me souviens que quand je l'ai enlevée hier, je ne l'ai pas déposée à sa place habituelle.

— Je l'ai enlevée parce que je fais de l'eczéma entre les doigts. Sinon je la porte tout le temps.

— Peut-être que je fais aussi de l'eczéma, suggère-t-il.

Je fais un signe de la main lui signifiant de laisser tomber et je fixe l'extérieur. Je me sens soudain toute nue sans mon alliance. Je farfouille dans ma sacoche et je trouve une bague de Céleste qu'elle m'a demandé de conserver. Elle ne l'a jamais réclamée. C'est un bijou de pacotille qu'on achète chez Ardène, mais il me va, donc je l'enfile discrètement.

— Tu crois que ta bague à cinq dollars va faire croire aux gens que tu es mariée ?

— Tu ne devrais pas observer la route, toi ?

— Je veux juste dire que c'est évident qu'une belle femme comme toi est déjà prise. Pas besoin d'un bijou.

Je ne sais pas trop quoi répondre à ce compliment qui me fait plutôt plaisir.

Quelques minutes plus tard, nous arrivons à l'endroit prévu pour ma première visite. Un autre véhicule est déjà stationné dans l'entrée. Dès que nous nous approchons, le visiteur sort de sa voiture. Je me précipite littéralement dehors afin de l'apostropher la première et je lance un « Merci, Pete ! », espérant qu'il comprendra le message et reprendra sa route. C'est mal le connaître. Je sais que la partie est perdue lorsque je l'entends tirer sur le frein à main. J'approche à pas rapides d'Éric, qui marche vers moi, la main tendue.

— Bonjour, Éric ! lancé-je.

Mon talon effilé en profite pour se coincer dans une fissure de l'asphalte et je trébuche. Mon client se penche pour me rattraper, mais je réussis à me reprendre et je lui donne un coup d'ongle en plein visage, juste sur le bord du nez.

— Oh mon Dieu ! Je suis terriblement désolée ! J'ai trébuché et…

— Aucun souci. Ça peut arriver à n'importe qui.

Il bouge un peu son nez, question de voir les dommages, et il sourit. Il me tend la main de nouveau.

— Véronique, c'est un réel plaisir de te revoir.

— Ah, moi aussi, et encore désolée.

— Moi, c'est Pete Simmons.

Évidemment, tout cet intermède a laissé le temps à mon chauffeur de s'approcher et de s'imposer. Il me jette un œil rieur. Bien entendu, je suppose qu'il se fera un réel plaisir de raconter à toutes ses connaissances que j'ai blessé un client en voulant lui serrer la main.

— Enchanté, Pete. Vous travaillez ensemble, alors ?

— Pas du tout, rectifié-je. Pete s'en allait justement.

— On collabore, me contredit ce dernier. J'ai bien hâte de voir ce que cache cette belle demeure. On y va ?

Il me regarde tout sourire. À ce stade, je ne peux décemment plus le renvoyer sans que la situation ait l'air étrange. Je lui offre un sourire amer. J'espère juste qu'il ne jouera pas les fendants ou qu'il ne fera pas son fin finaud pour me voler mon client.

Si Éric est surpris par nos propos opposés, il ne le laisse pas paraître. Au contraire, il regarde la maison et prend une grande inspiration, comme s'il s'imprégnait de l'air encore frais du matin.

— Allons-y ! déclaré-je.

— Les femmes d'abord, réplique mon « collègue ».

Je m'étais très bien préparée pour chaque étape de la visite, en commençant par l'extérieur, mais la présence de mon compétiteur me rend nerveuse. Je bafouille, et nous n'en sommes qu'à la minute deux. Je ne ferai pas une très bonne présentation. Pendant que je parle, Pete m'observe, un large sourire aux lèvres et hochant beaucoup trop la tête, comme s'il buvait littéralement mes paroles. Même s'il s'est montré serviable plus tôt, je le déteste maintenant officiellement. Heureusement, je réussis à déverrouiller la porte sans trop de difficulté. Celle-ci s'ouvre sur un magnifique hall d'entrée lumineux et tout en hauteur.

— Ici, les plafonds font douze pieds, expliqué-je.

— C'est un plafond cathédrale, ajoute Pete.

Je lui lance un regard noir. Il me fait une mimique du gars qui s'excuse et qui ne dira plus un mot, mais je ne le crois pas une seconde. Si le petit jeu entre nous est perceptible, Éric ne le remarque pas et apparaît plutôt épaté par ce qu'il découvre. Nous continuons donc notre évolution dans la maison, passant de pièce en pièce. Comme mon ennemi reste silencieux, je prends plus d'assurance, mais il me marche constamment sur les talons. À deux ou trois reprises, il bute contre moi et s'excuse aussitôt. Il me cherche, c'est évident. Je garde mon calme. Je viens de passer quatre ans à temps plein avec des enfants qui cherchent constamment à me faire prendre patience. Ce n'est pas lui qui va y arriver le premier ! Je continue le tour du propriétaire. La maison est vaste, bien éclairée et meublée richement. En plus, la vue est spectaculaire. Je rêve d'une cuisine semblable chez moi, ce que je partage avec un léger rire. Je vois Pete me singer derrière Éric. Il a enfin quitté mes talons. Je roule les yeux, pendant que mon client observe l'immense cellier.

— Assurément, dit ce dernier, mon père aimerait cette maison. Ma mère aussi. Mais je pense que c'est peut-être un peu grand pour eux.

— Je comprends tout à fait. Ils vieillissent et je présume qu'ils veulent le moins d'entretien possible. Cette demeure, par contre, est toute sur un seul niveau, ce qui est avantageux pour des gens âgés.

— Ou pour une personne qui a de la difficulté à se déplacer avec ses talons hauts, blague Pete.

Éric rit, moi pas. À force de me coller au derrière, il a bien remarqué que mes pas en talons ne sont pas aussi habiles sur le plancher de bois franc. Finalement, je m'efforce de rigoler aussi.

— Tu as tout à fait raison, reprend Éric. Je n'avais pas songé à l'aspect des étages. Bien entendu, ils sont encore en forme, mais dans quelques années, il appréciera sûrement le minimum de déplacements. Gilles et lui sont encore loin de là, ajoute-t-il en riant. Je suis incapable d'imaginer ton père sans toute cette énergie.

— Attends, Gilles est ton père ? demande Pete.

— Euh, oui.

— Donc, tu es mariée avec Marc !

Il a l'air totalement abasourdi. C'est bien la première fois que je le vois surpris.

— Ça change quelque chose ? demandé-je.

— Bien, je suppose que c'est pour ça que tu as été engagée à l'agence…

Je ne réponds rien, mais je sens le rouge me monter aux joues. Je pense que ce moment est encore plus embarrassant que lorsque j'ai donné un coup d'ongle à Éric. Je viens officiellement de perdre toute crédibilité aux yeux de mon compétiteur. Le sourire moqueur qui s'affiche sur son visage en est assurément la preuve.

— Non, ce n'est pas pour ça que j'ai été engagée, craché-je.

Il a finalement réussi à me faire sortir de mes gonds. C'est sorti sur un ton plus bête que la situation l'impose. Je me tourne vers mon client et le prie de m'excuser, mais il a momentanément quitté la pièce pour regarder la vue une dernière fois. Je lance donc un regard furibond à Pete et je vais rejoindre Éric.

— Souhaites-tu faire le tour de la propriété une dernière fois avant que nous partions ? proposé-je.

— Non, je suis prêt pour la prochaine.

— J'ai un souci de voiture, penses-tu que je pourrais monter avec toi ? Je payerai le dîner !

— Bien sûr. M. Simmons ne nous accompagne pas ?

Je me tourne vers l'interpellé qui, à mon avis, ne mérite même pas le titre de monsieur.

— Non, il a fini sa journée, déclaré-je.

Ce dernier me fait galamment signe qu'il tire sa révérence. Il serre la pince à Éric, lui offre même une carte professionnelle, me salue poliment et sort.

— Il est gentil, remarque Éric.

Je laisse échapper un rire un peu sardonique. Ma mère m'a toujours dit : « Si tu n'as rien de bon à dire, tais-toi. » Je mets donc ce conseil à profit. Nous sortons de la propriété et je verrouille la porte derrière moi, puis je monte dans la voiture. Celle de Pete n'est plus là. Je me sens soulagée. Maintenant seule avec mon client, je trouve que la conversation est plus naturelle. Nous partageons même quelques souvenirs de notre enfance. Il me parle de son épouse et de ses enfants, de sa carrière, un peu de ses parents.

Avant notre arrivée à la maison suivante, je reçois un message de Marc qui me demande si je sais où se trouve sa voiture. C'est la journée des questions, mais je ne détiens pas tout à fait la réponse à celle-là. Je n'ai pas le temps de rédiger une ligne qu'il m'apprend qu'elle est à la fourrière. Tiens, il l'a trouvée ! Je laisse échapper une exclamation de surprise. Comment peut-il être au courant ? Il termine son message par : « Rosie viendra m'y reconduire tantôt. Reviens en taxi. » J'ai envie de lui répondre : « Je vais demander un *lift* à Pete Simmons », mais je décide de ne pas tourner le fer dans la plaie. Déjà que sa précieuse voiture est à la fourrière, je ne veux pas en rajouter. Je me tourne vers Éric et je m'excuse de ne pas être cent pour cent disponible, mais il me fait signe qu'il n'y a pas de souci. Au même instant, je reçois un message de Danielle qui m'informe qu'elle a trouvé où avait été remorquée la voiture et que, comme elle savait que j'avais une journée chargée, elle a appelé Marc pour qu'il s'occupe de la suite des choses. Bon, elle voulait bien faire, mais elle m'a mise dans l'embarras. Je la remercie tout de même de son aide et je ferme mon appareil.

— Tu as l'air préoccupée, remarque le conducteur.

— Eh bien, tu es peut-être au courant que c'est ma deuxième semaine de retour sur le marché du travail.

— Ah non, je ne savais pas. C'est super. Tu aimes ça jusqu'à présent ?

Bonne question !

— J'aime le fait de sortir de la maison et de visiter des demeures que je n'ai pas les moyens de m'acheter, blagué-je.

— Tu travailles avec des gens sympathiques.

Je ne qualifierais certainement pas Pete de sympathique. Pour moi, il est tout sauf ça. Je lui parle donc brièvement de mes collègues réels et je l'informe des services que l'agence offre, dont le service Prestige. Je suis fière de vanter ce nouveau volet de l'entreprise !

Les visites suivantes se déroulent sans anicroche. Éric n'est pas un client très difficile et il émet dès le départ de manière claire ce qu'il croit que ses parents aimeront ou pas. Cela me permet d'établir un portrait beaucoup plus précis des propriétés que je pourrais lui faire visiter lors de notre prochaine rencontre. Je prends plusieurs notes dans mon petit cahier Canada et je me surprends à réellement apprécier de discuter immobilier avec lui.

À la fin de l'après-midi, je suis épuisée, mais satisfaite du boulot accompli. Éric me dépose à l'agence, et je lui propose une autre tournée de visites dès que son horaire le lui permettra. Nous nous entendons sur une date et je sors du véhicule, enchantée de ma journée. Il est environ quinze heures et il me reste encore un peu de temps pour compléter les notes que j'ai prises, et commencer ma recherche pour les prochains jours. J'entre à l'agence et je suis surprise de voir que tout le monde est sur les lieux.

— Comment ça s'est passé ? demande aussitôt Danielle.

— Très bien. Il n'a pas trouvé de propriété à son goût encore, mais je suis loin d'être désespérée. Je connais maintenant mieux ses besoins. Tout aurait été parfait si Pete ne m'avait pas collé au derrière lors de ma première visite.

— Bien oui ! C'est quoi cette histoire ! Attends.

Elle se tourne vers mon père.

— Gilles, on a un potin. Il faut du vin. On peut prendre une des bouteilles dans le cellier ?

L'agence est dotée d'un petit cellier à la mezzanine. On y trouve de bonnes bouteilles de champagne et du vin. Je pense que mon potin ne

mérite pas une telle attention, et Danielle disait elle-même que le patron n'aime pas trop qu'on s'égare dans les sujets hors boulot. Je suis donc surprise qu'il donne son assentiment. Ma collègue se précipite à l'étage et revient avec la bouteille et quelques verres. Elle en offre à la ronde. Michèle et Gisèle se joignent à nous alors que Nina et Nancy n'ont pas encore tout à fait terminé leur travail. Gilles, lui, se sert plutôt un scotch. On m'invite à m'asseoir sur le divan de cuir à l'avant. Je me sens presque en thérapie.

— Quand je t'ai vue avec Pete ce matin, je me suis dit qu'il s'était passé quelque chose d'extrêmement grave ! commence Danielle.

Elle attend ma réponse avec impatience. Ses yeux sont grands ouverts, comme si je m'apprêtais à lui conter un récit d'aventures palpitant. Je suis déjà prête à la décevoir. Je prends une gorgée de vin avant de me lancer. Hum, il est excellent ! Je devrais noter le nom quelque part.

— Pour faire une histoire courte, ma voiture a été remorquée ce matin. Pourtant, j'étais certaine que je pouvais me stationner à cet endroit ! Enfin, Pete se trouvait là et il a proposé de me reconduire afin que je n'arrive pas en retard à mon rendez-vous.

Comme le vin est déjà servi, et que mes collègues m'écoutent attentivement, je raconte comment il s'est invité à visiter la maison. Je ne passe aucun détail sous silence ! Une fois mon histoire terminée, les filles prennent quelques secondes de silence pour analyser l'affaire.

— C'est un piège, déclare Gisèle. Il mijote un truc. Il va falloir trouver lequel.

— Il me semble que c'est assez clair. Il veut tout simplement nous voler un client pour nous rendre la monnaie de notre pièce, énoncé-je. Il n'y a rien de bien élaboré dans sa stratégie.

— Non, je suis sûre que c'est plus que ça, continue-t-elle. Pas que je veuille t'offenser, Véronique, mais tu n'es pas encore un assez gros joueur au sein de la boîte pour qu'il s'intéresse à toi ainsi directement.

C'est un brin offensant. Même si c'est vrai. J'écoute différentes théories pendant plusieurs minutes, puis le silence tombe. On vide le reste de la bouteille dans les verres déposés sur la petite table.

— On le saura bien assez vite ! décide Danielle. Pete n'est pas très discret. Gardez tout de même l'œil ouvert. Appelez vos clients pour faire des suivis et vous assurer qu'ils sont toujours satisfaits de notre service. Toi, Nancy, suis sa page Instagram et ses autres réseaux sociaux.

Il pourrait y publier un truc qui nous mettrait la puce à l'oreille. Discutez avec vos connaissances. On ne sait jamais ce qu'elles peuvent nous transmettre comme information pertinente.

Tout le monde écoute ses paroles comme si elle était un sergent de l'armée préparant ses troupes pour la guerre. Je retiens un petit rire quand je vois à quel point cette histoire a pris une tournure très sérieuse. Je me sens désolée d'être la source de cette affaire. Si je m'étais fermé la trappe, on ne tiendrait pas cette réunion au sommet aujourd'hui, mais en contrepartie, je ne dégusterais pas ce merveilleux vin non plus.

— Vous savez, je pourrais juste aller voir Pete et discuter de la situation avec lui, proposé-je.

On me regarde comme si je venais de me porter volontaire pour un voyage sur Mars, sans billet de retour.

— Tu ne peux pas aller là, dit Gisèle.

— Il est bien venu errer autour de l'agence, deux fois cette semaine. Pourquoi je ne pourrais pas faire la même chose ?

Je vois Gilles déposer son cellulaire et croiser les bras sur sa poitrine. Jusqu'à présent, il n'avait pas participé à la discussion. Maintenant, il a un air que je connais bien. Il arbore toujours ce visage lorsqu'il pense qu'un truc est voué à l'échec. Je le sais, depuis le temps ! Il ne trouve pas ma stratégie extraordinaire, c'est clair. Mais pourquoi devrait-elle l'être ? J'enseigne à mes enfants à aller au-devant du conflit et à discuter avec les principaux intéressés. Je ne vois pas pour quelle raison je n'appliquerais pas la même méthode dans ma vie adulte.

— Tu connais mal le personnage. Il est mesquin et ratoureux. Dès que tu auras le dos tourné, il en profitera pour te poignarder, explique Gisèle.

J'ai tout de même passé un moment en sa compagnie et, sans que cela ait été le meilleur temps de ma vie, je ne suis pas prête à lui accoler tous ces qualificatifs. Il s'est montré plutôt bon joueur, serviable même, mais un peu enfantin dans ses comportements. Et il a été dans mon dos longtemps. Je n'y trouve pas de poignard ! Ce que j'ai le moins apprécié de sa personne, c'est sa réaction lorsqu'il a découvert mon lien de parenté avec Gilles et mon mariage avec Marc. Je me tourne d'ailleurs vers mon père, qui nous écoute d'un air amusé. Je me demande s'il a la même opinion de Pete que toutes les femmes réunies. Je me promets de lui en parler, et même d'en discuter avec Marc plus tard. Et qui sait,

peut-être Rosie a-t-elle aussi sa propre opinion sur Pete Simmons !

10

Danielle propose gentiment de me reconduire chez moi. J'accepte son offre avec plaisir et nous profitons de la balade pour discuter de notre projet commun. Quand elle stationne la voiture dans l'entrée, nous apercevons les enfants qui jouent dehors, sur le côté de la maison. Ils glissent sur un toboggan aquatique que nous sortons toujours en début d'été pour leur permettre de se rafraîchir. Des éclats de voix et des rires nous accueillent, et mon cœur fond lorsque je vois les quatre petits courir en maillot de bain. Marc nous salue de la main. Il s'approche pour dire bonjour à Danielle, qui est sortie du véhicule. Cette dernière lui fait une accolade et ils discutent affaires quelques secondes, avant qu'elle tourne son attention vers les enfants.

— Ils sont donc bien mignons ! s'exclame-t-elle.

La petite Livia s'approche timidement et se colle contre ma jambe. Je la prendrais bien dans mes bras, mais elle est toute mouillée. Ma collègue se penche à sa hauteur pour la saluer et ma fille lui dit aussitôt qu'elle la trouve très belle.

— Ahhh ! lance Danielle. Tu es trop chou. J'ai envie de te garder juste pour moi !

— Tu veux prendre un verre avec nous ? propose Marc. On peut ouvrir une bouteille.

— Non merci. J'ai un rendez-vous. On se reprend sans faute bientôt. La prochaine fois, j'apporte mon maillot de bain, ajoute-t-elle à l'intention de Livia.

J'imagine ma collègue se lancer à plat ventre sur la glissade, dans un minuscule bikini. À coup sûr, tous les voisins sortiraient de chez eux pour admirer la scène. Quelle commotion cela causerait dans le quartier ! Ma fille hoche la tête, comme si c'était une promesse très sérieuse, et retourne à son jeu.

— Bon, on se revoit demain matin comme prévu. Je vais dire à Gilles qu'on va manquer la réunion, me rappelle Danielle.

— Parfait, et merci encore de m'avoir raccompagnée.

— Un plaisir ! Bye, Marc ! Continue de travailler ton bronzage !

— Bye !

Nous la regardons monter dans sa voiture, en silence.

— Cette femme est fantastique, lance-t-il.

— Sur ce point, je suis d'accord avec toi. Bon, je vais me changer. Qu'est-ce qu'on mange pour souper ?

— Du riz aux légumes.

— Ah oui ? C'est une nouvelle recette ?

— Oui, elle vient de…

Je lève la main, signe que j'ai compris.

— Je trouve que nous mangeons beaucoup de viande, explique-t-il. Ça ne peut pas faire de tort de couper un peu, question aussi de diminuer notre empreinte écologique.

— C'est ta nouvelle lubie ?

— Mais voyons ! Je me suis toujours intéressé à l'environnement.

— Vraiment ? J'aimerais bien savoir quelle action concrète tu as réalisée récemment pour aider à sauver la planète. Ton dernier congrès sur l'immobilier à Seattle ? Ah non, tu y es allé en avion. Ta voiture sport ! À essence ! Non, ce n'est pas ça qui aide, assurément. Oh, et c'est sans compter tes longues douches très chaudes, pas aidantes non plus. Donc, ne viens pas me dire que tu es un gars écologiste.

Fière de ma répartie, je m'apprête à tourner les talons pour aller me changer, mais il lance :

— Manger moins de viande aura assurément un impact sur le budget familial. Mine de rien, on ne fait pas autant d'argent qu'avant. Et je viens de payer une facture inattendue à la fourrière.

Je me fige, puis je me tourne vers lui très lentement. Mes yeux doivent lancer des couteaux, car je vois une étincelle de peur traverser son regard. C'est la première fois que mon mari semble craindre ma fureur.

— Je te l'accorde pour la fourrière, ce n'était pas prévu. Et j'en suis désolée, mais tu es en train d'insinuer que je ne peux pas assurer le bien-être de ma famille.

Je le trouve très brave de répondre.

— Je n'insinue rien. Je ne fais qu'émettre des faits.

— Je travaille depuis seulement cinq jours. As-tu déjà vendu une maison en cinq jours ? Bizarre que personne non plus à l'agence n'ait fait de vente dans ce même laps de temps. Sous-entendrais-tu que tous ceux qui travaillent chez Prestige sont des agents de piètre qualité ?

Cette fois, il ne tente aucune bravade. Une chose est sûre : je pense que je n'ai plus rien à me faire pardonner concernant la voiture remorquée ce matin. Il vient de se vautrer dans un pétrin aussi grand que le mien. Tout ça, finalement, pour un riz aux légumes.

Je le laisse avec les enfants et je vais me changer. Je passe devant le réfrigérateur sans m'arrêter pour me verser un verre de vin. J'ai déjà pas mal consommé dernièrement. Et je ne m'attarde pas dans la cuisine, où ça sent divinement bon. Quelle orgueilleuse je fais ! Je préfère aller dans ma chambre, un endroit que je trouve plus neutre, pour me calmer. Je prends quelques minutes pour choisir les vêtements que je porterai le lendemain et je revêts une tenue plus confortable. Je me sens comme lorsque l'on enfile des pantoufles chaudes. Je m'assois ensuite sur le lit pour réfléchir. J'aime Marc, je n'ai jamais douté de l'amour que je lui porte, mais je trouve que les derniers jours mettent notre couple à rude épreuve. J'en suis à me demander s'il est judicieux pour notre ménage de nous être imposé ce défi. D'un autre côté, j'adore mon travail au Groupe Prestige et je me vois mal l'arrêter pour revenir à la maison. Je ne pourrais plus revenir en arrière. Il faut que je me rende à l'évidence : je n'aurai pas d'autre choix que d'envoyer les filles à la garderie en septembre, à moins que Marc souhaite rester avec elles encore, mais j'en doute. Les jumelles à la garderie… Ce qui me semblait tout à fait inconcevable il y a moins d'un mois m'apparaît maintenant comme une super idée. Livia a assurément besoin de s'émanciper et de se forger un caractère. Elle est beaucoup trop tendre. Fréquenter des enfants autres que sa sœur ne lui ferait pas de tort. Cette question étant réglée dans ma tête, je passe au dossier suivant : ai-je envie de travailler auprès de Marc ? Je ne suis pas adepte de ces couples qui font tout, tout le temps ensemble. Je n'ai jamais été en fusion avec mon mari et j'aime que nous ayons chacun notre petit espace personnel. Je ne voudrais pas quitter le groupe, et lui non plus. La question sera donc : qui des deux va faire l'ultime compromis ? Je trouve que j'ai fait beaucoup de compromis durant les dernières années, mais je ne veux pas enlever à Marc l'une des choses qu'il aime le plus. Tout cela m'apparaît très compliqué. On n'en est pas rendus là encore, mais il est évident que la discussion s'imposera très bientôt.

Mon mari apparaît confiant, mais il reçoit encore de l'aide. Dès que sa nouvelle copine Rosie se trouvera une occupation plus intéressante, il risque de se sentir bien seul. À cette perspective, je ne peux retenir un petit sourire. Marc est un gagnant, un compétitif. Il acceptera difficilement de perdre contre les tâches ménagères !

Nous passons une agréable soirée en famille et nous profitons du beau temps pour faire une balade dans le quartier. Je suis contente que Marc et moi arrivions à discuter normalement pendant la promenade. Nous parlons des vacances, des enfants, de la grève du transport scolaire, mais pas du travail, des tâches ménagères ou de Rosie. Ces éléments qui se dressent entre nous sont devenus des sujets tabous. Il faudra bien crever l'abcès un jour ou l'autre, mais pas aujourd'hui.

Plus tard, je reçois un courriel de Nina qui m'indique les propriétés qu'elle doit visiter au cours des prochains jours, les noms des clients et les fiches détaillées des maisons. J'aurai une journée très occupée demain, après ma rencontre avec Danielle. Tant mieux ! Je préfère quand ça bouge un peu, et si je fais entrer de l'argent à la maison, la tension diminuera entre Marc et moi, ce qui ne peut qu'être bénéfique.

Je me lève de bonne humeur. Le soleil brille et une chaude journée nous attend. Je sélectionne donc une robe légère d'été et des sandales à semelles compensées. Les filles de l'agence ont une prédilection pour les talons effilés et très hauts. J'aimerais embarquer dans la danse, mais j'ai tellement une grosse journée de déplacements devant moi que je préfère opter pour des chaussures plus confortables. Je ne passerai même pas au bureau, de toute manière.

— Tu es très jolie, me fait remarquer Marc lorsque j'arrive dans la cuisine.

Le commentaire me fait plaisir.

— Merci ! J'ai une grosse journée aujourd'hui. Je remplace Nina, qui a des enjeux faciaux.

— Est-ce que je veux savoir c'est quoi, des enjeux faciaux ?

— Tu as assez travaillé là-bas pour avoir une petite idée, non ?

Il hoche la tête, l'air de dire : « Pas faux. »

— Quels sont tes plans ? demandé-je en sélectionnant un fruit dans le réfrigérateur.

— J'ai prévu aller visiter une garderie en après-midi.

Je ferme la porte dans un claquement sec.

— Pardon ?

Je ne suis pas fâchée, juste surprise.

— Rosie m'a informé qu'une garderie dans le secteur ouvrait des places pour les enfants de deux à cinq ans. Elle-même veut y envoyer sa fille. Je me suis dit que le moment était idéal pour les jumelles aussi. Nous avons rendez-vous tout à l'heure.

— On a déambulé ensemble pendant une heure dans le quartier hier et tu n'as pas pensé à m'en parler ! C'est une décision qui se prend à deux, et par là, je ne fais pas référence à Rosie et toi…

— Relaxe, je n'ai signé aucun papier encore. Je ne fais que visiter. Et j'ai juste oublié de t'en parler. Je viens d'avoir la confirmation que la rencontre fonctionne. Ce n'est pas comme si je te l'apprenais le matin de la grande rentrée.

Il a raison, et je devrais être reconnaissante qu'il fasse les démarches pour préparer l'automne. N'ai-je pas moi-même décidé pas plus tard qu'hier qu'il était temps pour les filles d'être inscrites à la garderie ? Je n'en ai pas parlé à Marc avant de prendre cette décision, mais il y a tout de même une marge entre réfléchir à l'idée et aller visiter un lieu potentiel… avec une autre femme.

Les plus vieux entrent dans la cuisine et Céleste se met à se plaindre. Elle n'a pas envie d'aller à l'école, elle a hâte aux vacances, elle a trop chaud dans sa classe. Le point sur les garderies est clos pour ce matin, mais ce n'est que partie remise. Je pense que Marc et moi sommes plus que dus pour un bon moment en tête-à-tête sans interruption. Si ma mère était là, je lui demanderais de venir garder les enfants, mais en son absence, je manque de ressources. Je parie que si mon mari le lui demandait, Rosie se montrerait plus que disposée à s'occuper de notre marmaille. À cette idée, je roule les yeux.

— Véronique roule les yeux quand je parle ! s'exclame Céleste en croisant ses bras sur sa poitrine.

Je sursaute. Je ne pensais pas qu'elle m'avait vue, et en plus, ce n'était pas ciblé vers elle.

— Quoi ? Mais non, je pensais à autre chose, me défends-je.

— Tu t'en fiches de moi, de toute manière.

Je reste bouche bée. Pourquoi ai-je droit à une telle attaque ce matin ? Je me tourne vers Marc pour obtenir du soutien, mais il secoue la tête, comme s'il était d'accord avec sa fille. Seul Albert n'a pas l'air trop incommodé par la situation. En fait, il profite du léger drame pour se servir un bol de céréales sucrées en catimini alors qu'il n'y a pas droit la semaine.

— Véronique, peut-être devrais-tu t'excuser auprès de Céleste ? me suggère Marc.

— M'excuser pourquoi ? Je pensais à autre chose, au travail, pour être plus précise, et j'ai roulé les yeux. Je n'écoutais même pas ce que tu disais.

— Tu vois, papa, elle ne s'intéresse jamais à moi !

Peu importe ce que je dirai, je sens que je vais m'enfoncer. J'aimerais me défendre, mais je manque de temps. J'opte pour la solution facile.

— Je suis désolée que tu penses cela. Pour me faire pardonner, je vais t'emmener boire un *bubble tea* en fin de semaine.

Là, je parle son langage. Ma proposition a pour effet de la dérider un peu.

— Et je veux qu'on aille me faire percer un deuxième trou dans les oreilles, ajoute-t-elle avec un air de défi.

Je sais que Marc s'y oppose. Il lui a dit qu'il l'y emmènerait pour ses dix ans. Je décide de lui rendre la monnaie de sa pièce.

— C'est une excellente idée. Nous allons faire cette activité toutes les deux. Donc samedi matin, ce sera *bubble tea* et perçage d'oreille.

Son humeur change du tout au tout. Elle sort de la cuisine en sautillant. J'évite de croiser le regard de mon mari. J'annonce plutôt que je vais souhaiter une bonne journée aux jumelles et je sors à mon tour en coup de vent. Je suis peut-être allée un peu trop loin, mais je trouve qu'il l'a mérité.

Je donne des bisous aux filles et je prends même quelques minutes pour les aider à s'habiller. Je passe ensuite me brosser les dents, puis je quitte la maison par la porte avant, après avoir crié un : « Bonne journée ! » Je monte ensuite dans la voiture de Marc et je file rejoindre

Danielle.

Je reçois deux messages de mon mari pendant la route. Il cherche la brosse à cheveux des filles et il veut savoir si nous avons des brosses à dents supplémentaires. À ce rythme, il va me rendre folle rapidement. Je décide de ne pas lui répondre.

Quand j'arrive chez notre client, je découvre ma collègue déjà sur les lieux. Elle est sortie de sa voiture et pianote sur son cellulaire. Un cycliste passe devant elle et l'homme tourne tellement la tête qu'il ne voit pas le poteau qui approche dangereusement. Il l'évite de justesse et fait quelques zigzags, avant de disparaître de mon champ de vision au coin de la rue. Je n'aurais jamais cru voir une scène semblable de toute ma vie !

— Pourquoi tu as cet air-là ? demande Danielle, qui vient de lever les yeux.

— Tu n'as pas vu ce gars passer ?

— Quel gars ?

— Celui qui a failli se tuer à cause de tes jambes.

— Ah non. Je l'ai manqué.

Elle hausse les épaules, un large sourire aux lèvres. Elle me tend un café et je la remercie, lui promettant de payer la prochaine tournée. On prend bien soin de moi !

— Bon, énonce-t-elle. Les clients nous attendent. Lui est très enthousiaste de faire affaire avec nous, elle, un peu moins.

Je me demande d'où vient cette absence d'enthousiasme…

— Je crois qu'elle est plutôt nerveuse parce qu'ils ont déjà fait une offre sur une autre maison et s'ils ne vendent pas celle-ci dans un délai de soixante jours, ils vont la perdre.

— Soixante jours, ce n'est pas beaucoup pour faire tous les travaux que nous avons en tête.

— Voilà pourquoi nous devrons être efficaces. J'ai déjà communiqué avec certains entrepreneurs qui pourraient commencer la semaine prochaine. Donc, on présente nos plans aux clients et, s'ils sont d'accord, on enclenche la deuxième vitesse.

— Parfait. Tu veux que je parle ou tu t'en occupes ? demandé-je.

— Tu étais très enthousiasmée par les idées de rénovations. Je te laisse les présenter. Je complèterai au besoin, répond-elle.

Je me sens soudain nerveuse, mais Danielle a l'air très confiante. Si elle l'est, je dois me montrer maîtresse de moi-même.

— C'est parti ! déclaré-je.

Une heure plus tard, nous sortons de la maison, très satisfaites de la rencontre. Je n'arrive pas à croire à quel point je me suis montrée posée et efficace. J'ai réussi à amadouer rapidement la dame et elle a écouté toutes mes suggestions avec attention. Juste avant qu'on parte, elle a même mentionné qu'elle recommanderait le service Prestige à quelques-unes de ses connaissances en quête de la maison idéale. On n'aurait pas pu me faire plus beau commentaire. J'ai hâte de raconter ça à Marc ce soir ! Puis, je déchante un peu. De quelle manière sera accueilli mon succès professionnel ? Je suppose que cela dépendra de sa journée avec Rosie…

— Tu étais épatante ! me complimente Danielle. Je n'ai même pas eu besoin de glisser un mot. Je me suis sentie limite inutile.

— Au contraire ! Ta présence me donnait la force nécessaire pour ne négliger aucun détail.

— On forme une super équipe. Je savais que je faisais le bon choix en te sélectionnant.

Elle me fait une accolade. Je me sens soudain émue : je fais officiellement partie de celles qui reçoivent les accolades des collègues !

— J'y vais, moi, dis-je. Je dois aller faire quelques visites pour Nina.

— Ah oui, la pauvre ! J'espère que son visage a repris un peu sa forme normale. On se revoit demain, dans ce cas ?

— Oui, et cette fois, ce sera à mon tour de payer le café, lui rappelé-je. À demain !

— Appelle-moi s'il y a quoi que ce soit.

— Merci, Danielle !

Je monte dans ma voiture et je file à mon prochain rendez-vous. Quelques minutes plus tard, je me stationne devant une jolie demeure moderne dont la porte turquoise ferait rêver n'importe quel acheteur.

Je déverrouille la boîte à clé et j'entre. Je regarde mon cellulaire et je constate que j'ai reçu un autre message de Marc. Sérieusement, il n'en manque pas une ! Je flanque mon appareil au fond de mon sac à main et j'accroche celui-ci dans l'entrée. Je fais un rapide tour du propriétaire, question de me rafraîchir un peu la mémoire. Je n'ai pas le temps de finir qu'on sonne déjà à la porte. Je replace mes cheveux vite fait et je vais ouvrir.

— Bonjour ! Bienvenue…

Les dernières paroles de salutations meurent sur mes lèvres. Pete se trouve devant moi.

— Sérieux, c'est une blague ! m'exclamé-je. Tu me suis ?

Pour une fois, il a l'air surpris.

— Euh, non, je ne te suis pas. Nina n'est pas là ?

— Elle a quelques soucis et je la remplace. Tu crois que je ferai l'affaire ou tu préfères attendre une vraie professionnelle ? D'un autre côté, il sera peut-être plus facile pour toi de me piquer ce client à moi plutôt qu'à Nina, qui a plus d'expérience.

— Tu te méprends sur mes intentions.

— Ah oui ? J'en doute. Je commence à comprendre ton petit jeu, et devine quoi ? Ça ne fonctionnera pas. Je ne me laisserai pas intimider.

Je m'apprête à lui fermer la porte au nez, mais il passe son pied dans l'embrasure. Comme je ne veux pas l'abîmer – la porte, pas le soulier –, je l'ouvre de nouveau.

— Tu as laissé traîner quelque chose dans le chemin, dis-je en pointant sa jambe.

— Mettons les choses au clair. Je ne suis pas ici en ma qualité d'agent. Je suis ici comme client. Je me cherche une maison et Nina a dit qu'elle m'aiderait.

À mon tour d'être surprise ! D'abord parce que je ne comprends pas trop pourquoi il a besoin d'un agent, et parce que je ne vois pas pour quelle raison Nina accepte de l'aider. À entendre toute l'équipe, pas plus tard qu'hier, Pete est le diable en personne. J'ouvre davantage la porte. Je me suis engagée à m'occuper des clients de ma collègue ; je n'ai donc pas d'autre choix que de tenir ma parole. Je ferai la lumière sur le reste plus tard.

— OK, désolée de l'accueil un peu froid, dis-je.

— Un peu froid ? Tu veux dire complètement glacial !

— Ouais, ouais, grommelé-je. Un instant ! Pourquoi ce n'est pas ton nom qui était inscrit dans les informations du client ?

— Quel nom était écrit ?

— Pierre Samson.

Il sourit.

— C'est une petite blague entre Nina et moi. Elle ne m'appelle jamais par mon vrai nom.

Je ne creuse pas davantage la question. Ce ne sont pas mes affaires.

— Veux-tu que je fasse le tour avec toi ou tu préfères le faire seul ? Je ne voudrais pas utiliser ma salive pour rien.

— Écoute, je suis désolé pour mon commentaire. Loin de moi l'idée d'insinuer que tu avais été engagée juste parce que tu es la fille de Gilles.

— Oh, tu n'as rien insinué, tu l'as dit, tout simplement. Et je rajoute que tu as aussi parlé de mon mariage avec Marc. Un autre élément qui a favorisé mon embauche, apparemment.

— Oui, et je m'excuse. J'ai seulement été surpris. C'est un petit monde, et je pensais connaître tous les potins.

Je hausse un sourcil. Ce n'est pas un potin à proprement parler. Et au fond, après réflexion, il n'a pas complètement tort lorsqu'il affirme que mes liens avec Gilles m'ont permis d'avoir ce *job*. Seulement, je préfère ne pas trop le mettre de l'avant.

— Peu importe, dis-je. Commençons la visite. J'ai d'autres clients à voir aujourd'hui. Rassure-moi, ce n'est pas toujours toi, mais sous un nom d'emprunt ?

Il sourit et je le trouve très séduisant.

— Non, il n'y a que cette maison qui m'intéresse. En plus, les propriétaires veulent déménager rapidement, ce qui me convient parfaitement.

— Où habites-tu présentement ?

— Dans un immeuble en copropriété où je fais baisser la moyenne d'âge d'au moins trente ans. Je dois dire que je commence à être un peu tanné qu'on remarque sans cesse mes allées et venues.

— C'est comme un système d'alarme, mais version humaine.

— Exactement.

— Je comprends. J'ai moi-même des voisins retraités qui regardent souvent par la fenêtre. Dès qu'on sort, et qu'on les rencontre, ils ont une remarque à nous faire : « Vous avez changé de voiture ? Tondu le gazon ? Acheté des vélos aux enfants ? » On ne peut même pas faire deux pas dans la rue sans se faire arrêter. C'est un peu dérangeant.

Je suis surprise de m'épancher ainsi. Je me reprends aussi vite. L'heure n'est pas à la confidence, mais bien au professionnalisme. Nous entamons le tour du rez-de-chaussée et nous faisons un premier arrêt à la cuisine. Il passe sa main sur le comptoir de granit foncé, comme s'il le flattait.

— J'adore cuisiner, dit-il. Je rêve d'une cuisine fonctionnelle comme celle-ci.

— Tu cuisines ?

— Bien sûr ! Je prépare la meilleure sauce tomate au monde. Il faudrait que je te fasse goûter !

J'imagine un souper où lui et Rosie partageraient avec nous leurs meilleures recettes. Très peu pour moi. Je le regarde faire le tour de la cuisine, ouvrir les placards et s'engouffrer dans le garde-manger. Il ressort aussitôt, apparemment satisfait de ce qu'il découvre.

— Un point pour la cuisine ! lance-t-il.

— C'est drôle, je t'imagine très mal dans ce décor.

— C'est à cause de l'habit. Imagine-moi dans une tenue plus confortable.

Une vision de lui, torse nu, un jeans tombant sur ses hanches me traverse fugitivement l'esprit. Je m'éclaircis aussitôt la gorge et je détourne les yeux.

— On continue ?

— Bien sûr ! Je te suis.

Nos pas nous mènent au salon, où un feu flambe dans le foyer au gaz. C'est bête, puisqu'il doit faire au moins vingt degrés à l'extérieur, mais les clients ont voulu créer une ambiance. Sur le sol, devant le foyer, il y a une peau d'ours et de la musique douce s'échappe des haut-parleurs. On croirait une mise en scène pour un couple amoureux. Heureusement qu'il fait clair. Il n'aurait pas fallu ajouter à cela de la lumière tamisée.

— C'est un salon que je qualifierais de… romantique, suggéré-je.

— Parfait pour un rendez-vous galant.

— Allons en haut.

Nous montons au deuxième, commentant l'escalier en bois et en verre. La chambre principale s'ouvre directement en haut des marches.

— La chambre des maîtres est de toute beauté et on y trouve un placard grand comme ma salle de bain à la maison. J'ai lu sur la fiche qu'il s'agissait d'un placard intelligent, dis-je.

— Et qu'est-ce que ça veut dire, exactement ?

— Aucune idée.

J'entre dans le placard. Je regarde au plafond et autour de moi. Je cherche ce qui est intelligent. Pete entre à son tour et les portes se ferment automatiquement derrière lui.

— Bien voilà, on a trouvé, déclaré-je. Des portes automatiques. Comme si c'était si difficile de les fermer.

Je pense à mes enfants qui laissent toujours les leurs ouvertes. Ce mécanisme pourrait effectivement se montrer utile.

— OK, mais maintenant, comment on sort d'ici ? demande Pete.

Au même instant, la lumière s'éteint. Nous nous retrouvons donc dans le noir, enfermés. Un mince rai de lumière traverse les deux portes. Je m'approche, question de vérifier si le mécanisme reconnaîtra ma présence, mais rien ne se passe. Je touche partout, pour voir si je ne trouve pas une poignée ou quoi que ce soit d'autre qui me serait utile. Rien. Je me tourne vers mon compagnon, qui n'a pas bougé.

— On est enfermés ici, déclaré-je.

— C'est ce que je constate.

— Prends ton cellulaire. On va aller voir sur YouTube si on ne trouverait pas une vidéo qui nous informerait de la façon d'ouvrir la porte.

— Je suis désolé de te l'apprendre, mais mon téléphone est en train de se charger dans ma voiture. Prends le tien.

— Il est dans mon sac, en bas.

Je suis prise au piège. Soudain, je sens une vague d'angoisse m'envahir.

— On va rester coincés ici pour toujours ! dis-je d'une petite voix aiguë. Personne ne sait qu'on est là.

— Relaxe, ça pourrait être pire. On pourrait être pris… sous l'eau !

— Pris sous l'eau ? On ne peut pas être pris sous l'eau, à part si on est mort noyés.

— Alors tu vois que notre condition n'est pas si mal, finalement. Quand on se compare, on se console.

— Tu dis n'importe quoi !

— Je sais, mais avoue que pendant un moment, tu t'es imaginée prise sous l'eau. Ça t'a changé les idées.

— Pendant à peu près une microseconde. On ne va pas rester ici jusqu'à ce que les clients reviennent ! On en a pour des heures. Et de quoi on aura l'air ?

— Il doit bien y avoir une poignée de secours quelque part. C'est un placard, pas un coffre-fort à la banque.

— Au moins, à la banque, il y a de l'argent. Ici, il y a juste des vêtements. Ce n'est même pas intéressant.

— C'est parfait, tu fais de l'humour. Ça montre que tu es plus détendue.

Je n'arrive pas à croire ce qui nous arrive. Je suis prisonnière d'une garde-robe ! Nous restons silencieux quelques secondes. L'endroit a beau être grand, nous sommes tout de même très près l'un de l'autre. L'habit de Pete frotte contre mon bras et le contact du tissu sur ma peau nue me fait frissonner. Pas de peur, mais de plaisir. Comment est-ce possible qu'il me fasse un tel effet alors qu'on est dans une position si peu enviable ? Je sens son parfum, il me monte même à la tête. Mes

yeux s'habituent lentement à l'obscurité et j'observe ses traits pendant qu'il regarde autour de nous à la recherche d'une solution. Il réfléchit, je le vois à son air, et il se passe même la main sur le visage. Je peux imaginer la texture de la barbe de quelques jours qu'il porte. Douce et rugueuse à la fois. Je recule aussitôt d'un pas et je me frappe le dos contre une étagère.

— Ça va ?

— Oui, oui, j'ai trébuché.

— Fais attention de ne pas te blesser. Quoiqu'on pourrait poursuivre les propriétaires pour bris de jouissance.

Bris de jouissance ? A-t-il réellement choisi cette expression au hasard ? Je le vois qui s'affaire à gauche et à droite, puis il lance un « Ah ! Ah ! » et, comme par magie, les portes s'ouvrent. J'accueille la lumière du jour en plissant les yeux et je mets les pieds dehors alors que lui reste là, songeur.

— Quoi ! Pourquoi tu ne bouges pas ?

— Je veux juste m'assurer que tu ne diras à personne que je suis sorti du placard.

— Franchement !

Je secoue la tête et je souris. Il apparaît très content de m'avoir fait rire un peu. Je reste à l'extérieur pendant qu'il inspecte un peu plus en détail l'endroit.

— Si je veux acheter cette maison, je vais m'assurer de ne pas me retrouver enfermé chaque matin.

— Parce que tu penses réellement l'acheter ?

— Bien sûr ! J'aurai de bons souvenirs ici. Je pourrai dire à tous mes amis qu'il y a déjà eu une superbe femme dans ma garde-robe.

Je baisse les yeux, gênée par son compliment. Je n'étais pas certaine que nous ayons vraiment vécu un truc là-dedans, mais je commence à penser que je ne suis pas la seule à avoir apprécié l'expérience plus que nécessaire. J'admets même que, dans d'autres circonstances, je n'aurais pas détesté me trouver enfermée avec lui un peu plus longtemps. Il est très séduisant et, si j'étais célibataire, je crois que je ne pourrais pas résister à son charme. Troublée, je continue la visite. Nous passons à la salle de bain. Il inspecte le meuble-lavabo, regarde par la fenêtre et

entre même dans la douche.

— Il y a de la place pour deux, lance-t-il. Tu veux venir voir ?

Je le regarde de l'autre côté de la porte vitrée. C'est un piège et je ne peux pas tomber dedans. Je ne vais pas entrer dans la douche avec un autre homme, même si nous sommes habillés. J'ai l'impression que l'épisode du placard m'a rendue fébrile, et je ne réponds plus de ma personne. Je pourrais faire des folies que je regretterais sûrement.

— Je te fais confiance. Je t'attends dans la chambre.

Je réalise le double sens de cette réplique. Confuse, je sors de la salle de bain, je traverse la pièce et je vais me réfugier dans le corridor.

— On continue ? dit-il en me rejoignant.

— Oui, par ici, nous avons une autre chambre à coucher.

J'ouvre une porte et nous tombons presque sur le lit Queen. Nous nous regardons d'un même mouvement, puis je détourne les yeux très vite. Je tente de reprendre un certain professionnalisme.

— Une pièce de petite dimension, mais il y a de l'espace pour coucher à deux.

— Pour coucher à deux, hein !

— Je veux dire qu'un parent pourrait y loger deux enfants sans problème.

— Il y a de la place pour deux dans ce lit, c'est évident.

Il pousse l'audace jusqu'à s'asseoir dessus. J'espère qu'il ne m'invitera pas à l'y rejoindre cette fois. J'ai tellement chaud ! Je dois être rouge comme une tomate. Il teste un peu le matelas et se relève. Il va voir la salle de bain, mais je reste sagement dans le cadre de porte. Quand il revient, je vois ses yeux qui m'observent de la tête aux pieds.

— T'ai-je dit que je te trouvais particulièrement belle aujourd'hui ? remarque-t-il familièrement.

Je m'éclaircis la gorge et je me lèche les lèvres, qui sont subitement devenues très sèches. J'ai toujours une bouteille d'eau à portée de la main, sauf maintenant, un moment où j'en aurais désespérément besoin. Qu'est-ce que je réponds à ce commentaire ? Que moi aussi, je le trouve très séduisant ? Je ne peux pas me mettre le doigt dans cet engrenage.

— Merci, c'est très gentil, murmuré-je. Bon, on redescend ?

— Je ne dis jamais non à une jolie femme.

Il me suit. Cette fois, il ne me marche pas sur les talons. Quand nous arrivons au rez-de-chaussée, je me tourne pour lui demander s'il a des questions et je suis surprise de le voir si près de moi. Je perçois un éclat vert dans ses yeux noisette. Je recule subtilement d'un pas et je tente un sourire qui doit ressembler un peu plus à une grimace.

— As-tu des questions ? balbutié-je.

— J'en ai une.

— OK ! Je t'écoute.

Un ping ! sonore provient de mon sac à main caché dans la garde-robe de l'entrée. Je parie que c'est encore Marc qui cherche un truc. Je profite de ce moment pour briser la bulle dans laquelle je me trouve avec Pete.

— Tu m'excuses une seconde ? Je dois voir qui veut me parler.

— Aucun problème.

Je vais prendre mon sac à main et je consulte mes messages. J'en ai effectivement quelques-uns de mon mari, mais rien d'important. Celui qui vient d'arriver provient de mon prochain client, qui m'indique qu'il ne pourra pas se présenter à sa visite à cause d'un contretemps.

— Flûte !

— Quoi ?

— Mon prochain client vient d'annuler.

— C'est parfait !

— Pas pour moi, non. Alors, cette question ?

— Viendrais-tu dîner avec moi ?

— Ce n'était sûrement pas ça ta question.

— En fait, oui.

— Pourquoi ?

— J'ai envie de discuter.

— De la maison…

— Peut-être.

— Pete, je…

— Non, non, je te taquine. Bien sûr que je veux discuter de la maison. J'aimerais faire une offre, mais il y a encore une petite partie de moi, je dirais cinq pour cent, qui n'est pas certaine. Je suis sûr que si on va dîner, tu arriveras à me convaincre.

— Cinq pour cent ? Ce n'est certainement pas un chiffre choisi au hasard. C'est la commission de vente.

— J'aime ce chiffre. Il me vient spontanément à l'esprit.

— On se demande pourquoi. Je ne crois pas que ce soit une bonne idée qu'on dîne ensemble.

— C'est juste un repas. Pas une tentative pour te recruter dans mon équipe de vente. Si c'était n'importe quel autre client, tu aurais déjà dit oui. En plus, tu prendrais l'addition.

Il a raison. Si c'était quelqu'un d'autre, je n'hésiterais pas une seconde.

— Gilles serait déçu que tu perdes une vente si facile, ajoute-t-il avec un petit sourire.

— C'est bon, on va dîner.

— En plus, c'est moi qui t'invite. Tu es gagnante sur tous les plans !

Nous sortons et je verrouille la porte, puis nous marchons jusqu'à nos véhicules respectifs. Je suis très contente de ne pas me balader avec ma minifourgonnette. Ce serait gênant ! Nous convenons de nous rejoindre au restaurant, et il part le premier. Je monte dans l'auto et je prends une grande inspiration. Je vais devoir me contenir davantage dans la prochaine heure. Je ne me reconnais plus. Me voilà à me laisser séduire par le premier homme qui réussit à m'attirer dans un placard ! Dit ainsi, ça sonne un peu étrange, mais c'est tout de même la vérité. Question de ventiler un peu, je décide d'appeler Annabelle. Il faut que je me confie à quelqu'un. Je peux bien faire attendre Pete un peu au restaurant ! Coup de chance, elle répond à la deuxième sonnerie.

— Salut, mon amie ! Quoi de neuf ?

— Je suis toute à l'envers ! Je viens de passer du temps enfermée dans

un placard avec Pete Simmons et il me fait un effet d'enfer. Après ça, il y avait ce lit, et il m'a invitée dans la douche.

— Un instant. Qu'est-ce que tu racontes ?

Mon récit est un peu décousu. Je lui raconte tout depuis le début, plus calmement cette fois. À la fin, elle rit.

— Un gars t'a fait de l'effet, et alors ? Ça prouve juste que tu as encore un peu de vie dans le bas du corps. Ça ne peut pas te faire de tort, non ?

— Je t'arrête, ton commentaire est totalement inapproprié. J'ai de la vie dans le bas du corps avec mon mari, tu sauras.

— Oui, oui, je vais faire semblant de te croire.

L'heure n'est pas à débattre de la question.

— Je me sens mal. J'ai l'impression que je trahis Marc.

— Voyons donc ! Tu me racontais qu'il travaillait avec des mannequins et qu'il ne t'en a jamais glissé un mot. Tu crois qu'il avait l'impression de te trahir, lui ? Et crois-moi, il a sans doute souvent rêvé de rester enfermé dans un placard avec chacune d'elles.

— Tu penses ?

— C'est clair que oui !

Je n'aime pas trop cette idée, mais Annabelle a raison de croire que c'est vrai. Je me sens un peu mieux, mais pas tout à fait prête à affronter un dîner en tête-à-tête avec Pete. J'aurais dû être plus ferme et refuser.

— Tu dis que tu vas au resto avec ton copain ?

— Ce n'est pas un copain. C'est un client et ennemi du bureau.

— Peu importe. Je suis libre dans les prochaines heures. Veux-tu que je passe au resto et que je tombe sur vous par hasard ? Tu as promis de me le présenter, en plus.

— Je n'ai jamais promis ça ! Imagines-tu les soupers de couples que ça donnerait. Marc ne me le pardonnerait jamais.

— OK, OK, le bonheur de Marc passe avant le mien, je présume.

Je sais qu'elle me taquine. Je décline son offre et lui promets de la rappeler après mon repas. Ce n'est qu'un dîner. Je peux survivre à une heure avec Pete, tant qu'il n'y a pas de pièce où on se retrouvera

enfermés. Je remercie mon amie de son écoute et je raccroche.

11

Quelques minutes plus tard, je me stationne au restaurant. Je replace mes cheveux et je retouche mon maquillage. Ensuite, je prends une grande inspiration et je sors de la voiture. Je trouve que ma démarche manque de naturel et j'essaie de me détendre. *Ce n'est qu'un repas avec un client*, me répété-je. Pourtant, je continue à être nerveuse jusqu'à ce que je m'installe enfin devant Pete à la table. Lui arbore un air tout à fait naturel. J'en suis à me demander si je n'ai pas rêvé toutes les scènes qui se sont produites dans la maison.

— Parlons affaires ! lance-t-il une fois que nous avons passé notre commande.

— Bonne idée ! C'est pour cette raison que nous sommes ici. Je suis contente que la maison t'intéresse.

— Je pensais plutôt parler de tes affaires.

— Mes affaires ?

— En fait, j'aimerais apprendre à te connaître davantage. Tu m'as dit que tu étais de retour sur le marché du travail. Qu'as-tu fait durant les dernières années ?

Je me surprends à me montrer franche.

— Je suis restée à la maison avec les enfants.

— Combien d'enfants as-tu ?

— J'en ai trois. Un garçon et des jumelles. Marc a une fille plus vieille.

— J'ai une fille moi aussi. Elle habite avec sa mère et je l'ai avec moi une fin de semaine sur deux. Une autre raison pour laquelle je veux acheter cette maison.

— Ah oui ! Je ne savais pas que tu avais une enfant.

— Je te l'ai dit dans la voiture.

— Je ne pensais pas que tu étais sérieux.

— Je gagne à être connu, hein ! Je ne suis pas qu'un gros méchant compétiteur.

Je baisse les yeux, gênée. Il n'a pas l'air fâché, juste amusé.

— Ce n'est un secret pour personne que Danielle me déteste, continue-t-il.

— Ainsi que tout le monde à l'agence, complété-je.

— Ah non ! N'en sois pas si sûre. La preuve, je collabore avec Nina sans problème. Je m'entends très bien avec Gilles. Nous jouons parfois au golf ensemble. Et j'ai déjà travaillé avec Marc à de nombreuses reprises.

— Je ne savais pas. Je pensais qu'il te détestait.

Je repense à la discussion que j'ai eue avec mon mari sur le sujet. Jamais il ne m'a confié détester Pete. Il a seulement dit que ce dernier allait être furieux qu'on lui ait volé la propriété sur la rue Duluth. Rien d'autre par rapport à ses sentiments à son endroit.

— Non, n'oublie pas que c'est Danielle qui me déteste, répète mon vis-à-vis. Elle fait un peu de projection. Du genre, je le hais, tout le monde doit le haïr.

— Elle doit tout de même avoir une bonne raison pour te détester, non ? Elle n'a pas inventé ça pour le plaisir.

— C'est une histoire qui date d'il y a très longtemps. J'aime bien Danielle. Notre petite compétition me plaît et elle a le droit de ne pas m'apprécier. Cependant, j'aimerais qu'elle arrête de me traiter d'ennemi. Oui, le marché de l'immobilier est très compétitif et on doit tous tracer notre chemin, mais, au bout du compte, on travaille tous pour un but commun.

— Aider les clients à trouver la maison de leur rêve ?

— J'aurais plutôt dit : faire de l'argent, mais la maison de rêve peut aussi fonctionner.

Je ris. L'atmosphère est plus détendue et je trouve que Pete est d'agréable compagnie. Je peux comprendre que Danielle et lui ont eu leurs différends dans le passé, mais il a raison lorsqu'il affirme que ça ne concerne qu'eux. Je lève donc mon verre d'eau à notre collaboration.

Le dîner se déroule bien et je suis presque déçue lorsque vient le temps pour moi de partir à la rencontre de mon prochain client. Nous

luttons poliment quelques secondes pour déterminer qui des deux prendra l'addition, et il remporte la partie. Il avait insisté dès le départ pour m'inviter. Il m'accompagne jusqu'à ma voiture et me fait la bise sur les deux joues. Je ferme doucement les yeux, prenant quelques secondes pour m'imprégner de son parfum. Je suis fière du côté professionnel que j'ai affiché dans la dernière heure, mais je ne peux m'empêcher de le trouver divinement séduisant quand même.

— On se revoit bientôt, promet-il.

— Les chances sont en notre faveur.

— Salue Marc de ma part !

Je fais signe que oui, mais je doute de transmettre le message. Je souhaite avant tout valider la théorie de Pete selon laquelle Marc l'aime bien avant de m'aventurer à confier à mon mari que j'ai dîné avec un homme ce midi. J'envoie un petit message à Annabelle lui signifiant que je n'ai pas fait de folie et je chasse Pete de mon esprit.

J'arrive en avance à mon prochain rendez-vous, ce qui me laisse du temps pour étudier la fiche détaillée une dernière fois avant ma rencontre. Je fais le tour de la maison, m'exclamant devant ce que je découvre. La demeure a un style rustique intéressant : des poutres de bois, de la pierre de rivière sur le foyer, de gros chandeliers au plafond. On se croirait dans un chalet en plein cœur de la ville. Je trouve que ça change du *look* moderne habituel.

On sonne à la porte et je vais accueillir les clients, un large sourire aux lèvres. Dès qu'elle entre, la dame lève les yeux au plafond, vers le lustre en bois, et laisse échapper un soupir de désapprobation. La visite commence mal. L'homme est charmant, mais sa femme a un commentaire négatif sur tout : elle n'aime pas le plancher, elle voulait du chêne et c'est de l'érable ; elle n'aime pas la porte-fenêtre double, elle en aurait voulu une triple pour mieux voir l'ensemble du paysage au loin ; les poutres au plafond sont trop sombres et alourdissent la pièce ; le propriétaire aurait dû mettre des lumières encastrées au lieu de lourds luminaires ; le plafond est trop haut dans l'entrée, mais trop bas dans le salon, où Madame aurait aimé accueillir un sapin de Noël digne des plus grands centres commerciaux. En contraste, être embarrée dans un placard relevait de la lune de miel. Je suis cognitivement épuisée lorsque je reconduis le couple dans l'entrée et que je lui promets que Nina fera un suivi. Je me retiens pour ne pas claquer la porte derrière eux. Je n'ai qu'une envie : me laisser tomber sur le moelleux divan du salon et enlever mes sandales qui me font

souffrir le martyre, même si je croyais avoir sélectionné une paire confortable. Je refais plutôt un dernier tour pour m'assurer que tout est encore en ordre et je me réfugie dans ma voiture. J'envoie un bref texte à Nina pour l'informer que j'en ai terminé avec ses visites de la journée. Il est encore tôt, mais je trouve que j'ai assez travaillé pour aujourd'hui. J'ai envie de retourner à la maison et de passer un peu de temps avec les enfants.

Le téléphone sonne et je vois le numéro de ma mère qui s'affiche. Une revenante ! Je décroche, un peu fébrile. Je n'ai pas particulièrement envie de gérer le conflit qui l'oppose à Marc, mais elle me manque et j'ai envie de discuter avec elle.

— Salut, maman !

— Allô, Véro ! Puis, comment va le travail ?

— Ça se passe bien. Je pourrais te conter ça de vive voix si tu ne t'étais pas enfuie au Mexique sans l'annoncer.

— Sans l'annoncer ? C'était prévu depuis un moment, je n'avais juste pas la date officielle. Je te l'avais dit, en plus, tu ne t'en souviens pas ? Monique s'est fait opérer au talon et elle avait besoin de mon aide pendant sa convalescence.

Je réfléchis. Je n'ai pas souvenir qu'elle m'ait informé que sa sœur se faisait opérer.

— Je t'ai même laissé un message sur ton répondeur.

— Oui, c'est vrai. Marc me l'a dit. D'ailleurs, parlant de lui…

Je me dois de revenir sur la scène vécue dans ma chambre. J'y vais quand même de manière légère afin de ne pas trop brusquer les choses.

— J'ai entendu dire qu'il était survenu un petit événement gênant entre Marc et toi.

— Gênant ? Non, je ne vois pas de quoi tu parles.

— Dans la chambre, après la douche de Marc…

— Je n'ai absolument aucune idée à quoi tu fais allusion. La dernière fois qu'on s'est vus, j'ai préparé une bonne lasagne. J'espère que vous l'avez aimée.

— Oui, elle était excellente ! En tout cas, merci d'avoir pris le temps de m'appeler. J'ai hâte de te revoir, et les enfants également.

— Ils me manquent aussi. Je serai disponible pour les garder à mon retour.

C'est parfait ! Elle fera compétition à Rosie !

— Je suis sûre que Marc sera bien content de l'entendre. Fais-moi signe quand tu reviendras, maman.

— Bye, Véro !

Je raccroche. Étrange tout de même que Marc m'ait raconté une scène avec ma mère qui, de son point de vue, ne semble pas avoir eu lieu. Je me demande si c'est un subterfuge de sa part pour me ramener à la maison. J'espère que non. Je serais très déçue si c'était le cas.

Un peu plus tard, je me stationne dans l'entrée. Personne n'est encore à la maison. Marc doit être en train d'aller chercher les enfants. J'entre et je dépose mes effets, puis je vais dans la chambre me changer. Des tas de linge sale, que j'ai préparés la veille, reposent encore sur le sol. Personne ne s'est occupé du lavage aujourd'hui. Je vais dans la salle de bain et je trouve des serviettes encore humides sur le plancher. Génial ! À quoi Marc a-t-il bien occupé sa journée ? Je prends la pile de serviettes et je vais la mettre dans la machine à laver. Ensuite, je passe par la cuisine, où je découvre la vaisselle du déjeuner et du dîner. En soupirant, j'ouvre le lave-vaisselle pour le remplir, mais il est déjà plein. Personne n'a pensé à le partir. Je démarre la machine. Par réflexe plus que par réelle intention, j'ouvre le réfrigérateur afin de me donner une idée de ce que nous allons manger pour souper. Les tablettes sont vides. Aucune trace de souper à l'horizon. Il n'y a aucun morceau de viande en train de dégeler, plus de légumes décents. Je suis très découragée lorsque je ferme les portes doubles. Au même instant, j'entends des bruits dans l'entrée. La petite famille est de retour. Je ne sais pas avec quelle attitude accueillir mon mari. La fureur gronde en moi à cause de l'état de délabrement dans lequel j'ai découvert la maison. C'est pire que la semaine passée ! En même temps, je me sens mal parce que pendant qu'il prenait soin de la marmaille, je flirtais pratiquement avec un autre homme dans un placard. Il y a de quoi faire culpabiliser n'importe qui. En plus, je n'ai pas envie d'une chicane ce soir. J'ai déjà été assez entourée d'énergie négative lors de ma dernière visite avec cette cliente qui n'aimait rien. Marc arrive dans la cuisine, l'air épuisé. Je décide de me montrer bonne joueuse.

— Coucou, chéri. Comment a été ta journée avec les enfants ?

— Cette grève des autobus est éreintante.

— Je n'en doute pas. Sinon, le reste s'est bien passé ?

— Les filles ont été infernales, surtout Juliette. Cette enfant n'arrête pas de faire des mauvais coups.

— Si ça peut te consoler, j'ai aussi eu une cliente infernale aujourd'hui. Je lui ai fait visiter une superbe maison rustique et elle a chialé tout le long.

— Donc, toujours pas de vente à l'horizon ?

Son ton paraît nonchalant, mais je perçois presque un espoir. Il espère que j'échoue, que je n'arrive pas à vendre de maison. Je n'aurais pas dû m'ouvrir le cœur et lui parler de ma cliente. Au contraire, j'aurais dû partager mes succès avec lui : ma rencontre avec Danielle et nos clients ce matin, l'offre probable de Pete sur la maison. Je voulais me montrer conciliante, comme d'habitude, et je me tire une balle dans le pied. Mon cellulaire sonne et je reconnais le numéro de Nina. Je suppose qu'elle me rappelle au sujet du message que je lui ai laissé plus tôt.

— C'est le boulot ! Je dois le prendre. Je te laisse commencer le souper, dis-je dans un souffle en m'éclipsant.

Je file me cacher dans la chambre.

— Salut, Nina ! Comment ça va ?

— Veux-tu bien me dire ce que tu as fait à mes clients ? s'exclame-t-elle.

— Euh… rien en particulier. Je leur ai montré la maison, c'est tout.

Je ne comprends pas trop cet affront. J'ai fait mon bout de travail, tout simplement.

— Ils m'ont appelée aussitôt sortis. Ils ont fait une offre.

— Quoi ?

— Je te jure, ils ont adoré la place.

— Ben voyons ! C'est impossible. La cliente n'a pas arrêté de dire qu'elle n'aimait pas ci et ça. Elle ne peut pas avoir adoré sa visite.

— Oh, c'est sa tactique ! Elle fait croire qu'elle n'aime pas certains trucs pour faire baisser le prix. Je le sais parce que nous avons visité

plusieurs maisons ensemble, et ils ont déposé quelques offres qui ont été refusées. Elles étaient trop basses. Là, ils ont offert un prix plus que raisonnable. Je vais présenter le dossier aux propriétaires dès que mon visage aura repris sa forme normale. Donc, un gros merci d'avoir effectué la visite à ma place. Qui sait, peut-être qu'elle se sentait mal d'avoir fait perdre son temps à une deuxième agente ?

— Eh bien, je suis contente que tout se termine bien pour toi !

— Tu auras une partie de commission bien méritée ! J'espère que tu seras aussi bonne avec mes autres clients demain.

— Parlant de ça, pourquoi tu ne m'as pas dit que je faisais visiter une maison à Pete Simmons ? Pour la surprise, c'était dix sur dix.

— Ah désolée ! Ça m'était sorti de l'esprit. Tu as vu la commotion qu'il cause au bureau ? J'évite de parler de lui, et quand je t'ai envoyé le message, j'avais oublié ce détail. Comment l'as-tu trouvé ? Il n'a rien de ce diable décrit par les autres filles, hein ? Il est même plutôt séduisant.

Pour une fille qui a les lèvres et la moitié du visage figées, je la trouve très loquace. En fait, c'est bien la première fois que je discute avec elle. Je ne sais pas trop quoi lui répondre par rapport à Pete.

— Danielle ne l'aime pas trop, dis-je.

— On s'en fiche ! Les histoires de Danielle, ça la regarde, elle. Pour le reste, c'est le boulot. Un client est un client, et je préfère de loin visiter des maisons vides avec un homme séduisant, si tu vois ce que je veux dire.

Je vois très bien, mais je ne me prononce pas là-dessus.

— D'ailleurs, lui aussi m'a appelée. Il est très intéressé par la maison que tu lui as fait visiter. Il a mentionné, dans son message, un truc au sujet d'un placard. Je n'ai pas vraiment compris. Enfin bref, Gilles avait raison de te recruter dans l'équipe. Tu fais du super boulot ! conclut-elle. Bon, on se reparle demain, et merci encore !

— De rien Nina, à demain !

Je raccroche et je fixe le tas de linge quelques secondes, sentant une onde positive de fierté me traverser. Bien sûr, ce n'est pas un exploit digne de mention, mais j'ai tout de même contribué au succès du Groupe Prestige aujourd'hui. Ce n'est pas rien ! J'ai hâte que Gilles soit mis au courant. Je décide toutefois de ne pas en faire part immédiatement à Marc. Je préfère attendre que ce soit officiel avant

d'étaler mes succès. Justement, ce dernier entre dans la chambre et semble chercher quelque chose d'un air affairé. Ses journées doivent ressembler à ça : il cherche, il cherche et me texte pour l'aider à trouver.

— As-tu vu mon tournevis étoile ? demande-t-il.

— Tu crois qu'il se cache quelque part dans notre chambre à coucher ? Je ne savais pas que mon coffre à bijoux était devenu un coffre à outils.

— Je l'avais dans les mains ce matin et je l'ai laissé quelque part. J'essaie de retracer le chemin que j'ai parcouru.

— Peut-être que si les tas de vêtements n'étaient pas restés sur le sol, on aurait un meilleur visuel de la chambre dans son ensemble et on pourrait le trouver plus aisément.

Pour toute réponse, il hausse les épaules et sort. Je décide de le suivre.

— Qu'as-tu planifié pour le souper ? demandé-je.

— Je ne suis pas rendu là dans ma journée.

— Marc, il est dix-sept heures. Tu crois qu'on va souper à quelle heure ?

— Tu me fais toujours des reproches.

— Pardon ?

— Tu ne fais que ça depuis que tu es de retour au travail. Si ce que j'accomplis dans la maison ne te satisfait pas, tu n'as qu'à revenir le faire à ma place.

J'ouvre la bouche, et je la referme. Que pourrais-je bien répliquer, de toute manière ? Pour la deuxième fois depuis mon retour, je me dis que je n'ai pas envie d'embarquer dans une chicane infinie. C'est ainsi depuis le début de notre échange. On joue au jeu du gentil et de la victime. Marc tente de me manipuler pour que je reprenne ma place au foyer. Je vois clair dans son petit jeu. Je trouve juste dommage qu'il n'ait pas le cran de me dire le fond de sa pensée directement. Il me semble que dans un couple qui a des enfants et qui a bâti une relation au fil des années, on devrait faire preuve d'honnêteté l'un envers l'autre. Il est bien trop orgueilleux pour ça. Eh bien, il va apprendre que moi aussi je suis orgueilleuse.

— Tu as l'air de bien maîtriser la situation, dis-je enfin. Je vais aller

prendre l'air avec les jumelles avant le souper.

Je tourne les talons et je me rends au salon annoncer notre promenade jusqu'au parc. Les filles sont folles de joie et courent mettre leurs chaussures. Albert me regarde avec de grands yeux tristes.

— Tu peux venir avec nous si tu veux, mon grand.

Il sourit et fonce lui aussi dans l'entrée. Contre toute attente, Céleste demande aussi à nous accompagner. Je hoche la tête positivement.

Je crie à Marc que nous revenons dans une demi-heure et je n'attends pas sa réponse pour quitter la maison avec les enfants. Durant tout le trajet, Céleste me parle de son *bubble tea* et de son perçage d'oreilles. Je comprends vite pourquoi elle a insisté pour venir avec nous. Chaque occasion sera bonne pour me rappeler ma promesse. Je tente de discuter aussi avec Albert, que je trouve très silencieux. Quand nous arrivons au parc, je laisse la plus grande aller dans les jeux avec les jumelles et je garde mon fils avec moi sur le banc.

— Qu'est-ce qui se passe avec toi, mon grand ?

— Mes amis participent tous à un camp de soccer cet été, mais pas moi.

— Ah ! C'est la première fois que tu m'en parles.

— J'en ai parlé à papa, mais il ne m'a pas écouté.

— Bizarre. Tu as bien fait de me le dire. Parle-moi un peu plus de ce camp.

J'écoute mon fils, qui me donne le peu de détails qu'un enfant de cet âge retient. Je comprends que si je veux en apprendre plus, je devrai communiquer avec la maman de son meilleur copain. Une fois qu'il s'est vidé le cœur, je l'envoie jouer et je texte la mère de l'ami. Une dizaine de minutes plus tard, j'ai toute l'information qu'il me faut. Je vois ce camp comme une occasion très intéressante pour Marc d'avoir un enfant de moins à gérer cet été. Je me promets d'en discuter avec lui plus tard. D'ailleurs, je lance le signal de retour, au grand déplaisir de tout le monde.

— Papa nous attend à la maison pour le souper, expliqué-je, même si je suis loin d'en être convaincue.

— Oh…, dit Céleste. Est-ce qu'on est obligés ?

— De souper ? Tu n'as pas faim ?

— Oui, j'ai faim, mais je n'aime pas trop la cuisine de papa.

— Voyons, il n'a absolument rien cuisiné qui venait de lui depuis qu'il est à la maison. Il s'est approprié toutes les recettes du voisinage.

— Oui, mais ce n'est pas pareil. Je préfère quand c'est toi qui fais le souper. C'est meilleur.

Je plisse les yeux. Ce surplus de commentaires positifs à mon égard est un peu douteux. Se montrer sympathique envers moi deux fois dans la même heure ne peut qu'être orchestré. Marc a-t-il soudoyé sa fille afin qu'elle me fasse sentir coupable de ne plus être à la maison ? Non ! Il n'irait pas jusque-là… ou peut-être ? Je ne sais pas de quoi il est capable.

— Papa a accès à toutes mes recettes. Si vous avez des demandes spéciales à lui présenter, dites-le-lui avant qu'il se rende à l'épicerie. Ça peut devenir un bel exercice à faire en famille.

La petite se renfrogne. Elle est comme son père. Elle n'aime pas quand elle n'a pas le dernier mot.

Une dizaine de minutes plus tard, nous arrivons à la maison, et j'envoie tout le monde se laver les mains. Nous nous présentons à la cuisine en même temps et découvrons Marc, tout fier.

— Ce soir, nous allons… déjeuner ! s'exclame-t-il. Au menu : céréales, bagel au beurre d'arachides et à la confiture ; je peux même faire cuire des œufs pour les intéressés.

Le niveau d'enthousiasme n'est pas aussi élevé qu'il l'aurait espéré, surtout de ma part. Franchement, il aurait pu se forcer ce matin et sortir un truc du congélateur.

— Je vais passer mon tour sur le déjeuner, annoncé-je. Je n'ai pas faim, de toute manière, j'ai bien mangé au resto ce midi.

— Tu as dîné avec qui ? me demande Marc.

— Avec… un client.

— Lequel ? Je dois le connaître, après tout, ce sont mes clients.

Je n'ai pas particulièrement envie de partager le fait que j'ai lunché avec Pete. Cependant, un côté plus mesquin de ma personne me rappelle qu'il ne se gêne pas pour me raconter tout ce qu'il fait en compagnie de Rosie. Je peux jouer à ce jeu moi aussi.

— C'est un client de Nina.

— Je prendrais un œuf, papa.

Céleste détourne l'attention et j'en profite pour m'éclipser momentanément. Je m'installe dans le bureau familial et j'ouvre mon portable pour faire semblant de travailler. Je n'ai pas de tâche urgente à proprement parler à effectuer, mais ainsi, on me laissera tranquille. Je suis en train de regarder les ventes sur SHEIN quand Marc passe la tête dans l'embrasure de la porte.

— J'ai fait cuire trop d'œufs. Les enfants ont finalement mangé des céréales. Tu en veux ?

— Non merci, c'est bien gentil de le proposer. Oh, dis donc, tu n'es pas allé visiter cette garderie finalement ?

— Ah non. J'ai réfléchi et j'ai pensé que c'est le genre de démarche qu'on doit faire en couple. Je me vois mal décider seul de l'endroit où mes filles passeront leurs journées.

Je sens mon cœur fondre. Je suis très contente qu'il ait mené cette réflexion. Nos enfants resteront toujours notre priorité à tous les deux.

— J'ai pris un rendez-vous avec l'éducatrice jeudi en fin d'après-midi.

— C'était sa seule disponibilité ?

— Non, mais la plage horaire me convenait.

— Mais si moi, je ne suis pas disponible ? Le jeudi soir, je travaille.

— C'est pourquoi j'ai pris le rendez-vous en fin d'après-midi. Pourquoi ça ne fonctionnerait pas ? Tu es censée avoir un horaire flexible comme agente.

— Parce que tu as déjà accepté que je place un rendez-vous pour toi un jeudi ? On ne peut pas dire que tu sois du type flexible, Marc. Pourquoi le serais-je, moi ?

— J'ai l'impression que tu cherches toujours la chicane. Si j'avais su que retourner sur le marché du travail te rendrait si désagréable, je n'aurais jamais accepté ce stupide échange.

Il sort du bureau et claque la porte. Je sursaute légèrement. Alors là, ça ne fonctionne plus.

Je n'ai pas l'énergie nécessaire pour faire la paix. Je sais que se

coucher fâchés n'est jamais l'idéal, mais comme Marc et moi n'arrivons à nous entendre sur rien, je doute que de ramener le sujet sur la table une fois les enfants au lit soit judicieux. J'occupe le reste de la soirée à faire du lavage et la vaisselle. Je peste intérieurement contre mon mari. Jamais je ne lui ai fait l'affront de lui laisser toutes les tâches ménagères lorsqu'il travaillait à temps plein. Je sais bien qu'il faut une période d'adaptation pour maîtriser correctement les différentes sphères de l'entretien intérieur, mais il n'y met aucunement du sien. Je suis de plus en plus persuadée qu'il le fait exprès. Je pourrais certainement faire de même de mon côté. Rien ne m'empêche de prolonger mes heures au travail. Je pourrais même participer plus activement aux petits cinq à sept de l'agence, qui semblent avoir lieu plusieurs fois par semaine. Tant qu'à revenir ici pour m'engueuler avec mon mari, je préfère investir ce temps plus judicieusement dans ma carrière. Seul bémol à l'horizon : les enfants. Mon esprit revanchard ne peut les éliminer complètement de l'équation. Si je ne reviens pas à la maison avant l'heure du dodo, ils se sentiront abandonnés. Et mon côté pratique me dicte aussi que je dois superviser ce que Marc leur donne à manger. Si ça continue, ils vont se nourrir exclusivement avec des glucides. C'est loin d'être l'idéal.

Le mercredi matin, toute la famille dort encore quand je me lève. J'entreprends la préparation des boîtes à lunch afin de m'assurer que les deux plus grands auront un repas décent pour le dîner. Ce n'est pas vrai qu'ils vont manger un bagel au beurre d'arachides et confiture à l'école. Ils n'ont même pas le droit ! Je ne suis pas tout à fait certaine que Marc soit au courant de ce qui est permis de déposer ou pas dans les boîtes à lunch. Vivement la fin de l'année scolaire ! Il ne reste que quelques jours, et ensuite, la routine sera plus calme. Je suis littéralement la ninja des boîtes à lunch ce matin. Personne n'est encore debout lorsque je pars pour le boulot. Je me demande même si je ne devrais pas m'assurer que les enfants ne passent pas tout droit. Je trouve dommage que les jumelles s'octroient une grasse matinée un matin de semaine plutôt que le samedi ou le dimanche. C'est ce qu'on appelle sans doute le karma des parents.

Il fait tellement beau ce matin que je décide de baisser le toit de la voiture de Marc. Je trouvais un peu féminin le fait qu'il ait acheté une voiture décapotable, mais je comprends maintenant les raisons qui l'ont poussé à le faire. J'arrête à un feu rouge et un véhicule s'immobilise à

côté de moi. Un homme assez séduisant se trouve au volant et me sourit. Je suppose que le charme de la voiture fait son effet ! N'empêche, ce n'est pas au volant de ma fourgonnette que les hommes me remarquent. Je pousse l'audace jusqu'à lui renvoyer son sourire et je démarre, contente de ne pas étouffer le moteur, comme il m'arrive de le faire encore trop souvent à mon goût.

Je suis satisfaite qu'un homme prenne le temps de me remarquer. Bien entendu, ce que je viens de vivre est très superficiel, mais ça me donne tout de même un élan de confiance que j'étais loin de ressentir en quittant ma maison en désordre.

J'arrive relativement tôt au travail, des cafés en main pour tous mes collègues. Le seul qui soit déjà là est mon père. Il se lève pour m'accueillir, apparemment d'excellente humeur.

— Tu es bien matinale, remarque-t-il.

— J'aime commencer ma journée tôt. Je dois trouver de nouvelles propriétés pour Eddy et j'ai pas mal de boulot pour le service Prestige. J'ai eu une belle rencontre avec les clients hier.

— Oui, Danielle m'en a glissé un mot. Elle était absolument ravie de toutes tes propositions et elle m'a signifié que les clients avaient l'air très satisfaits. Vous formez une belle équipe.

— J'adore collaborer avec elle. Elle me montre plein de trucs.

— Tout le monde est content de travailler avec toi.

— Ah oui ? On t'a fait des commentaires à mon propos ?

— Et comment ! Tu t'es montrée très professionnelle depuis le début. Voilà pourquoi je t'ai préparé une surprise !

— Une surprise ! Wow !

Il lève un doigt me signifiant d'attendre et se rend derrière son bureau. Il prend une pancarte d'agent et la tourne vers moi.

— Tadam ! s'exclame-t-il.

Mon visage me sourit. Mais pas n'importe quel visage. Celui qui figurait sur ma photo de cinquième secondaire. Je reste bouche bée quelques secondes. Il faut que ce soit une blague.

— Gilles, c'est super comme idée, mais la photo date d'il y a plus de vingt ans. Je ne peux pas croire qu'il n'en existe pas de plus récente !

— C'est la seule que j'avais sous la main. Ta mère n'était pas à la maison pour m'aider à chercher et nous l'avions dans l'ordinateur familial en format numérique. C'est une très jolie photo.

— Oui, si on souhaite qu'une ado nous vende une maison…

— Si on avait pris une photo actuelle, on aurait dû apporter tellement de modifications à ton image qu'on serait arrivés au même résultat. On s'est épargné quelques frais de Photoshop. Regarde la photo de Marc sur sa pancarte. Il est méconnaissable.

— Je veux bien le croire…

Je ne sais plus trop quoi dire. Heureusement que j'avais fait enlever mon appareil dentaire un mois avant la prise de cette photo, sinon j'aurais eu un beau sourire métallique. Quand même, quitte à me faire une surprise, il aurait pu prendre quelques minutes supplémentaires pour trouver une photo récente.

— J'étais coincé dans le temps avec le graphiste, qui m'a pris entre deux contrats. Il faut se montrer reconnaissant qu'il ait accompli le travail dans un délai si court.

— Combien en as-tu fait faire ? demandé-je.

— Cinq, pour commencer.

— OK, merci, c'est une belle intention. Je suis touchée. Quand viendra le temps d'en imprimer de nouvelles, on se fera une session photo digne de ce nom, d'accord ? Ou je t'en enverrai une que je trouve à mon goût.

Son attention est détournée par un appel. Il me donne la pancarte et je l'apporte à mon bureau, où je l'observe plus en détail. Moi qui m'étais dit que jamais je n'approuverais qu'on me rajeunisse sur une enseigne immobilière ! Je remarque tout de même que je n'ai pas beaucoup changé en vingt ans. J'ai une coupe de cheveux semblable, sauf que je les porte maintenant vagués. J'ai bien pris quelques rides, mais comme Gilles l'a fait remarquer, tout aurait été enlevé par le logiciel. Danielle entre dans le bureau et s'approche de moi.

— Wow, jolie pancarte ! Le graphiste a fait du travail de pro pour te rajeunir.

— Il n'a absolument rien fait. Gilles a pris une photo de moi quand j'avais seize ans.

— Ah oui ? Il est débrouillard, alors. Il ne te reste qu'à trouver la maison où tu pourras poser cette pancarte. J'ai justement reçu une demande d'un client qui cherche un agent. Je n'ai pas de trou dans mon horaire pour le rencontrer, mais tu pourrais y aller à ma place et t'occuper de cette vente.

— Tu es sérieuse ?

— Bien sûr ! Je n'aurai pas le temps de le voir avant un bon moment. Gilles n'aime pas qu'on fasse attendre les clients potentiels. Il trouve que ça donne une mauvaise image de la boîte. Je t'envoie ses coordonnées.

— Tu pourrais perdre une vente.

Pour toute réponse, elle hausse les épaules.

— Je ne crache jamais sur une commission, mais je suis débordée depuis un bout. Je travaille même souvent le soir. En plus, je veux partir en vacances à la fin du mois. Si je prends un mandat supplémentaire, *bye bye* les vacances !

— Eh bien, si ça peut te rendre service… Oh tiens, je t'ai apporté un café.

— Ah merci, ma belle !

Je distribue les cafés à la ronde à tous mes collègues qui arrivent dans les minutes suivantes. Nous bavardons un peu, commentant surtout le visage de Nina, qui a pris de meilleures formes. Ensuite a lieu notre traditionnelle réunion, au cours de laquelle Gilles se fait un plaisir de montrer ma nouvelle pancarte, à mon plus grand désarroi. Les commentaires positifs sur mon image fusent, même si je n'y crois qu'à moitié.

Nous retournons tous à notre bureau et mon cellulaire sonne. Je suis surprise de reconnaître le numéro de l'école d'Albert. Je réponds aussitôt.

— Oui, bonjour !

— Bonjour, madame Bérubé, c'est Andrée-Anne, la secrétaire de l'école du Progrès. Albert n'est pas en classe ce matin. Il faudrait motiver son absence.

— Comment ça, il n'est pas en classe ! m'exclamé-je.

Plusieurs têtes se lèvent vers moi. Je baisse le ton et je me penche vers

mon bureau, même si ce geste ne me confère aucune intimité.

— C'est son père qui l'a conduit à l'école ce matin.

Je suis soudain inquiète. Ont-ils eu un accident sur le chemin ? Ce n'est pas impossible. Cela expliquerait que Marc ne m'ait pas envoyé l'un de ses sempiternels messages dans lesquels il cherche un énième truc dans la maison. J'imagine déjà ma famille entière morte ou grièvement blessée dans un carambolage qui aurait eu lieu sur l'autoroute. C'est bête : ils ne prennent même pas l'autoroute pour se rendre à l'école.

— Avez-vous appelé mon mari ? demandé-je.

— Pas encore, vous êtes la première sur la liste d'appel. Oh ! Attendez, je les vois qui arrivent grâce à la caméra de sécurité. Un instant.

Elle me met en attente et une musique douce, quoiqu'un peu grinçante, se met à jouer. Cette mélodie ne réussira jamais à me calmer, c'est évident. Je patiente environ une minute et elle revient en ligne.

— Albert est là. Ils ont eu un contretemps. Je vous rappelle que les élèves ne peuvent pas entrer n'importe quand en salle de classe s'ils arrivent en retard. Il devra attendre la récréation pour ne pas déranger le groupe.

Quel règlement complètement idiot ! On n'est pas au théâtre, on est à la prématernelle ! Tous les élèves sont constamment en train de déranger le groupe !

— J'espère que vous avez pris le temps de rappeler cette information à son père, dis-je.

Silence au bout du fil.

— Je ferai le message, grommelé-je. Bonne journée.

Je raccroche, fâchée. Puis, je clique sur l'icône de ma messagerie, prête à envoyer un message de bêtises à mon mari. Laisser la maison en désordre passe encore, mais faire manquer l'école à Albert, je trouve que c'est inacceptable. Bien sûr, son succès scolaire n'est pas en péril, mais je tiens à ce que nous inculquions à tous nos enfants de bonnes habitudes de vie, et arriver à l'heure en est une primordiale. Je rédige quelques lignes, qui contiennent beaucoup trop de lettres capitales, puis je décide qu'il n'est pas judicieux de ma part de remettre les pendules à l'heure par texto. Je saurai patienter jusqu'à ce soir, mais je

ne peux plus me permettre de repousser l'échéance davantage. Je ferme mon cellulaire, décidée à gérer un dossier à la fois. Je dois me concentrer sur le boulot.

Ma colère diminue au fil de l'avant-midi, qui passe à la vitesse de l'éclair. Je lève la tête lorsqu'on m'invite à dîner. J'accepte avec plaisir, me promettant que c'est la dernière fois. Je dépense plus que ce que je gagne présentement, je ne peux pas continuer à ce rythme. En plus, je laisse mes enfants se nourrir de céréales alors que je me gâte dans les sushis et les salades-repas. Ce n'est pas très juste pour eux.

12

En fin de journée, je décide de faire un crochet par l'épicerie afin d'acheter quelques produits de base à placer dans les boîtes à lunch. J'ai regardé notre solde de carte de crédit et j'ai bien vu que Marc n'est pas passé par le supermarché aujourd'hui. Je n'ai donc pas le choix de le faire si je veux qu'on mange décemment. On avait si bien commencé notre semaine, avec les plats végétariens… La nouvelle lubie de mon mari s'est vite perdue en cours de route. Plus, je veux lui montrer qu'on peut très bien conjuguer le travail et les tâches ménagères. Il n'a absolument aucune excuse pour ne pas mieux s'occuper de la maison !

Pendant que j'arpente les allées, mon cellulaire sonne. Ce n'est pas un numéro qui m'est connu, mais c'est peut-être pour le travail. Je réponds de manière professionnelle.

— Bonjour, ici Véronique Bérubé.

— Bonjour, madame Bérubé, je suis Lionel Masson. Vous m'avez laissé un message plus tôt dans la journée.

C'est le client de Danielle, ma première vente potentielle.

— Oui, monsieur Masson, merci de retourner mon appel. Ma collègue me disait que vous cherchez un agent pour vous assister dans la vente de votre maison. Il va sans dire que le Groupe Prestige est cent pour cent à votre service ! Je pourrais passer vous voir chez vous, durant la plage horaire qui vous convient le mieux.

— Je n'ai pas beaucoup de temps libre à cause du travail. Il ne me reste que demain, jeudi, en fin d'après-midi.

Je déglutis. C'est le moment convenu avec Marc pour aller visiter la future garderie des filles. Est-ce que je peux décemment lui fausser compagnie pour cette entreprise ? Je me sens vraiment mal.

— Je rencontre un autre agent ce vendredi, m'apprend mon interlocuteur. Un certain Pierre, son nom de famille m'échappe.

— Pierre Simmons ?

— Oui, exactement ! Il m'a paru très sympathique au téléphone.

C'est clair qu'il était avenant ! Je n'ai pas le choix, je dois absolument rencontrer le client avant Pete et le convaincre de signer avec moi. Je ne tiens pas particulièrement à voir ma tête de seize ans souriant à tout le monde sur une pancarte, mais faire une vente, ça oui !

— Je suis prête à venir vous rencontrer sans problème demain, vers quinze heures.

— C'est parfait pour moi.

Il me communique son adresse et je raccroche, mitigée. Je reste plantée quelques secondes devant les boîtes de céréales, fixant le vide. Comment vais-je faire passer cette nouvelle à la maison ? Je sens que ce ne sera pas évident.

— Entre les Honey Combs et les Fruit Loops, le choix est assurément difficile. Il n'y a qu'une certitude : les deux sont mauvaises pour la santé.

Je me tourne, surprise, vers la personne qui vient de m'interpeller. Pete est là qui me sourit, un petit panier rouge pendu au bras.

— Je persiste à croire que tu me suis.

Mon ton est mi-sérieux, mi-blagueur.

— Bien, tu as raison pour certaines fois, mais pas aujourd'hui. Ce n'est qu'un heureux hasard. C'est mon épicerie de quartier.

— Tu vas planter une pancarte « À vendre » devant pour délimiter ton territoire ?

— Peut-être ! C'est une idée.

Je baisse les yeux et je choisis une boîte de céréales tout en bas, dans la section plus santé.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu avais l'air de meilleure humeur hier.

Je n'ai pas particulièrement envie de bavarder dans la section des produits pour déjeuner.

— J'ai des soucis au boulot. Rien de dramatique.

— Est-ce que je peux t'aider ?

Je retiens un sourire. S'il savait que notre compétition est l'une des causes de mes soucis !

— En fait, c'est plus un problème familial qu'autre chose. Ne t'inquiète pas, c'est gentil de proposer ton aide.

— Je ne suis pas un monstre, comme plusieurs pourraient le penser.

— Je sais bien ! Je ne crois pas que tu es un monstre. Juste peut-être un peu trop dans mon chemin, mais je suppose que je devrai conjuguer avec cette réalité. Bon, j'y vais. On se reverra certainement.

— C'est sûr ! À bientôt, Véronique.

La manière dont il prononce mon prénom me trouble plus que je le voudrais. Je finis mes courses, espérant presque le recroiser dans une autre allée, mais il est déjà parti. Je présume que faire des achats pour une personne est beaucoup plus efficace que pour une famille de six.

Près de la caisse, j'ajoute quelques bières artisanales pour Marc, qui adore quand je lui fais ce type de surprise. Je pourrais ajouter à ça quelques propositions lubriques. Il y a longtemps qu'on a fait l'amour, Marc et moi. Si je mets le paquet, mon absence de demain passera peut-être comme dans du beurre. Enfin, je peux toujours espérer…

Je conduis jusqu'à la maison, en jonglant avec différents trucs dans ma tête. Quand j'arrive, la minifourgonnette est déjà là, signe qu'on m'attend. Il faudra bien que l'on revienne sur ce retard d'Albert à l'école en matinée, mais je me promets de garder mon calme.

— Coucou, tout le monde ! m'exclamé-je en entrant. J'ai besoin d'aide avec les sacs d'épicerie.

Évidemment, personne ne vient m'accueillir. Si j'étais un intrus, on me porterait sans doute plus d'attention. Quand j'étais jeune, j'avais un chien à la maison, et il était toujours dans l'entrée pour nous saluer. Je devrais peut-être acheter un chien ?… Je m'égare, là. Je déboule dans la cuisine, les mains pleines. Mon mari est là, en train de laver la vaisselle.

— Ah wow, tu laves la vaisselle, c'est super !

— Je suis quand même capable d'accomplir une tâche, dit-il froidement.

OK, monsieur est de mauvais poil. Pourtant, c'est moi qui devrais l'être. Je ne réplique rien. En silence, je fais quelques allers-retours à la voiture et je pose les sacs dans la cuisine. Ensuite, je déballe l'épicerie. Je jette un coup d'œil satisfait à mon frigo bien rempli. Heureusement que je n'avais besoin que de quelques trucs…

— Tu n'étais pas obligée d'aller faire les courses. J'y serais allé demain…

— C'était sur mon chemin et j'avais le temps. Je sais que tu as des journées chargées avec les enfants. Je t'ai acheté quelques bières comme tu les aimes.

Il y jette un œil distrait et, sans me remercier, quitte la cuisine. Alors là, je ne m'attendais pas à un tel comportement de sa part. Quelle mouche le pique ?

Toute la soirée, il s'adresse à moi par monosyllabes quand je lui parle, et se montre sarcastique à mon égard à travers de petits commentaires ici et là lorsque je discute avec les enfants. Je suis désemparée : je ne reconnais plus mon mari. La situation est tellement tendue que je n'ose même pas l'informer que je ne pourrai participer à la rencontre avec la future éducatrice le lendemain. J'en suis à essayer de trouver un angle différent pour me sortir de cette possible chicane : communiquer directement avec l'éducatrice pour trouver une autre date ? Ou encore solliciter Danielle afin qu'elle pilote la rencontre à ma place ? Ma collègue est déjà très occupée, je me vois mal lui demander ce service. Elle m'a confié ce client parce qu'elle me trouvait digne de cette tâche. Je ne voudrais pas la décevoir. Mais qu'est-ce qui est pire ? Envenimer ma situation de couple ou décevoir une personne nouvellement arrivée dans ma vie ? Je n'arrive pas à trancher. La meilleure solution serait de parler directement avec l'éducatrice, mais je n'ai pas ses coordonnées. Il faudrait que je passe par Marc pour les obtenir.

Je tente ma chance lorsque les enfants sont au lit et qu'il est tranquillement installé dans le salon. L'air morose qui l'a accompagné toute la soirée semble s'être momentanément évaporé. Je n'arrive pas à croire que je marche sur des œufs de la sorte alors que j'ai moi-même toutes les raisons d'être fâchée contre lui. On n'est même pas encore revenus sur le fait qu'il a déposé Albert en retard à l'école ce matin…

— Hé ! dis-je en m'assoyant près de lui. Je suis contente qu'on ait enfin un petit moment pour nous détendre.

Pour toute réponse, il saisit un magazine qui traîne sur la table basse. Il s'agit de la revue *Cool* à laquelle Céleste est abonnée. Je doute qu'il la lise avec un réel intérêt, sauf s'il veut savoir « Quoi faire s'il se chicane avec sa sœur » ou « Quoi dire à son *crush* ».

— Tu as envie de me lire mon horoscope de ce mois-ci ? blagué-je.

Pour toute réponse, il soupire. Je commence à comprendre un peu

mieux d'où vient l'attitude de sa fille à mon égard.

— Je voudrais que tu me parles un peu plus de cette éducatrice que nous allons rencontrer demain.

Il se tourne vers moi.

— Tu crois que je ne peux pas faire un choix de garderie éclairé ?

— Voyons Marc, qu'est-ce que j'ai fait pour que tu t'adresses à moi de la sorte ?

— J'ai eu une journée difficile.

— Au point que tu ne puisses pas me dire le nom de la dame en question et me communiquer sommairement ses coordonnées ?

— Tu connais ça, les journées difficiles. Tu en as chaque mois. Tu pourrais compatir.

Là, il dépasse les bornes.

— Il faut bien que tu me donnes l'adresse si tu veux que je te rejoigne là-bas, tenté-je.

— Je vais te la texter demain. Je vais aller prendre une douche.

Il se lève et sort du salon, me laissant sur le divan, médusée. Quelles sont mes autres options ? Je n'en ai guère, sauf celle de me présenter au rendez-vous. Quelle galère ! Je perdrai assurément cette vente au profit de Pete. Je lui dois un client, c'est de bonne guerre. Ce qui me chagrine le plus, c'est que je décevrai mes collègues, et Gilles. Lui qui était si fier de moi ! Cette scène avec Marc me fait remettre en question mon retour sur le marché du travail, encore. Je constate que ma famille ne semble pas bien se débrouiller quand je ne suis pas là pour tout gérer. J'y vois de la mauvaise volonté de la part de mon mari, ce qui a le don de me mettre en rogne, et je sens que l'heure des choix approche à grands pas. Ça passe ou ça casse, comme on dit. En ce qui concerne notre échange de vie, c'est dommage, mais ça casse, à mon grand désarroi.

Je dors très mal, rêvant de maisons et de garderies pleines d'enfants en pleurs. À minuit, Livia m'appelle. J'attends quelques secondes pour voir si Marc va se lever, mais il ne bouge pas à côté de moi. Au deuxième appel, je me lève et je fais un boucan d'enfer pour perturber son

sommeil. J'ai presque envie d'allumer la lumière en sortant de la chambre, mais je me retiens. Je trouve ma fille en pleurs, les bras tendus vers moi. Je la prends doucement et je m'installe dans la chaise berçante avec elle. Nous nous berçons un moment et je lui chuchote des petits mots d'amour à l'oreille. Ces moments de tendresse avec mes enfants me manquent. Bien entendu, je préférerais qu'ils aient lieu pendant la journée. Pendant que la petite se rendort, je réfléchis à ma carrière et à ce changement de vie. Bien sûr, je m'accomplis sur le marché du travail et je me sens revivre. J'adore revêtir de belles tenues, rencontrer des clients et observer la nouvelle confiance qui prend place en moi chaque jour. Mais où est ma place réellement ? En ce moment même, je dirais qu'elle est ici, auprès d'Albert et des jumelles, à leur concocter de petits plats santé, à les voir grandir. C'est peut-être la quiétude de la nuit et la proximité avec ma petite dernière qui me fait ressentir cette sensibilité. Comme elle s'est rendormie, je la dépose dans son lit, je replace la couverture correctement sur Juliette et je reste quelques secondes dans le cadre de porte, observant mes deux bébés dormir. Le cœur gros, je retourne me coucher et je tarde à trouver le sommeil.

Le réveil me tire d'un sommeil profond. Je me sens comme si je n'avais pas fermé l'œil de la nuit. Marc dort encore à côté de moi. Je file prendre ma douche et, une fois habillée, je réveille les enfants afin qu'ils déjeunent. Pas question qu'ils arrivent en retard à l'école ce matin. Afin de m'assurer que mon mari prenne adéquatement le relais, je passe par la chambre et j'entreprends d'enlever les draps du lit pour le réveiller.

— Qu'est-ce que tu fais ? maugrée-t-il.

— Je dois laver les draps. Ils sont sales. Tasse-toi, s'il te plaît.

Ainsi, je le force à se lever. Fière de mon plan, je place les draps en boule sur le sol, puis je me rends dans la salle de bain.

— Marc, je veux prendre ta serviette pour la laver. Dépêche-toi, s'il te plaît.

— C'est quoi cette urgence, ce matin ?

— Je veux prendre de l'avance pour la fin de semaine, clamé-je.

— Je peux le faire aujourd'hui.

— Non, non, tu en as déjà beaucoup à faire. Sors vite de la douche.

Mon plan fonctionne à la perfection. Dix minutes plus tard, il débarque dans la cuisine et trouve les enfants prêts pour l'école. Les boîtes à lunch sont remplies, les petits sont habillés, il ne reste qu'à brosser les dents et le tour est joué. Personne ne sera en retard. Je distribue des bisous à tout le monde et je sors, satisfaite que la matinée de la maisonnée soit bien démarrée. Je m'apprête à entrer dans la voiture quand j'aperçois Rosie qui passe au pas de course. Elle fait son jogging matinal. Je ne savais pas que son itinéraire la menait devant chez nous. Je suis prête à parier qu'elle a changé son trajet pour voir Marc plus souvent. Aussi bien en profiter. Je lui fonce carrément dedans afin qu'elle s'arrête.

— Tiens, salut Vicky, dit-elle.

— C'est Véronique.

— Ah oui, désolée. Je n'ai pas une bonne mémoire des prénoms.

— Pas grave. Marc me disait que tu avais trouvé une éducatrice pour Carla.

— Oui ! C'est apparemment une vraie perle. Vous aussi allez la rencontrer.

Ce n'est même pas une question.

— Effectivement. En plus, elle habite tout près, sur la rue…

Je claque des doigts dans les airs, comme si je tentais de me rappeler le nom de la rue.

— La rue Beauchamp, complète Rosie.

— Bien sûr. Où ai-je la tête ? Je voulais appeler la dame ce matin pendant que j'étais en voiture, mais j'ai complètement oublié de demander ses coordonnées à Marc. Il est sous la douche. Tu ne les aurais pas avec toi, par hasard ? Ça m'éviterait de retourner à l'intérieur. Je risque d'arriver en retard au travail. Oh, en passant, on a tous adoré ta ratatouille ! C'est une recette familiale ou de Ricardo ?

J'en mets trop. Si je continue, elle va oublier ma question initiale.

— Je peux t'envoyer ça, dit-elle en prenant son cellulaire.

— Merci, tu es trop gentille. Je suis désolée de t'arrêter ainsi dans ta course.

— Ce n'est pas grave. Par contre, je n'ai pas tes coordonnées.

— Ah non ? Étrange.

Je retiens un « Tu cuisines avec mes casseroles et mon mari, mais tu n'as même pas mon nom dans tes contacts. » Je lui dicte mon numéro et je reçois la fiche contact de l'éducatrice dans la seconde.

— Je ne te retiens pas plus longtemps. À bientôt, Rosie !

Elle me salue et repart à la course. Je regarde sa longue couette blonde virevolter au rythme de ses foulées.

— Tu es encore là ! s'exclame Marc, qui vient de mettre le pied dehors avec les enfants.

— Oui, je viens de me rappeler qu'on n'a pas sorti les poubelles. Tu veux que je m'en occupe ?

Il secoue la tête négativement. J'en suis bien contente. Les poubelles ont toujours été sa tâche. On ne reviendra pas là-dessus. Je fais un dernier signe de la main à tout le monde et je pars pour le travail. En route, je réfléchis à ce que je vais faire avec les informations de l'éducatrice. Elles me sont bien utiles, mais vais-je pousser la note jusqu'à annuler la rencontre dans le dos de Marc ? Pas certaine que j'oserais. Je suis encore au même point qu'un peu plus tôt.

J'arrive au travail, très préoccupée. Je m'installe en silence à mon bureau et je laisse les autres arriver, leur offrant un sourire sommaire. Je participe à la réunion matinale comme si j'étais dans un état second. Quand on me questionne au sujet de mon air inhabituel, je souris, puis j'indique que je me suis fait réveiller cette nuit et que j'ai eu du mal à me rendormir. Danielle me tapote le bras.

— Un bon *drink* au cinq à sept réglera tout, me promet-elle.

Ce n'est pas ce que j'avais en tête pour pallier le manque de sommeil, mais l'idée m'apparaît tout de même sympathique.

— Attends ! Il y a encore un cinq à sept ce soir ?

— Bien sûr ! On y va tous les jeudis. C'est presque une religion, comme nos rencontres du matin.

— Tu veux dire que vous ne voyez pas de clients les jeudis soir ?

— C'est très rare.

— Et Marc y participait aussi ?

— Oh oui ! Il était généralement le premier à payer une tournée.

Je tombe des nues ! Tout ce temps, il me disait qu'il travaillait tard le jeudi, alors que Monsieur se la coulait douce dans un bar avec ses collègues.

Je retourne à ma place accomplir mes tâches de la journée, mais je n'arrive à rien. Je peste contre mon ordinateur qui est trop lent, je passe plusieurs fois les mêmes fiches détaillées de propriétés sans me rappeler ce que j'ai mis ou non sur la liste des visites pour Éric, et je me retrouve souvent à accomplir la même tâche deux fois. J'ai la tête ailleurs. Quand les autres se lèvent pour aller dîner, je décline leur invitation, souhaitant profiter du calme de la place pour tenter d'avancer correctement dans mes recherches.

Mes collègues ont quitté l'agence depuis moins de cinq minutes quand la porte avant s'ouvre et que je vois Pete entrer, un large sourire aux lèvres. Je suis surprise de sa témérité.

— Tiens tiens, la seule qui travaille quand tout le monde profite du beau temps sur une terrasse ! s'exclame-t-il.

— Comment peux-tu le savoir ?

— Je suis passé à côté de la terrasse, tout simplement. Il n'y a pas trente-six restos dans le quartier.

— Tu sembles bien connaître les habitudes des employés, ça cache assurément un truc.

— Elles n'ont pas changé. C'était pareil quand je travaillais ici.

— Attends, tu travaillais ici ? Comment ça se fait que je n'en aie jamais entendu parler ?

— Eh bien, je suis parti et ça n'a pas plu aux autres. Ils n'ont jamais digéré le fait que je travaille pour une autre bannière.

— Et qui sont « ces autres » ?

— Danielle, Gisèle et Michèle.

— Et Marc, lui ?

— Marc ? Il m'a souhaité bonne chance et c'est tout. Il n'est pas le plus loquace de la bande. Et j'ai encore de bonnes relations avec Gilles.

Ce sont les filles qui ont été froissées par mon départ.

— Je me demande bien pourquoi.

— Elles me trouvaient toutes séduisant.

Je ne peux m'empêcher de sourire, même si je trouve qu'il pousse un peu la note.

— On va dîner ? propose-t-il.

— Je ne savais pas qu'on était amis à ce point.

— Bien, maintenant qu'on a fait notre épicerie ensemble, on a franchi une certaine barrière d'intimité, non ?

— Absolument pas ! J'ai mon lunch. Je mange bien trop au resto et, à ce rythme, tout mon nouveau linge ne m'ira plus.

— OK, je ne m'attarderai pas trop longtemps, alors.

— Ah, tu voulais me parler ? Je pensais que tu errais autour, comme d'habitude. J'étais en train de me dire que tu regrettais certainement ton ancien poste ici. Sinon, qu'est-ce qui expliquerait ta présence constante dans ce quartier ?

— Peut-être que c'est toi ?

— Moi ? Arrête ça ! Je n'ai pas la tête à embarquer dans ce genre de petit jeu.

Il tire la chaise de Danielle et la rapproche de mon bureau. Par réflexe, je me recule un peu. Je ne pourrai pas me concentrer s'il se tient trop près de moi. Déjà que je peine à aligner deux idées.

— J'ai un client potentiel dans ma ligne de mire, commence-t-il.

— Je suis bien contente de l'apprendre.

— M. Masson, ça te dit quelque chose ?

Je hausse les épaules et je secoue la tête du même coup, comme si je n'avais absolument aucune idée de qui il était question. Malheureusement, je ne trompe personne.

— Tu es une piètre menteuse. On te l'a déjà dit ?

— Je n'ai pas de raison de mentir. Donc, continue ton histoire fabuleuse.

— Je dois le rencontrer demain. Il désire mettre sa propriété sur le marché.

— Je te souhaite la meilleure des chances pour décrocher ce contrat.

— Dois-je te répéter à quel point tu mens mal ?

— OK, j'ai compris !

— Je lui ai téléphoné tout à l'heure pour devancer notre rendez-vous. J'ai malheureusement un empêchement demain, et je ne voudrais pas repousser la rencontre à la semaine prochaine.

— Il ne faut jamais remettre à plus tard ce que l'on peut faire immédiatement.

— Je suis tout à fait d'accord. Le hic est qu'il a un autre rendez-vous prévu aujourd'hui.

— On a tous des journées occupées.

— Comme je suis maître dans l'art de persuader les gens de me dire à peu près n'importe quoi, je lui ai tiré les vers du nez, et devine avec qui il a rendez-vous ?

— Je donne ma langue au chat !

— Tu es vraiment mauvaise joueuse…

— Mauvaise menteuse, mauvaise joueuse, j'accumule les défauts, on dirait ! J'en suis à me demander pourquoi tu prends la peine de venir me parler !

J'arrête. Je commence à me trouver pathétique, voire désagréable. Pete a toujours été sympathique avec moi, même s'il est mon compétiteur. Je n'ai pas à répliquer de la sorte. En plus, il m'a invitée à dîner ! Il est plein de bonnes intentions… mais l'est-il ?

— Excuse-moi, je suis généralement plus agréable que ça. Je passe une mauvaise journée.

— Des soucis à la maison ?

Je me demande si je devrais m'ouvrir à lui. S'il allait ensuite déblatérer sur mes soucis conjugaux ? Cependant, j'ai besoin de me confier et il affiche un air plein de sollicitude.

— Disons que Marc ne me facilite pas beaucoup la tâche. C'est lui qui s'occupe des enfants et de la maison depuis mon retour sur le marché

du travail. Et comment pourrais-je dire ? Il ne l'a pas de manière naturelle ?

Pete sourit.

— Tu aurais dû me voir lorsque je suis tombé père célibataire avec un poupon. Je n'arrive pas à croire que mon ex ait trouvé judicieux de me confier un bébé.

Je ris, ce qui me fait du bien.

— Laisse-lui un peu de temps. Qui sait, peut-être que son orgueil en prend aussi un coup ? Après tout, il est habitué à performer en général et il se trouve sûrement dépassé par les événements.

Je hoche la tête. Je suis finalement contente de lui avoir ouvert mon cœur.

— Donc, M. Masson, qu'est-ce qui se passe avec lui ?

— Comme tu vas le rencontrer cet après-midi, et que je présume que tu es très persuasive, je te laisse le champ libre.

— Sérieusement ?

— J'ai pas mal de boulot ces temps-ci, de toute manière.

— Ça ne paraît pas, toi qui es toujours à traîner dans le coin.

Il sourit.

— Je suis en période de restructuration de mon équipe. Je veux recruter des agents d'expérience et, pour y arriver, je n'ai pas le choix de « traîner autour », comme tu le dis si bien.

— Tu vises quelqu'un de notre équipe ?

— Je préfère ne pas trop ébruiter l'affaire pour l'instant. Je ne voudrais pas que les filles me détestent encore plus.

— Je pense que c'est dur de faire mieux.

Il se lève et j'admire sa silhouette mince et musclée. Je peux très bien voir la définition de ses muscles grâce à son habit coupé sur mesure. Il faudrait qu'il dise à Marc à quel endroit il se procure ses vêtements.

— Bon, je dois aller chercher ma fille. Elle a une journée pédagogique demain et on la passera ensemble. Voilà mon contretemps.

— Je suis sûre qu'elle l'appréciera.

— Je lui réserve plein de belles activités. On se revoit bientôt, Véro. Tu permets que je t'appelle Véro ?

— Bien sûr ! Amuse-toi bien avec ta fille !

Il me salue et il sort. Je le regarde traverser la rue à travers la vitrine, puis je me lève pour aller faire chauffer mon lunch. C'était une rencontre bien agréable et pleine de surprises.

Pendant que mon repas se trouve dans le micro-ondes, j'appelle M. Masson pour tenter de changer l'heure de notre rendez-vous de la fin de l'après-midi. Il accepte sans problème. Je raccroche, satisfaite que la situation se soit réglée si facilement, finalement. Je manquerai le fameux cinq à sept du jeudi, mais au moins, je serai présente pour mes filles. Comme quoi il est possible de jumeler la carrière et la famille.

Je relance Marc à quelques reprises durant la journée pour qu'il me donne l'adresse de l'éducatrice, même si je l'ai déjà. Il avait promis de me la transmettre. Le fait qu'il ne me réponde pas montre qu'il n'est pas de bonne foi dans cette histoire. Je parie qu'il est persuadé que je ne me pointerai pas. C'est mal me connaître. Quinze minutes avant l'heure de notre rendez-vous, je me stationne tout près de la garderie. Je texte encore Marc, lui indiquant que je suis tout près, qu'il ne me manque que l'adresse officielle. Il a lu mon message, mais il ne répond toujours pas. À quinze heures quarante-quatre, je le vois qui se stationne juste en face. Il sort et détache les jumelles de leurs sièges d'auto. J'arrive directement derrière lui sans qu'il le remarque. Il se tourne et sursaute lorsqu'il m'aperçoit.

— Véro !

— Surprise !

Il est mystifié. J'aimerais prendre une photo pour la postérité, mais je suis trop fâchée pour réellement rire de sa déconfiture. Livia me tend les bras et je la saisis pour lui donner un bisou. Je lance le signal de départ et nous remontons la jolie allée qui mène à la porte d'entrée. Une dame dans la quarantaine nous accueille en souriant. Nous faisons le tour de la maison et, pendant que je discute avec elle, les filles jouent déjà dans la salle de jeux avec les autres enfants présents, sous la supervision d'une deuxième éducatrice. Je peux affirmer qu'elles ont déjà l'air bien et la responsable m'inspire aussi confiance. Elle apparaît

très douce, mais ferme à la fois. Je remarque divers éléments qui montrent son système d'éducation : la présence d'un tableau d'émulation, un horaire des journées détaillé sur un grand tableau blanc, le menu de la semaine affiché dans l'entrée, que les parents peuvent consulter rapidement. J'aime ce que je vois. Nous terminons la visite dans la cour où se trouve une grande structure de jeu. Tout au long de la visite, Marc reste silencieux. Il me marche pratiquement sur les talons, comme le faisait Pete plus tôt cette semaine. Je ne montre pas mon agacement, préférant garder ma colère pour notre retour à la maison. Je ne voudrais pas faire mauvaise figure.

— Les places sont disponibles à quel moment ? m'informé-je.

— Elles le seront dès la fin des classes. J'ai deux enfants qui commenceront la maternelle et les parents ont décidé de les garder avec eux pour l'été.

— C'est parfait pour nous. Si vous êtes d'accord, nous aimerions que Livia et Juliette prennent ces places.

— J'ai eu une très bonne impression avec elles. Elles s'amusent déjà bien avec les autres enfants. Ce sera un plaisir pour moi de les accueillir. Et j'ai compris qu'elles connaissent aussi Carla, qui commencera en septembre. J'aime beaucoup avoir des groupes d'enfants d'à peu près le même âge. Je vous envoie la paperasse par courriel.

Je la remercie, je lui donne mes coordonnées et elle promet de m'envoyer les différents formulaires d'ici la fin de la semaine. Si les transactions immobilières pouvaient se conclure aussi facilement que celle-là, je serais une vedette dans mon domaine !

J'ai de la difficulté à arracher les filles de la salle de jeux et c'est d'un air triste qu'elles saluent leur future éducatrice. Une fois à l'extérieur, Livia insiste pour monter avec moi. Je regarde ma montre et je me tourne vers Marc.

— Je vais prendre la fourgonnette et je vais passer chercher les enfants à l'école. On se rejoint à la maison.

Je ne lui laisse même pas le temps de répondre et j'attache les filles, puis je pars. Il est encore dehors, près de son véhicule, quand je passe à côté. Je ne lui envoie pas de signe de la main comme je le ferais dans d'autres circonstances. Il a dépassé les bornes et j'ai bien l'intention de lui dire le fond de ma pensée dès ce soir.

Je profite du temps que je passe avec les enfants et je suis surprise de voir que Marc n'est toujours pas rentré à mon retour. Il n'avait qu'un coin de rue à faire. C'est étrange. Je lui envoie un message auquel il ne répond pas. Typique de la journée. Le lendemain étant une pédagogique, je saute la partie des devoirs et je laisse les petits écouter un peu la télévision pendant que j'enclenche les préparatifs du souper. Toujours aucune nouvelle de mon mari quand nous nous installons à table.

— Où est papa ? demande Céleste.

— C'est jeudi, il travaille tard, lui rappelle Albert.

Je ne réponds rien. Se pourrait-il que Marc soit allé à l'agence travailler ? J'en doute. Il pourrait cependant être allé rejoindre ses anciens collègues pour le cinq à sept. Toutefois, il n'était pas vêtu en conséquence. Il portait un short et des sandales. Rien de bien approprié pour un bar.

— Je suis sûre qu'il avait quelque chose de bien particulier à faire ce soir, et qu'il a juste omis de nous en informer. Ne vous inquiétez pas, les enfants.

— N'oublie pas que nous allons faire percer mes oreilles en fin de semaine et boire un *bubble tea*, me rappelle Céleste.

Elle m'en a parlé tous les jours cette semaine. Impossible que j'oublie !

Après le souper, j'emmène les enfants faire une balade dans le quartier. J'essaie d'avoir l'air relaxe, mais je commence à m'inquiéter. Marc n'a lu aucun de mes messages et ne m'a donné aucun signe de vie. J'envoie un message texte à Danielle, lui demandant si elle ne l'aurait pas vu dans les parages. Elle me répond aussitôt que non, et m'invite à les rejoindre tous au bar près de l'agence. Je préférerais de loin être en train de prendre un verre tranquillement avec mes collègues plutôt que de m'inquiéter pour mon mari.

Je donne les bains, je lis des histoires et, à vingt heures trente, je me retrouve seule au salon, de plus en plus inquiète. À vingt et une heures, je vois enfin les phares de la voiture apparaître dans l'entrée. Je ne sais plus trop où j'en suis : devrais-je l'engueuler ou juste être reconnaissante qu'il revienne au bercail ? Mon mari entre en silence et vient s'installer au salon, sur la causeuse face à la mienne. Je décide

d'attendre qu'il parle le premier.

— Tu dois être fâchée, commence-t-il.

Je ne réponds rien.

— Je suis désolé, dit-il.

— Je ne comprends pas trop ce qui se passe, Marc. Oui, je suis fâchée, très en colère même. Et inquiète à la fois.

— Je suis lâche, et surtout, désespéré.

Je change de divan et je vais m'installer près de lui.

— Tout cela est au-dessus de mes forces. Je ne peux pas être père à la maison. Je déteste ça.

— Ça ne fait même pas deux semaines, tu pourrais te laisser un peu plus de temps d'adaptation.

— J'essaie, crois-moi ! Je ne sais pas comment tu fais. J'aime les enfants, mais ils pompent chaque atome d'énergie que j'ai. Ils sont tellement exigeants. Livia pleure tout le temps ! Et si j'ajoute à ça les tâches quotidiennes, c'est impossible pour moi d'arriver à un résultat satisfaisant.

— Pourquoi t'être débarrassé de ma mère de façon si cavalière, alors ? Elle t'aurait aidé dans mon dos sans problème.

— Je ne suis pas fier de moi, Véro.

— Vas-y, dis-moi tout.

— Au début, je pensais que tout cela n'était qu'une lubie de ta part. J'ai accepté ton projet loufoque en me disant que tu ne résisterais pas bien longtemps. Puis, j'avoue que l'idée d'une période de congé n'était pas mauvaise. Je n'arrête presque jamais. J'étais sûr qu'après une journée ou deux, tu voudrais revenir dans tes pantoufles chaudes. Mais j'ai bien vu dès le départ que tu adorais aller travailler. En plus, les filles au boulot t'ont fait un accueil super chaleureux. J'ai donc mis un plan d'attaque sur pied afin que tu reviennes par toi-même.

Je retiens un commentaire. Je préfère le laisser aller jusqu'au bout.

— Je me suis débarrassé de ta mère, puis j'ai mis en place ces stupides manières d'élever nos enfants. J'ai essayé de te manipuler en te faisant croire qu'à cause de toi, on n'avait plus de salaire qui entrait. Et je me

suis lié d'amitié avec Rosie afin de te rendre jalouse.

— Tu n'étais pas mal entouré, quand même.

— Ah non, mais elle est insupportable, cette femme !

Je souris. J'aimerais bien connaître ce qui la rend insupportable, mais je ne veux pas le freiner dans sa confession.

— Et je t'ai ignorée, puis j'ai tenté de te tenir à l'écart pour que tu te sentes coupable de ne pas être présente. Je suis un salaud de la pire espèce !

Il attend, espérant peut-être que je lui réponde que non, qu'il n'est pas si pire que ça, mais il a vraiment été un salaud de la pire espèce.

— Tu as oublié de me faire part de la partie du plan où tu laissais la maison dans un état de délabrement avancé.

— Ah non, cette partie-là n'était pas prévue ! Sans blague, nos enfants sont incapables de ne pas laisser tout traîner. Et c'est quoi tout ce lavage qui s'accumule tout le temps ?

— Et les repas ?

— Ah oui, ça faisait partie du plan. Et tant qu'à être dans la confidence, il faut que j'admette que je suis jaloux.

— Jaloux ? Pourquoi ?

— Est-ce que tu sais combien de temps il m'a fallu pour me faire accepter dans l'équipe de ton père ? J'ai toujours eu l'impression que j'étais un imposteur. Alors que toi, c'est l'inverse. Tout le monde t'a adorée du premier coup. J'ai parlé avec toutes nos collègues et elles n'avaient que de bons mots pour toi. Et que dire de Gilles ? Il m'a appelé l'autre jour pour que je lui envoie une photo récente de toi et il ne tarissait pas d'éloges à ton égard. Véronique par-ci, Véronique par-là… Tu sais combien de commentaires positifs il m'a faits dans les cinq dernières années ? Ça se situe entre zéro et un.

— Je sais que Gilles n'est pas une personne très démonstrative auprès de ses employés.

Je repense à toutes ces accolades qu'il fait aux filles. Je devrais rectifier et dire « auprès de ses employés masculins ».

— Attends ! Tu as dit que mon père t'a appelé pour avoir une photo récente ? Pourquoi tu ne lui en as pas donné une ?

Il me fait un sourire contrit. Bon, je suppose qu'il voulait aussi m'embarrasser. Franchement, il est allé loin dans son délire.

— Écoute, Véro, je suis désolé de ce que je t'ai fait endurer au cours des derniers jours. Je ne suis pas fier de moi. Tu as gagné. Je suis incapable de prendre ta place, mais l'inverse est vrai. Est-ce que tu pourras me pardonner ?

— Juste que tu admettes que le travail de mère en est un à temps plein me fait te pardonner… à moitié.

— Je comprends. Ce ne sera pas si simple à oublier.

— En plus, je n'en reviens pas d'avoir appris que tous ces jeudis où tu travaillais tard, tu passais en réalité ta soirée au bar !

Autre sourire gêné.

— J'ai bien le droit de m'évader un peu. Je vis beaucoup de pression à être le seul qui tient les finances familiales à bout de bras.

— Je comprends, Marc, mais il me semble que tu pourrais m'inclure dans cette évasion. Moi aussi, je vis de la pression. En plus, on ne se voit jamais ! Si tu m'avais invitée les jeudis soir, on aurait pu faire descendre la pression ensemble. Et tu croyais que je ne l'aurais jamais appris ? Ça m'a pris à peine une semaine pour découvrir ton subterfuge.

— Tu as raison, j'aurais pu mettre ce temps à profit pour qu'on ait un moment en amoureux.

— Il va falloir qu'on fasse une mise au point par rapport à l'avenir et qu'on mette des moyens en place pour renforcer notre couple. On ne communique pas assez. En plus, j'ai beaucoup réfléchi, et moi non plus, je ne veux plus rester à la maison. J'ai déjà donné quatre années de ma vie à notre famille. Il est temps que je m'accomplisse ailleurs qu'en faisant le lavage et le ménage.

— Oui, je comprends, et je te soutiens. D'ailleurs, j'ai pris une décision aujourd'hui.

— Ah oui, laquelle ?

— Je suis allé voir Pete Simmons tout à l'heure.

— En gougounes et en short ? Tu as dû lui faire une forte impression.

— Il était plutôt relax, en fait. Peu importe, ça fait un moment qu'il me relance pour que je vienne travailler dans son équipe. Je pense que

je vais accepter son offre.

— Quoi ! Pourquoi tu ne m'as jamais parlé de cette proposition ?

— Je ne l'avais jamais prise au sérieux avant aujourd'hui. Imagine l'affront si je quitte le Groupe Prestige pour un compétiteur ! On n'aura plus jamais un Noël agréable.

Il a raison. Gilles ne lui pardonnerait pas de sitôt sa défection, même s'il ne lui manifeste pas de reconnaissance directement.

— Si tu prends mon poste à temps plein, il n'y a plus de place pour moi, ce qui me permet d'aller voir ailleurs. En plus, je trouve que ça s'explique bien qu'on n'ait pas envie de travailler ensemble, en plus de partager notre vie au quotidien.

— C'est vrai que si on se côtoyait à longueur de journée, on n'aurait plus grand-chose à se dire le soir. Déjà qu'on ne communique pas tant que ça…

— Je suis tout à fait d'accord.

— J'ai réfléchi et je me dis que nous pourrions peut-être voir une thérapeute pour nous aider.

— Tu crois ?

— Je pense que oui. Comment expliques-tu toutes ces choses que tu as cachées ?

— Je n'ai rien caché. Je ne voyais juste pas le besoin de tout te dire.

— Les belles filles au boulot, Jenna et ses cafés, ton offre de Pete, les jeudis où « tu travailles tard ». C'est blessant pour moi. C'est comme si tu avais une vie amusante en dehors de la maison et une autre plate ici.

— Notre vie n'est pas plate !

— Écoute, nous en rediscuterons. Pour l'instant, je retiens le principal.

— Qui est ?

— On a échangé nos vies et tu n'as même pas réussi à faire deux semaines complètes. J'ai encore une fois prouvé que j'avais raison !

Il secoue la tête.

— Tu vas me le remettre sous le nez longtemps ?

— Je te promets d'arrêter avant Noël. De cette manière, on est assurés de passer de belles Fêtes…

13

C'est jeudi et je reviens du travail « tard », comme tous les jeudis. J'avais de quoi fêter ! J'ai vendu ma première maison, celle de M. Masson. Je suis très satisfaite de moi et j'ai hâte d'encaisser mon gros chèque de commission. Je pousse la porte et je rejoins ma mère, qui se trouve au salon. Les enfants sont déjà couchés.

— Salut, maman ! Comment a été la soirée ?

— Très bien. Les enfants sont gentils. Les filles étaient épuisées après leur journée de garderie et Albert aussi. Ce camp de soccer lui brûle toute son énergie. Marc n'est pas avec toi ?

— Je pense qu'il travaillait tard. Sa nouvelle collaboration avec Pete le tient très occupé.

— Il se plaît toujours à la nouvelle agence ?

— Oui, vraiment ! Il est très motivé et il est content de son nouveau bureau. Il était las des réunions matinales. Il fait davantage cavalier seul maintenant.

— Il manque beaucoup à ton père.

— C'est lui qui t'a dit ça ou tu l'inventes pour le faire bien paraître ?

— Je connais Gilles. Il a perdu un poussin de son poulailler.

— C'est une étrange comparaison. J'espère qu'il s'en remettra d'ici Noël.

— Bien entendu ! Les affaires vont bien, quand même, surtout depuis que tu es là. Il adore travailler avec sa fille.

— Il est bien entouré.

J'enlève mes chaussures à talons et je me laisse tomber sur le divan.

— Ça fait drôle depuis que Céleste est partie rejoindre sa mère en Argentine, lancé-je.

— Elle est partie combien de semaines déjà ?

— Juste pour l'été. C'était ça ou les camps de jour. Je pense que le régime « papa » du mois de juin l'a un peu échaudée. Elle a préféré s'enfuir retrouver sa mère. Marc s'ennuie, bien entendu, mais il est tellement occupé avec le boulot qu'il ne voit pas le temps passer.

— Ça lui donnera une belle expérience de vie. Un été en Argentine, wow ! J'aurais aimé avoir cette occasion à un moment de ma vie.

— Tu l'as maintenant, non ?

Je prie intérieurement qu'elle ne me prenne pas au mot. C'est notre éducatrice attitrée pour l'été. Il ne faudrait pas qu'elle nous abandonne alors qu'on vient de trouver un équilibre dans notre routine. Nous avons convenu, Marc et moi, que je travaillerais trois jours par semaine pendant la période estivale et que nous prendrions deux semaines de vacances en commun, les mêmes semaines qu'il avait prévues au départ. J'ai l'impression que ce congé va vite tomber à l'eau parce qu'il a beaucoup de boulot, mais ce n'est pas si dramatique. De mon côté, je passe deux jours avec les enfants, où je travaille quand même un peu de la maison, et je concentre toutes mes visites les trois autres journées. Je me garde le jeudi soir pour « bosser », ce qui me permet de passer aussi du temps de qualité avec mes collègues. Les filles fréquentent la garderie les trois jours où je travaille et nous avons réussi à placer Albert dans un camp de jour de soccer. Les semaines où il ne peut pas y aller, ma mère prend le relais. Sa tâche est moins grande avec un seul enfant à charge. Pour le moment, notre horaire est au beau fixe et tout le monde a l'air satisfait. Il est vrai que sans Céleste, c'est aussi un peu plus simple à gérer. Malgré tout, elle me manque. Nous sommes allées faire percer ses oreilles et boire notre *bubble tea*, et c'est là qu'elle m'a confié qu'elle souhaitait finalement passer l'été avec sa mère. À bien y réfléchir, nous n'avions jamais pris le temps de considérer son opinion. Deux semaines après, elle était déjà dans l'avion pour l'Argentine.

Ma mère se lève, manifestant son désir de retourner à la maison. Je la remercie encore une fois pour son aide et elle promet d'être de retour le lendemain. Elle croise Marc dans l'entrée, qui a l'air épuisé de sa journée.

— Comment ont été tes visites ? demandé-je.

— Très bien. J'ai une belle vente en vue. Et toi ?

— J'ai officiellement vendu la maison de M. Masson.

— Wow, félicitations ! Je suis fier de toi.

— Pour fêter ma première commission, je t'invite à dîner la semaine prochaine. On pourra presque dire que ce sera un dîner d'affaires.

— Je ne pense pas que ma femme sera d'accord pour que je dîne seule en compagnie d'une aussi belle collègue, me taquine-t-il.

— On n'est pas obligés de le lui dire.

Il me prend dans ses bras et m'embrasse. Nous avons commencé une thérapie de couple et, déjà, je trouve que notre communication est meilleure. Nous avons aussi engagé une femme de ménage qui passe chaque semaine, m'enlevant ainsi une épine du pied. Mes deux journées à la maison me permettent de compléter les tâches, et Marc y met aussi du sien. Il a été convenu qu'il s'occupait du souper au moins deux soirs par semaine, ce qui change la dynamique familiale. Bien entendu, les céréales, le Kraft Dinner et la pizza sont interdits ces soirs-là. Je me blottis contre mon mari, qui passe son bras autour de mes épaules.

— Je pense que j'ai un potin à partager, me lance-t-il.

— Toi, un potin ? Tu en partages maintenant que tu as délaissé ton bureau rempli de femmes qui bavassaient tout le temps ?

— Justement, je n'avais plus l'énergie de bavarder en revenant à la maison. Tiens-toi bien, je pense que Pete fréquente Danielle.

— Bien non ! C'est impossible !

— Je sais, c'est difficile à croire, mais je l'ai entendu parler d'une femme et, dans la foulée, il a glissé un « Danielle ». Ça ne peut être qu'elle !

— On saute vite aux conclusions, mais ce n'est pas impossible. Elle le détestait tellement, peut-être qu'au fond, c'était un béguin caché ?

— Qui sait ? En tout cas, si ça marche entre eux, on pourrait les inviter à souper. Ce serait sympathique.

— Surtout si Danielle apporte son maillot de bain !

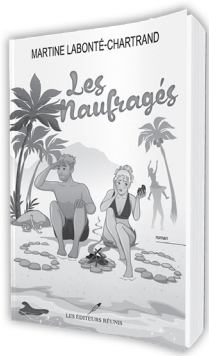
— Quoi ?

— Laisse tomber ! Bien sûr qu'on les invitera. J'aime bien Pete.

Je repense à notre épisode de la garde-robe. Aujourd'hui, j'arrive à en rire. Il peut arriver à n'importe quelle femme de se laisser charmer dans un bref moment de détresse ou de vulnérabilité. Je suis contente que

mon délire ait cessé rapidement. Je regarde Marc et je ressens un élan de tendresse. Je suis contente que nous ayons trouvé un équilibre au sein de notre couple et que l'on partage maintenant les tâches quotidiennes de manière équitable. Mais je retiens tout de même une chose importante de cet échange de vies : être maman à la maison est un véritable boulot à temps plein ; tout le monde devrait le reconnaître !

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis



Les naufragés
Martine Labonté-Chartrand

Les vacances sont enfin arrivées pour Virginie! Accompagnée par sa belle-sœur, Olivia, elle compte bien profiter pleinement d'un séjour de rêve aux Bahamas. À l'aéroport, les filles font la connaissance de Matt et de Joey, deux frères particulièrement *sexy* qui ont la même destination voyage qu'elles.

Le Royal Palace leur en met plein la vue et un surclassement surprise charme les jeunes touristes au-delà de leurs espérances. Après les cocktails à la plage, le quatuor de nouveaux amis s'embarque pour une trépidante expédition de plongée en apnée. L'éblouissement cède cependant la place à un brutal désenchantement au cours de l'activité alors qu'ils se retrouvent coincés sur une île déserte. Les esprits s'échauffent rapidement. La panique s'installe.

En bikini et en petits shorts, la bande se met à la recherche d'un abri pour la nuit, tout en échangeant leurs idées les plus folles pour se sortir de ce cauchemar. Privés du confort douillet et des commodités de leur quotidien pourtant bien ordinaire, les naufragés auront droit à toute une leçon de vie… et de survie!

Visitez leseditionsreunis.com pour plus de détails.

Encore plus chez Les Éditeurs réunis

Vous avez aimé *À go, on change de vie*?
Vous apprécierez sûrement les titres suivants :

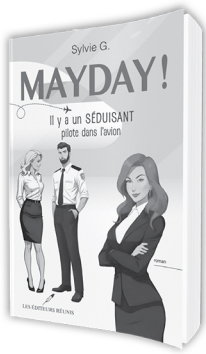
Adversaires en VR
Mélanie Cousineau

Annabelle Girard vient d'accéder au poste de chroniqueuse bien-être pour le magazine *Angela*, un périodique qui a la cote. La propriétaire – la « Angela » en question – se révèle exigeante, voire tyrannique, envers son personnel, et la nouvelle employée doit tout faire pour ne pas la contrarier. Au bureau, Annabelle côtoie également William, le spécialiste des voyages, qui semble aussi séduisant qu'imbu de sa personne.

Alors qu'elle commence à peine à prendre sa place au sein de l'équipe, sa patronne décide de l'envoyer pendant une semaine en VR afin d'effectuer un reportage sur le terrain. Son copilote pour cette excursion forcée ? William, évidemment ! Sur fond de malaise, le duo improbable se lance ainsi sur les jolies routes de la Gaspésie.

L'espace restreint de l'habitacle oblige les deux collègues à pas mal plus de proximité qu'escompté. Mais à quoi pensait donc Angela en imposant une telle intimité à ses deux envoyés spéciaux ? Savait-elle que, immanquablement dans un scénario pareil, les adversaires de la ligne de départ sortiraient transformés par l'expérience ?

Visitez lesediteursreunis.com pour plus de détails.



Mayday ! Il y a un séduisant pilote dans l'avion
Sylvie G.

Nolan Bell, un séduisant pilote de ligne new-yorkais, a l'habitude de changer de maîtresse dans chaque ville où il dépose ses valises. De son côté, Jenna Gorley, une professionnelle du domaine juridique, collectionne elle aussi les aventures, sans attente ni engagement.

Quand les deux font connaissance dans un bar de Montréal, l'issue de la soirée est claire : leur relation est juste pour une nuit, pas pour la vie. Sauf que… Jenna et Nolan restent marqués par cette rencontre sensuelle d'une rare intensité. Ils vont donc se revoir deux fois, trois fois… puis sans aucune retenue !

Au point où ils commencent même à remettre en question leur célibat.

Or, Nolan se retrouve bientôt au cœur d'une poursuite impliquant la compagnie aérienne pour laquelle il travaille, après avoir expulsé de son avion un passager turbulent. Coup de théâtre : il s'agirait d'un influenceur célèbre qui sera représenté par… la firme de Jenna ! Dès lors, rien ne va plus entre les deux amants impénitents. Nolan et Jenna auront-ils finalement trouvé en l'autre une âme sœur, ou un adversaire à leur hauteur ?

Visitez lesediteursreunis.com pour plus de détails.

Depuis que Véronique est devenue mère au foyer, elle déplore que son mari, Marc, sous-estime ses efforts quotidiens et qu'il les tienne pour acquis. Pourquoi reviendrait-il à elle uniquement de s'occuper de leurs trois enfants, Albert, Juliette et Livia, tous en bas âge, ainsi que de sa belle-fille ?

Estimant que cela a assez duré, elle informe Marc de sa décision. Elle va le remplacer au pied levé chez groupe Prestige, l'agence immobilière familiale dans laquelle elle est convaincue de pouvoir déployer à nouveau ses talents.

Véronique troque du jour au lendemain les couches et la vaisselle pour le monde compétitif de la vente, où elle découvrira très vite des côtés cachés de la vie professionnelle de Marc, dont ses (trop) jolies collègues. Propulsée par l'ambition et une douce envie de vengeance, elle affrontera plusieurs défis et, au passage, un séduisant rival.

Les paris sont ouverts : les rôles inversés, ça tiendra ou pas ?

Martine Labonté-Chartrand est l'auteure de plus d'une vingtaine de romans à succès, dont Les naufragés *et* Angélique à la boutique spécialisée. *Sa créativité débordante nous entraîne cette fois au cœur de la divertissante rébellion d'une mère débordée.*